

VITAM  
IMPENDERE  
VERO.

N<sup>o</sup> 95/2



Library  
of the  
University of Toronto







LES  
CONFESSIONS  
DE

J. J. ROUSSEAU.

---

*SECONDE PARTIE.*

---

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

LES  
CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

---

SECONDE PARTIE.

---



A GENÈVE.

---

M. DCC. LXXXII.





# LES CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

---

LIVRE QUATRIÈME.

---

J'ARRIVE & je ne la trouve plus. Qu'on juge de ma surprise & de ma douleur ! C'est alors que le regret d'avoir lâchement abandonné M. le *Maître* commença de se faire sentir. Il fut plus vif encore , quand j'appris le malheur qui lui étoit arrivé. Sa caisse de Musique , qui contenoit toute sa fortune , cette précieuse caisse , sauvée avec tant de fatigue , avoit été faisie en arrivant à Lyon par les soins du comte *Dortan* , à qui le Chapitre avoit fait écrire pour le prévenir de cet enlèvement furtif. Le

*II. Partie.*

A

*Maître* avoit en vain réclamé son bien, son gagne-pain, le travail de toute sa vie. La propriété de cette caisse étoit tout au moins sujette à litige ; il n'y en eut point. L'affaire fut décidée à l'instant même par la loi du plus fort, & le pauvre le *Maître* perdit ainsi le fruit de ses talens, l'ouvrage de sa jeunesse, & la ressource de ses vieux jours.

Il ne manqua rien au coup que je reçus, pour le rendre accablant. Mais j'étois dans un âge où les grands chagrins ont peu de prise, & je me forgeai bientôt des consolations. Je comptois avoir dans peu des nouvelles de Madame de *Warens*, quoique je ne fusse pas son adresse, & qu'elle ignorât que j'étois de retour ; & quant à ma désertion, tout bien compté, je ne la trouvois pas si coupable. J'avois été utile à M. le *Maître* dans sa retraite ; c'étoit le seul service qui dépendît de moi. Si j'avois resté avec lui en France je ne l'aurois pas guéri de son mal, je n'aurois pas sauvé sa caisse, je n'aurois fait que doubler sa dépense, sans lui pouvoir être bon à rien. Voilà comment alors je voyois la chose ; je la vois autrement aujourd'hui. Ce n'est pas quand une vilaine action vient d'être faite qu'elle

nous tourmente ; c'est quand longtems après on se la rappelle : car le souvenir ne s'en éteint point.

Le seul parti que j'avois à prendre pour avoir des nouvelles de Maman , étoit d'en attendre : car où l'aller chercher à Paris , & avec quoi faire le voyage ? Il n'y avoit point de lieu plus sûr qu'Annecy pour savoir tôt ou tard où elle étoit. J'y restai donc ; mais je me conduisis assez mal. Je n'allai point voir l'Evêque , qui m'avoit protégé & qui me pouvoit protéger encore. Je n'avois plus ma patronne auprès de lui , & je craignois les réprimandes sur notre évasion. J'allai moins encore au séminaire. M. *Gros* n'y étoit plus. Je ne vis personne de ma connoissance : j'aurois pourtant bien voulu aller voir Madame l'Intendante , mais je n'osai jamais. Je fis plus mal que tout cela. Je retrouvai M. *Venture* , auquel , malgré mon enthousiasme , je n'avois pas même pensé depuis mon départ. Je le retrouvai brillant & fêté dans tout Annecy ; les Dames se l'arrachotent. Ce succès acheva de me tourner la tête. Je ne vis plus rien que M. *Venture* , & il me fit presque oublier Madame de *Warens*. Pour profiter de ses leçons plus à mon

aïse , je lui proposai de partager avec moi son gîte ; il y consentit. Il étoit logé chez un Cordonnier , plaisant & bouffon personnage , qui dans son patois n'appelloit pas sa femme autrement que *salopiere* ; nom qu'elle méritoit assez. Il avoit avec elle des prises que *Venture* avoit soin de faire durer en paroissant vouloir faire le contraire. Il leur disoit d'un ton froid & dans son accent Provençal des mots qui faisoient le plus grand effet ; c'étoient des scènes à pâmer de rire. Les matinées se passaient ainsi sans qu'on y songeât. A deux ou trois heures nous mangions un morceau. *Venture* s'en alloit dans ses sociétés où il soupoit , & moi j'allois me promener seul , méditant sur son grand mérite , admirant , convoitant ses rares talens , & maudissant ma mauflade étoile qui ne m'appelloit point à cette heureuse vie. Eh ! que je m'y connoissois mal ! la mienne eût été cent fois plus charmante si j'avois été moins bête & si j'en avois sçu mieux jouir. .

Madame de *Warens* n'avoit emmené qu'*Anet* avec elle ; elle avoit laissé *Mercet* , sa femme-de-chambre dont j'ai parlé. Je la trouvai occupant encore l'appartement de sa maitresse. Made-



moiselle *Merceret* étoit une fille un peu plus âgée que moi, non pas jolie, mais assez agréable; une bonne fribourgeoise sans malice, & à qui je n'ai connu d'autre défaut que d'être quelquefois un peu mutine avec sa maitresse. Je l'allois voir assez souvent; c'étoit une ancienne connoissance, & sa vue m'en rappelloit une plus chère qui me-la faisoit aimer. Elle avoit plusieurs amies; entr'autres une Mademoiselle *Giraud*, Genevoise, qui pour mes péchés s'avisa de prendre du goût pour moi. Elle pressoit toujours *Merceret* de m'amener chez elle; je m'y laissois mener, parce que j'aimois assez *Merceret*, & qu'il y avoit là d'autres jeunes personnes que je voyois volontiers. Pour Mademoiselle *Giraud*, qui me faisoit toutes sortes d'agaceries, on ne peut rien ajouter à l'aversion que j'avois pour elle. Quand elle approchoit de mon visage, son museau sec & noir, barbouillé de tabac d'Esp gne, j'avois peine à m'abstenir d'y cracher. Mais je prenois patience; à cela près, je me plaisois fort, au milieu de toutes ces filles, & soit pour faire leur cour à Mademoiselle *Giraud*, soit pour moi-même, toutes me fêtoient à l'envi. Je ne voyois à tout cela que de l'amitié.

J'ai pensé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage : mais je ne m'en avisois pas , je n'y pensois pas.

D'ailleurs des couturières, des filles-de-chambre, de petites marchandes, ne me tentoient guères. Il me falloit des Demoiselles. Chacun a ses fantaisies, ç'a toujours été la mienne, & je ne pense pas comme Horace sur ce point-là. Ce n'est pourtant pas du tout la vanité de l'état & du rang qui m'attire ; c'est un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse & de propreté sur toute la personne, plus de goût dans la manière de se mettre & de s'exprimer, une robe plus fine & mieux faite, une chaussure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajustés. Je préférerois toujours la moins jolie, ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence très-ridicule ; mais mon cœur la donne malgré moi.

Hé bien ! cet avantage se présentoit encore, & il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de tems en tems sur les momens agréables de ma jeunesse ! Ils m'étoient si doux ; ils ont été si courts, si rares, & je les

ai goûtés à si bon marché! Ah! leur seul souvenir rend encore à mon cœur une volupté pure, dont j'ai besoin pour ranimer mon courage, & soutenir les ennuis du reste de mes ans.

L'aurore un matin me parut si belle que m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme; c'étoit la semaine après la St. Jean. La terre dans sa plus grande parure étoit couverte d'herbe & de fleurs: les rossignols presqu'à la fin de leur ramage sembloient se plaisir à le renforcer: tous les oiseaux faisant en concert leurs adieux au printemps, chantoient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, & qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étois insensiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentoit, & je me promenois sous des ombrages dans un vallon le long d'un ruisseau. J'entends derrière moi des pas de chevaux & des voix de filles qui sembloient embarrassées, mais qui n'en rioient pas de moins bon cœur. Je me retourne, on m'appelle par mon nom, j'appro-

che , je trouve deux jeunes personnes de ma connaissance , Mademoiselle de G\*\*\*. & Mademoiselle Galley , qui n'étant pas d'excellentes cavalières ne savaient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau. Mademoiselle de G\*\*\*. était une jeune bernoise fort aimable , qui par quelque folie de son âge ayant été jettée hors de son pays , avoit imité Madame de *Warens* , chez qui je l'avois vue quelquefois ; mais n'ayant pas eu une pension comme elle , elle avoit été trop heureuse de s'attacher à Mademoiselle *Galley* , qui , l'ayant prise en amitié , avoit engagé sa mère à la lui donner pour compagne , jusqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mademoiselle *Galley* , d'un an plus jeune qu'elle , étoit encore plus jolie ; elle avoit je ne fais quoi de plus délicat , de plus fin ; elle étoit en même tems très-mignonne & très-formée , ce qui est pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimoient tendrement , & leur bon caractère à l'une & à l'autre ne pouvoit qu'entretenir long-tems cette union , si quelque amant ne venoit pas la déranger. Elles me dirent qu'elles alloient à *Toune* , vieux château appartenant à Ma-

dame *Galley* ; elles implorèrent mon secours pour faire passer leurs chevaux , n'en pouvant venir à bout elles seules ; je voulus fouetter les chevaux , mais elles craignaient pour moi les ruades , & pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient : je pris par la bride le cheval de Mademoiselle *Galley* , puis le tirant après moi , je traversai le ruisseau ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes , & l'autre cheval suivit sans difficulté. Cela fait , je voulus saluer ces Demoiselles & m'en aller comme un benêt : elles se dirent quelques mots tout bas , & Mademoiselle G\*\*\*. s'adressant à moi : non pas , non pas , me dit-elle , on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre service , & nous devons en conscience avoir soin de vous sécher : il faut , s'il vous plaît , venir avec nous , nous vous arrêtons prisonnier. Le cœur me battoit , je regardais Mademoiselle *Galley* : oui , oui , ajouta-t-elle en riant de ma mine effarée , prisonnier de guerre ; montez en croupe derrière elle , nous voulons rendre compte de vous. Mais Mademoiselle , je n'ai point l'honneur d'être connu de Madame votre mère ; que dira-t-elle

en me voyant arriver ? Sa mère , reprit Mademoiselle de G\*\*\*. n'est pas à Toune , nous sommes seules : nous revenons ce soir , & vous reviendrez avec nous.

L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi. En m'élançant sur le cheval de Mademoiselle de G\*\*\*. je tremblois de joie , & quand il fallut l'embrasser pour me tenir , le cœur me battoit si fort qu'elle s'en apperçut ; elle me dit que le sien lui battoit aussi par la frayeur de tomber ; c'étoit presque dans ma posture , une invitation de vérifier la chose ; je n'osai jamais , & durant tout le trajet , mes deux bras lui servirent de ceinture très-ferrée , à la vérité , mais sans se déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me souffletteroit volontiers , & n'auroit pas tort.

La gaieté du voyage & le babil de ces filles , aiguifèrent tellement le mien , que jusqu'au soir & tant que nous fûmes ensemble , nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avoient mis si bien à mon aise , que ma langue parloit autant que mes yeux , quoiqu'elle ne dît pas les mêmes choses. Quelques instans seulement , quand je me trouvois tête-à-

tête avec l'une ou l'autre, l'entretien s'embarraſſoit un peu ; mais l'abſente revenait bien vîte , & ne nous laiſſait pas le tems d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Toune , & moi bien ſéché, nous déjeûnâmes. Enſuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîner. Les deux Demoifelles tout en cuifinant , baiſoient de tems en tems les enfans de la grangère , & le pauvre marmiton regardoit faire en rongéant ſon frein. On avoit envoyé des provisions de la ville , & il y avoit de quoi faire un très-bon dîner , ſur-tout en friandiſes ; mais malheureusement on avoit oublié du vin. Cet oubli n'étoit pas étonnant pour des filles qui n'en buvoient guères ; mais j'en fus fâché , car j'avois un peu compté ſur ce ſecours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées auſſi , par la même raiſon peut-être , mais je n'en crois rien. Leur gaieté vive & charmante étoit l'innocence même , & d'ailleurs qu'euffent-elles fait de moi entre-elles deux ? Elle envoyèrent chercher du vin par-tout aux environs ; on n'en trouva point , tant les payſans de ce canton ſont ſobres & pauvres. Comme elles m'en marquoient leur chagrin , je leur dis de n'en pas être ſi

fort en peine , & qu'elles n'avoient pas besoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la seule galanterie que j'osai leur dire de la journée ; mais je crois que les friponnes voyoient de reste que cette galanterie étoit une vérité.

Nous dinâmes dans la cuisine de la grangère , les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table , & leur hôte entre-elles deux sur une escabelle à trois pieds. Quel dîner ! Quel souvenir plein de charmes ! Comment pouvant à si peu de frais goûter des plaisirs si purs & si vrais , vouloir en rechercher d'autres ? Jamais soupé des petites-maisons de Paris n'approcha de ce repas , je ne dis pas seulement pour la gaieté , pour la douce joie ; mais je dis pour la sensualité.

Après le dîné nous fîmes une économie. Au lieu de prendre le café qui nous restoit du déjeuner , nous le gardâmes pour le goûté avec de la crème & des gâteaux qu'elles avoient apportés , & pour tenir notre appétit en haleine , nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre & je leur en jettois des bouquets dont elles me rendoient les noyaux à travers les branches. Une fois



Mademoiselle *Galley* avançant son tablier & reculant la tête , se présentait si bien , & je visai si juste , que je lui fis tomber un bouquet dans le sein ; & de rire. Je me disois en moi-même : que mes lèvres ne font-elles des cerises ! comme je les leur jetteroïis ainsi de bon cœur !

La journée se passa de cette sorte à folâtrer avec la plus grande liberté , & toujours avec la plus grande décence. Pas un seul mot équivoque , pas une seule plaisanterie hasardée ; & cette décence nous ne nous l'imposions point du tout , elle venoit toute seule , nous prenions le ton que nous donnoient nos cœurs. Enfin ma modestie , d'autres diront ma sottise , fut telle que la plus grande privauté qui m'échappa fut de baiser une seule fois la main de Mademoiselle *Galley*. Il est vrai que la circonstance donnoit du prix à cette légère faveur. Nous étions seuls , je respirois avec embarras , elle avoit les yeux baissés. Ma bouche au lieu de trouver des paroles s'avisa de se coller sur sa main , qu'elle retira doucement , après qu'elle fut baisée , en me regardant d'un air qui n'étoit point mielleux. Je ne fais ce que j'aurois pu lui dire : son

amie entra , & me parut laide en ce moment.

Enfin elles se souvinrent qu'il ne falloit pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous restoit que le tems qu'il falloit pour arriver de jour , & nous nous hâtâmes de partir , en nous distribuant comme nous étions venus. Si j'avois osé , j'aurois transposé cet ordre ; car le regard de Mademoiselle *Galley* m'avoit vivement ému le cœur ; mais je n'osai rien dire , & ce n'étoit pas à elle de le proposer. En marchant nous disions que la journée avoit tort de finir ; mais loin de nous plaindre qu'elle eût été courte , nous trouvâmes que nous avions eu le secret de la faire longue par tous les amusemens dont nous avions su la remplir.

Je les quittai à-peu-près au même endroit où elles m'avoient pris. Avec quel regret nous nous séparâmes ! Avec quel plaisir nous projetâmes de nous revoir ! Douce heures passées ensemble nous valaient des siècles de familiarité. Le doux souvenir de cette journée ne coûtait rien à ces aimables filles ; la tendre union qui régnoit entre nous trois valloit des plaisirs plus vifs , & n'eût pu

subſiſter avec eux : nous nous aimions ſans myſtère & ſans honte , & nous voulions nous aimer toujours ainſi. L'innocence des mœurs a ſa volupté qui vaut bien l'autre , parce qu'elle n'a point d'intervalle , & qu'elle agit continuellement. Pour moi , je fais que la mémoire d'un ſi beau jour me touche plus , me charme plus , me revient plus au cœur que celle d'aucuns plaiſirs que j'aye goûtés en ma vie. Je ne ſavois pas trop bien ce que je voulois à ces deux charmantes perſonnes , mais elles m'intéreſſoient beaucoup toutes deux. Je ne diſ pas que ſi j'eufſe été le maître de mes arrangements , mon cœur ſe ſeroit partagé ; j'y ſentois un peu de préférence. J'aurois fait mon bonheur d'avoir pour maîtrefſe Mademoiſelle de G\*\*\* , mais à choix je crois que je l'aurois mieux aimée pour confidente. Quoiqu'il en ſoit , il me ſembloit en les quittant que je ne pourrois plus vivre ſans l'une & ſans l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrois de ma vie , & que là finiroient nos éphémères amours ?

Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures galantes , en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires les plus avancées finiſſent

par baïser la main. O mes lecteurs , ne vous y trompez pas ! J'ai peut-être eu plus de plaisir dans mes amours en finissant par cette main baïsee , que vous n'en aurez jamais dans les vôtres , en commençant tout au moins par-là.

*Venture* qui s'étoit couché fort tard la veille , rentra peu de tems après moi. Pour cette fois , je ne le vis pas avec le même plaisir qu'à l'ordinaire , & je me gardai de lui dire comment j'avois passé ma journée. Ces Demoiselles m'avoient parlé de lui avec peu d'estime , & m'avoient paru mécontentes de me savoir en si mauvaises mains ; cela lui fit tort dans mon esprit : d'ailleurs tout ce qui me distraisoit d'elles ne pouvoit que m'être désagréable. Cependant il me rappella bientôt à lui & à moi en me parlant de ma situation. Elle étoit trop critique pour pouvoir durer. Quoique je dépensasse très-peu de chose , mon petit pécule achevoit de s'épuiser ; j'étois sans ressource. Point de nouvelles de Maman ; je ne savois que devenir , & je sentoïis un cruel serrement de cœur , de voir l'ami de *Mademoiselle Galley* réduit à l'aumône.

*Venture* me dit qu'il avoit parlé de moi à monsieur le Juge-Mage , qu'il

vouloit m'y mener dîner le lendemain , que c'étoit un homme en état de me rendre service par ses amis ; d'ailleurs une bonne connoissance à faire , un homme d'esprit & de lettres , d'un commerce fort agréable , qui avoit des talens & qui les aimoit ; puis mêlant à son ordinaire aux choses les plus sérieuses la plus mince frivolité , il me fit voir un joli couplet venu de Paris , sur un air d'un opéra de *Mouret* qu'on jouoit alors. Ce couplet avoit plû si fort à Monsieur *Simon* , ( c'étoit le nom du Juge-Mage , ) qu'il vouloit en faire un autre en réponse sur le même air : il avoit dit à *Venture* d'en faire aussi un , & la folie prit à celui-ci de m'en faire faire un troisième ; afin , disoit-il , qu'on vît les couplets arriver le lendemain , comme les brancards du Roman comique.

• La nuit, ne pouvant dormir, je fis comme je pus mon couplet ; pour les premiers vers que j'eusse faits ils étoient passables , meilleurs même , ou du moins faits avec plus de goût qu'ils n'auroient été la veille ; le sujet roulant sur une situation fort tendre , à laquelle mon cœur étoit déjà tout disposé. Je montrai le matin mon couplet à *Venture* ,

qui le trouvant joli le mit dans sa poche, sans me dire s'il avoit fait le sien. Nous allâmes dîner chez Monsieur *Simon*, qui nous reçut bien. La conversation fut agréable ; elle ne pouvoit manquer de l'être entre deux hommes d'esprit, à qui la lecture avoit profité. Pour moi, je faisois mon rôle ; j'écoutois & me taisois. Ils ne me parlèrent du couplet ni l'un ni l'autre ; je n'en parlai point non plus, & jamais, que je sache, il n'a été question du mien.

Monsieur *Simon* parut content de mon maintien ; c'est à-peu-près tout ce qu'il vit de moi dans cette entrevue. Il m'avoit déjà vu plusieurs fois chez Madame de *Warens*, sans faire une grande attention à moi. Ainsi c'est depuis ce dîné que je puis dater sa connoissance, qui ne me servit de rien pour l'objet qui me l'avoit fait faire, mais dont je tirai dans la suite d'autres avantages qui me font rappeler sa mémoire avec plaisir.

J'aurois tort de ne pas parler de sa figure, que, sur sa qualité de Magistrat, & sur le bel esprit dont il se piquoit, on n'imagineroit pas si je n'en disois rien. M. le Juge-Mage *Simon* n'avoit assurément pas deux pieds de

haut. Ses jambes droites, menues & même assez longues, l'auroient agrandi si elles eussent été verticales ; mais elle posoient de biais comme celles d'un compas très - ouvert. Son corps étoit non-seulement court, mais mince & en tout sens d'une petitesse inconcevable. Il devoit paroître une sauterelle quand il étoit nud. Sa tête, de grandeur naturel avec un visage bien formé, l'air noble, d'assez beaux yeux, sembloit une tête postiche qu'on auroit planté sur un moignon. Il eut pu s'exempter de faire de la dépense en parure ; car sa grande perruque seule l'habilloit parfaitement de pied en cap.

Il avoit deux voix toutes différentes, qui s'entremêloient sans cesse dans sa conversation, avec un contraste d'abord très-plaisant, mais bientôt très-désagréable. L'une étoit grave & sonore ; c'étoit, si j'ose ainsi parler, la voix de sa tête. L'autre, claire, aigue & perçante, étoit la voix de son corps. Quand il s'écoutoit beaucoup, qu'il parloit très-posément, qu'il ménageoit son haleine, il pouvoit parler toujours de sa grosse voix ; mais pour peu qu'il s'animât & qu'un accent plus vif vînt se présenter, cet accent devenoit comme le fiffle-

ment d'une clef , & il avoit toute la peine du monde à reprendre sa basse.

Avec la figure que je viens de peindre , & qui n'est point chargée , Monsieur *Simon* étoit galant , grand conteur de fleurettes , & pouffoit jusqu'à la coquetterie le soin de son ajustement. Comme il cherchoit à prendre ses avantages , il donnoit volontiers ses audiences du matin dans son lit ; car quand on voyoit sur l'oreiller une belle tête , personne n'alloit s'imaginer que c'étoit-là tout. Cela donnoit lieu quelquefois à des scènes dont je suis sûr que tout *Annecy* se souvient encore.

Un matin qu'il attendoit dans ce lit , ou plutôt sur ce lit , les plaideurs , en belles coiffe de nuit bien fine & bien blanche , ornée de deux grosses bouffettes de ruban couleur de rose , un paysan arrive , heurte à la porte. La servante étoit sortie. M. le Juge-Mage entendant redoubler , crie , *entrez* : & cela , comme dit un peu trop fort , partit de sa voix aigue. L'homme entre , il cherche d'où vient cette voix de femme , & voyant dans ce lit une cornette , une fontange , il veut ressortir en faisant à Madame de grandes excuses. M. *Simon* se fâche & n'en crie que plus clair. Le



payfan , confirmé dans son idée , & se croyant insulté , lui chante pouille , lui dit qu'apparemment elle n'est qu'une coureuse , & que M. le Juge-Mage ne donne guères bon exemple chez lui. Le Juge-Mage furieux & n'ayant pour toute arme que son pot-de-chambre , alloit le jeter à la tête de ce pauvre homme , quand sa gouvernante arriva.

Ce petit nain si disgracié dans son corps par la nature , en avoit été dédommagé du côté de l'esprit : il l'avoit naturellement agréable , & il avoit pris soin de l'orner. Quoiqu'il fût , à ce qu'on disoit , assez bon Jurisconsulte , il n'aimoit pas son métier. Il s'étoit jetté dans la belle littérature , & il y avoit réussi. Il en avoit pris sur-tout cette brillante superficie , cette fleur qui jette de l'agrément dans le commerce , même avec les femmes. Il savoit par cœur tous les petits traits des *ana* & autres semblables : il avoit l'art de les faire valoir , en contant avec intérêt , avec mystère & comme une anecdote de la veille , ce qui s'étoit passé il y avoit soixante ans. Il savoit la musique , & chantoit agréablement de sa voix d'homme : enfin il avoit beaucoup de jolis talens

pour un magistrat. A force de cajoler les Dames d'Annecy , il s'étoit mis à la mode parmi elles , elles l'avoient à leur suite comme un petit sapajou. Il prétendoit même à des bonnes fortunes , & cela les amusoit beaucoup. Une Madame d'*Epagny* , disoit que pour lui la dernière faveur étoit de baiser une femme au genou.

Comme il connoissoit les bons livres & qu'il en parloit volontiers , sa conversation étoit non-seulement amusante , mais instructive. Dans la suite , lorsque j'eus pris du goût pour l'étude , je cultivai sa connoissance , & je m'en trouvai très-bien. J'allois quelquefois le voir de Chambery où j'étois alors. Il louoit , animoit mon émulation , & me donnoit pour mes lectures de bons avis , dont j'ai souvent fait mon profit. Malheureusement dans ce corps si fluet , logeoit une ame très-sensible. Quelques années après , il eut je ne fais quelle mauvaise affaire qui le chagrina , & il en mourut. Ce fut dommage ; c'étoit assurément un bon petit homme , dont on commençoit par rire , & qu'on finissoit par aimer. Quoique sa vie ait été peu liée à la mienne , comme j'ai reçu de

lui des leçons utiles , j'ai cru pouvoir par reconnoissance lui consacrer un petit souvenir.

Sitôt que je fus libre , je courus dans la rue de Mademoiselle *Galley* , me flattant de voir entrer ou sortir quelqu'un , ou du moins ouvrir quelque fenêtre. Rien ; pas un chat ne parut , & tout le tems que je fus là , la maison demeura aussi close que si elle n'eût point été habitée. La rue étoit petite & déserte , un homme s'y remarquoit : de tems en tems quelqu'un passoit , entroit ou sortoit au voisinage. J'étois fort embarrassé de ma figure ; il me sembloit qu'on devinoit pourquoi j'étois là , & cette idée me mettoit au supplice : car j'ai toujours préféré à mes plaisirs l'honneur & le repos de celles qui m'étoient chères.

Enfin , las de faire l'amant espagnol & n'ayant point de guitarre , je pris le parti d'aller écrire à Mademoiselle de *G\*\*\**. J'aurois préféré d'écrire à son aïe ; mais je n'osois , & il convenoit de commencer par celle à qui je devois la connoissance de l'autre , & avec qui j'étois plus familier. Ma lettre faite , j'allai la porter à Mademoiselle *Giraud* ,

comme j'en étois convenu avec ces Demoiselles en nous séparant. Ce furent elles qui me donnèrent cet expédient. Mademoiselle *Giraud* étoit contre-poinrière, & travaillant quelquefois chez Madame *Galley*, elle avoit l'entrée de sa maison. La messagère ne me parut pourtant pas trop bien choisie ; mais j'avois peur si je faisois des difficultés sur celle-là, qu'on ne m'en proposât point d'autre. De plus, je n'osai dire qu'elle vouloit travailler pour son compte. Je me sentoïis humilié qu'elle osât se croire pour moi du même sexe que ces Demoiselles. Enfin, j'aimois mieux cet entrepôt-là, que point, & je m'y tins à tout risque.

Au premier mot la *Giraud* me devina : cela n'étoit pas difficile. Quand une lettre à porter à des jeunes filles n'auroit pas parlé d'elle-même, mon air sot & embarrassé m'auroit seul décelé. On peut croire que cette commission ne lui donna pas grand plaisir à faire : elle s'en chargea toutefois & l'exécuta fidèlement. Le lendemain matin je courus chez elle & j'y trouvai ma réponse. Comme je me pressai de sortir pour l'aller lire & baïser

baïser à mon aïse ! Cela n'a pas besoin d'être dit ; mais ce qui en a besoin davantage , c'est le parti que prit *Mademoiselle Giraud*, & où j'ai trouvé plus de délicatesse & de modération que je n'en aurois attendu d'elle. Ayant assez de bon sens pour voir qu'avec ses trente-sept ans , ses yeux de lièvre , son nez barbouillé , sa voix aigre & sa peau noire , elle n'avoit pas beau jeu contre deux jeunes personnes pleines de graces & dans tout l'éclat de la beauté ; elle ne voulut ni les trahir , ni les servir , & aim mieux me perdre que de me ménager pour elles.

Il y avoit déjà quelque tems que la *Merceret* n'ayant aucune nouvelle de sa maitresse , songeoit à s'en retourner à Fribourg ; elle l'y détermina tout-à-fait. Elle fit plus ; elle lui fit entendre qu'il seroit bien que quelqu'un la conduisît chez son père , & me proposa. La petite *Merceret*, à qui je ne déplaisois pas non plus , trouva cette idée fort bonne à exécuter. Elles m'en parlèrent dès le même jour comme d'une affaire arrangée , & comme je ne trouvois rien qui me déplût dans cette manière de disposer de moi , j'y

consentis , regardant ce voyage comme une affaire de huit jours tout au plus. La *Giraud* qui ne pensa pas de même arrangea tout. Il fallut bien avouer l'état de mes finances. On y pourvut : la *Merceret* se chargea de me défrayer , & pour regagner d'un côté ce qu'elle dépensoit de l'autre , à ma prière on décida qu'elle enverroit devant son petit bagage , & que nous irions à pied à petites journées. Ainsi fut fait.

Je suis fâché de faire tant de filles amoureuses de moi. Mais comme il n'y a pas de quoi être bien vain du parti que j'ai tiré de toutes ces amours-là , je crois pouvoir dire la vérité sans scrupule. La *Merceret* , plus jeune & moins déniaisée que la *Giraud* , ne m'a jamais fait des agaceries aussi vives ; mais elle imitoit mes tons , mes accents , redisoit mes mots , avoit pour moi les attentions que j'aurois dû avoir pour elle , & prenoit toujours grand soin , comme elle étoit fort peureuse , que nous couchâssions dans la même chambre : identité qui se borne rarement là dans un voyage , entre un garçon de vingt ans & une fille de vingt-cinq.

Elle s'y borna pourtant cette fois.

Ma simplicité fut telle que quoique la *Merceret* ne fut pas désagréable, il ne me vint pas même à l'esprit durant tout le voyage, je ne dis pas la moindre tentation galante, mais même la moindre idée qui s'y rapportât, & quand cette idée me feroit venue, j'étois trop sot pour en savoir profiter. Je n'imaginois pas comment une fille & un garçon parvenoient à coucher ensemble; je croyois qu'il falloit des siècles pour préparer ce terrible arrangement. Si la pauvre *Merceret*, en me défrayant, comptoit sur quelque équivalent, elle en fut la dupe, & nous arrivâmes à Fribourg exactement comme nous étions partis d'Annecy.

En passant à Genève je n'allai voir personne; mais je fus prêt à me trouver mal sur les ponts. Jamais je n'ai vu les murs de cette heureuse ville, jamais je n'y suis entré sans sentir une certaine défaillance de cœur qui venoit d'un excès d'attendrissemens. En même tems que la noble image de la liberté m'élevoit l'ame, celles de l'égalité, de l'union, de la douceur des mœurs me touchoient jusqu'aux larmes, & m'inspiroient un vif regret d'avoir perdu tous ces biens. Dans quelle erreur

j'étois, mais qu'elle étoit naturelle ! Je croyois voir tout cela dans ma patrie, parce que je le portois dans mon cœur.

Il falloit passer à Nion. Passer sans voir mon bon père ! Si j'avois eu ce courage, j'en ferois mort de regret. Je laissai la *Merceret* à l'auberge & je l'allai voir à tout risque. Eh ! que j'avois tort de le craindre ! Son ame à mon abord s'ouvrit aux sentimens paternels dont elle étoit pleine. Que de pleurs nous versâmes en nous embrassant ! Il crut d'abord que je revenois à lui. Je lui fis mon histoire & je lui dis ma résolution. Il la combattit faiblement. Il me fit voir les dangers auxquels je m'exposois, me dit que les plus courtes folies étoient les meilleures. Du reste, il n'eut pas même la tentation de me retenir de force, & en cela je trouve qu'il eut raison ; mais il est certain qu'il ne fit pas pour me ramener tout ce qu'il auroit pu faire, soit qu'après le pas que j'avois fait il jugeât lui-même que je n'en devois pas revenir, soit qu'il fût embarrassé peut-être à savoir ce qu'à mon âge il pourroit faire de moi. J'ai su depuis qu'il avoit eu de ma compagne



de voyage une opinion bien injuste & bien éloignée de la vérité, mais du reste assez naturelle. Ma belle-mère, bonne femme, un peu mielleuse, fit semblant de vouloir me retenir à souper. Je ne restai point ; mais je leur dis que je comptois m'arrêter avec eux plus long-tems au retour, & je leur laissai en dépôt mon petit paquet que j'avois fait venir par le bateau, & dont j'étois embarrassé. Le lendemain je partis de bon matin, bien content d'avoir vu mon père & d'avoir osé faire mon devoir.

Nous arrivâmes heureusement à Fribourg. Sur la fin du voyage les empressemens de Mademoiselle *Merceret* diminuèrent un peu. Après notre arrivée elle ne me marqua plus que de la froideur, & son pere, qui ne nageoit pas dans l'opulence, ne me fit pas non plus un bien grand accueil ; j'allai loger au cabaret. Je les fus voir le lendemain ; ils m'offrirent à dîner, je l'acceptai. Nous nous séparâmes sans pleurs, je retournai le soir à ma gargotte, & je repartis le surlendemain de mon arrivée, sans trop savoir où j'avois dessein d'aller.

Voilà encore une circonstance de

ma vie où la Providence m'offroit précisément ce qu'il me falloit pour couler des jours heureux. La *Merceret* étoit une très-bonne fille, point brillante, point belle, mais point laide non plus, peu vive, fort raisonnable à quelques petites humeurs près, qui se passoient à pleurer, & qui n'avoient jamais de suite orageuse. Elle avoit un vrai goût pour moi; j'aurois pu l'épouser sans peine, & suivre le métier de son père. Mon goût pour la musique me l'auroit fait aimer. Je me serois établi à Fribourg, petite ville peu jolie, mais peuplée de très-bonnes gens. J'aurois perdu sans doute de grands plaisirs; mais j'aurois vécu en paix jusqu'à ma dernière heure, & je dois savoir mieux que personne qu'il n'y avoit pas à balancer sur ce marché.

Je revins, non pas à Nion, mais à Lausanne. Je voulois me rassasier de la vue de ce beau lac qu'on voit là dans sa plus grande étendue. La plupart de mes secrets motifs déterminans n'ont pas été plus solides. Des vues éloignées ont rarement assez de force pour me faire agir. L'incertitude de l'avenir m'a toujours fait regarder les projets de longue exécution comme

des leurres de dupe. Je me livre à l'espérance comme un autre , pourvu qu'il ne me coûte rien à nourrir ; mais s'il faut prendre long-tems de la peine , je n'en suis plus. Le moindre petit plaisir qui s'offre à ma portée me tente plus que les joies du Paradis. J'excepte pourtant le plaisir que la peine doit suivre : celui-là ne me tente pas , parce que je n'aime que des jouissances pures , & que jamais on n'en a de telles quand on fait qu'on s'apprête un repentir.

J'avois grand besoin d'arriver , en quelque lieu que ce fût , & le plus proche étoit le mieux ; car m'étant égaré dans ma route je me trouvai le soir à Moudon , où je dépensai le peu qui me restoit , hors dix creutzer qui partirent le lendemain à la dînée , & arrivé le soir à un petit village auprès de Lausanne , j'y entrai dans un cabaret sans un sou pour payer ma couchée , & sans savoir que devenir. J'avois grand'faim , je fis bonne contenance & je demandai à souper comme si j'eusse eu de quoi bien payer. J'allai me coucher sans songer à rien , je dormis tranquillement , & après avoir déjeuné le matin & compté avec l'hôte ,

je voulus pour sept batz à quoi montoit ma dépense lui laisser ma veste en gage. Ce brave homme la refusa ; il me dit que graces au Ciel il n'avoit jamais dépouillé personne , qu'il ne vouloit pas commencer pour sept batz , que je gardasse ma veste & que je le payerois quand je pourrois. Je fus touché de sa bonté , mais moins que je ne devois l'être & que je ne l'ai été depuis en y repensant. Je ne tardai guères à lui renvoyer son argent avec des remerciemens par un homme sûr ; mais quinze ans après repassant par Lausanne à mon retour d'Italie , j'eus un vrai regret d'avoir oublié le nom du cabaret & de l'hôte. Je l'aurois été voir. Je me ferois fait un vrai plaisir de lui rappeler sa bonne œuvre , & de lui prouver qu'elle n'avoit pas été mal placée. Des services plus importants sans doute , mais rendus avec plus d'ostentation , ne m'ont pas paru si dignes de reconnoissance que l'humanité simple & sans éclat de cet honnête homme.

En approchant de Lausanne je révois à la détresse où je me trouvois , aux moyens de m'en tirer sans aller montrer ma misère à ma belle-mère ,

& je me comparois dans ce pèlerinage pédestre à mon ami *Venture* arrivant à Annecy. Je m'échauffai si bien de cette idée, que, sans songer que je n'avois ni la gentillesse ni les talents, je me mis en tête de faire à Lausanne le petit *Venture*, d'enseigner la musique que je ne savois pas, & de me dire de Paris où je n'avois jamais été. En conséquence de ce beau projet, comme il n'y avoit point là de maîtrise où je pusse vicarier, & que d'ailleurs je n'avois garde d'aller me fourrer parmi les gens de l'art, je commençai par m'informer d'une petite auberge où l'on pût être assez bien & à bon marché. On m'enseigna un nommé *Perrotet*, qui tenoit des pensionnaires. Ce *Perrotet* se trouva être le meilleur homme du monde, & me reçut fort bien. Je lui contai mes petits mensonges comme je les avois arrangées. Il me promit de parler de moi & de tâcher de me procurer des écoliers; il me dit qu'il ne me demanderoit de l'argent que quand j'en aurois gagné. Sa pension étoit de cinq écus blancs; ce qui étoit peu pour la chose, mais beaucoup pour moi. Il me conseilla de ne me mettre d'abord

qu'à la demi-pension, qui consistoit pour le dîner en une bonne soupe & rien de plus, mais bien à souper le soir. J'y consentis. Ce pauvre *Perrote* me fit toutes ces avances du meilleur cœur du monde, & n'épargnoit rien pour m'être utile.

Pourquoi faut-il qu'ayant trouvé tant de bonnes gens dans ma jeunesse j'en trouve si peu dans un âge avancé, leur race est-elle épuisée? Non; mais l'ordre où j'ai besoin de les chercher aujourd'hui n'est plus le même où je les trouvois alors. Parmi le peuple où les grandes passions ne parlent que par intervalles, les sentimens de la nature se font plus souvent entendre. Dans les états plus élevés ils sont étouffés absolument, & sous le masque du sentiment il n'y a jamais que l'intérêt ou la vanité qui parle.

J'écrivis de Laufanne à mon père qui m'envoya mon paquet, & me marqua d'excellentes choses dont j'aurois dû mieux profiter. J'ai déjà noté des momens de délire inconcevables où je n'étois plus moi-même. En voici encore un des plus marqués. Pour comprendre à quel point la tête me tournoit alors, à quel point je m'étois pour

ainsi dire venturisé , il ne faut que voir combien tout à la fois j'accumulai d'extravagances. Me voilà maître-à-chanter sans savoir déchiffrer un air ; car quand les six mois que j'avois passés avec le *Maître* m'auroient profité , jamais ils n'auroient pu suffire ; mais outre cela j'apprenois d'un maître , c'en étoit assez pour apprendre mal. Parisien de Genève & catholique en pays protestant , je crus devoir changer mon nom , ainsi que ma religion & ma patrie. Je m'approchois toujours de mon grand modèle autant qu'il m'étoit possible. Il s'étoit appelé *Venture* de Villeneuve ; moi je fis l'anagramme du nom de *Rousseau* dans celui de *Vauffore* , & je m'appellai *Vauffore* de Villeneuve. *Venture* savoit la composition , quoiqu'il n'en eût rien dit ; moi , sans la savoir , je m'en vantai à tout le monde , & sans pouvoir noter le moindre vaudéville , je me donnai pour compositeur. Ce n'est pas tout : ayant été présenté à Monsieur de *Treytorens* , Professeur en Droit , qui aimoit la musique & faisoit des concerts chez lui , je voulus lui donner un échantillon de mon talent , & je me mis à composer une pièce pour son concert , aussi effrontément

que si j'avois su comment m'y prendre. J'eus la constance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer les parties, & de les distribuer avec autant d'affurance que si c'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, & qui est très-vrai, pour couronner dignement cette sublime production, je mis à la fin un joli menuet qui couroit les rues, & que tout le monde se rappelle peut-être encore sur ces paroles jadis si connues :

Quel caprice !

Quelle injustice !

Quoi, ta Clarice

Trahiroit tes feux, &c.

*Venture* m'avoit appris cet air avec la basse sur d'autres paroles, à l'aide desquelles je l'avois retenu. Je mis donc à la fin de ma composition ce menuet & sa basse en supprimant les paroles, & je le donnai pour être de moi, tout aussi résolument que si j'avois parlé à des habitans de la lune.

On s'assemble pour exécuter ma pièce. J'explique à chacun le genre du



mouvement , le goût de l'exécution , les renvois des parties ; j'étois fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou six minutes qui furent pour moi cinq ou six siècles. Enfin tout étant prêt , je frappe avec un beau rouleau de papier sur mon pupitre magistral les cinq ou six coups du *prenez garde à vous*. On fait silence , je me mets gravement à battre la mesure , on commence.... Non , depuis qu'il existe des opéras françois , de la vie on n'ouït un semblable charivari. Quoiqu'on eût pu penser de mon prétendu talent , l'effet fut pire que tout ce qu'on sembloit attendre. Les musiciens étouffoient de rire ; les auditeurs ouvroient de grands yeux , & auroient bien voulu fermer les oreilles ; mais il n'y avoit pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes qui vouloient s'égayer , racloient à percer le tympan d'un quinze-vingt. J'eus la constance d'aller toujours mon train , suant , il est vrai , à grosses gouttes ; mais retenu par la honte , n'osant m'enfuir & tout planter là. Pour ma consolation , j'entendois autour de moi les assistans se dire à leur oreille , ou plutôt à la mienne : L'un , il n'y a rien là de supportable ; un autre , quelle musique

enragée ? Un autre , quel diable de fabat ? Pauvre *Jean - Jacques* , dans ce cruel moment tu n'espérois guères qu'un jour devant le Roi de France & toute sa Cour , tes sons exciteroient des murmures de surprise & d'applaudissement , & que dans toutes les loges autour de toi les plus aimables femmes se diroient à demi-voix : quels sons charmans ! quelle musique enchanteresse ! Tous ces sons-là vont au cœur.

Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur , fut le menuet. A peine en eût-on joué quelques mesures , que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitoit sur mon joli goût de chant ; on m'assuroit que ce menuet feroit parler de moi , & que je méritois d'être chanté par-tout. Je n'ai pas besoin de dépeindre mon angoisse , ni d'avouer que je la méritois bien.

Le lendemain , l'un de mes symphonistes , appelé *Lutold* , vint me voir , & fut assez bon homme pour ne pas me féliciter sur mon succès. Le profond sentiment de ma sottise , la honte , le regret , le désespoir de l'état où j'étois réduit , l'impossibilité de tenir mon cœur fermé dans ses grandes peines ,

me firent ouvrir à lui ; je lâchai la bonde à mes larmes , & au lieu de me contenter de lui avouer mon ignorance , je lui dis tout , en lui demandant le secret qu'il me promit , & qu'il me garda , comme on peut le croire. Dès le même soir , tout Lausanne fut qui j'étois , & ce qui est remarquable , personne ne m'en fit semblant , pas même le bon *Perrotet* , qui , pour tout cela , ne se rebuta pas de me loger & de me nourrir.

Je vivois , mais bien tristement. Les suites d'un pareil début ne firent pas pour moi de Lausanne un séjour fort agréable. Les écoliers ne se présentoient pas en foule ; pas une seule écolière , & personne de la ville. J'eus en tout deux ou trois gros Teutches aussi stupides que j'étois ignorant , qui m'en-nyoient à mourir , & qui dans mes mains ne devinrent pas de grands croque-notes. Je fus appelé dans une seule maison où un petit serpent de fille se donna le plaisir de me montrer beaucoup de musique dont je ne pus pas lire une note , & qu'elle eut la malice de chanter ensuite devant M. le maître , pour lui montrer comment cela s'exécutoit. J'étois si peu en état de lire

un air de première vue , que , dans le brillant concert dont j'ai parlé , il ne me fut pas possible de suivre un moment l'exécution , pour favoir si l'on jouoit bien ce que j'avois sous les yeux , & que j'avois composé moi-même.

Au milieu de tant d'humiliations , j'avois des consolations très - douces dans les nouvelles que je recevois de tems en tems des deux charmantes amies. J'ai toujours trouvé dans le sexe une grande vertu consolatrice , & rien n'adoucit plus mes afflictions dans mes disgraces que de sentir qu'une personne aimable y prend intérêt. Cette correspondance cessa pourtant bientôt après , & ne fut jamais renouée ; mais ce fut ma faute. En changeant de lieu , je négligeai de leur donner mon adresse , & forcé par la nécessité de songer continuellement à moi-même , je les oubliai bientôt entièrement.

Il y a long-tems que je n'ai parlé de ma pauvre Maman ; mais si l'on croit que je l'oubliois aussi , l'on se trompe fort. Je ne cessois de penser à elle & de desirer de la retrouver , non-seulement pour le besoin de ma subsistance , mais bien plus pour le besoin de mon cœur. Mon attachement pour elle ,

quelque vif, quelque tendre qu'il fût, ne m'empêchoit pas d'en aimer d'autres ; mais ce n'étoit pas de la même façon. Toutes devoient également me tendre à leurs charmes ; mais elle tenoit uniquement à ceux des autres , & ne leur eut pas furvécu : au lieu que Maman pouvoit devenir vieille & laide, fans que je l'aimaffe moins tendrement. Mon cœur avoit pleinement transmis à fa personne l'hommage qu'il fit d'abord à fa beauté, & quelque changement qu'elle éprouvât, pourvu que ce fût toujours elle, mes sentimens ne pouvoient changer. Je fais bien que je lui devois de la reconnoiffance ; mais en verité je n'y fongeois pas. Quoiqu'elle eût fait ou n'eût pas fait pour moi, c'eût été toujours la même chose. Je ne l'aimois ni par devoir, ni par intérêt, ni par convenance ; je l'aimois parce que j'étois né pour l'aimer. Quand je devenois amoureux de quelque autre, cela faisoit distraction, je l'avoue, & je pensois moins fouvent à elle ; mais j'y pensois avec le même plaisir, & jamais, amoureux ou non, je ne me fuis occupé d'elle fans sentir qu'il ne pouvoit y avoir pour moi de vrai bon-

heur dans la vie , tant que j'en serois séparé.

N'ayant point de ses nouvelles depuis si long-tems , je ne crus jamais que je l'eusse tout-à-fait perdue , ni qu'elle eût pu m'oublier. Je me disois : elle saura tôt ou tard que je suis errant , & me donnera quelque signe de vie ; je la retrouverai , j'en suis certain. En attendant , c'étoit une douceur pour moi d'habiter son pays , de passer dans les rues où elle avoit passé , devant les maisons où elle avoit demeurée , & le tout par conjecture ; car une de mes ineptes bifarneries étoit de n'oser m'informer d'elle , ni prononcer son nom sans la plus absolue nécessité. Il me sembloit qu'en la nommant je disois tout ce qu'elle m'inspiroit , que ma bouche révéloit le secret de mon cœur , que je la compromettois en quelque sorte. Je crois même qu'il se mêloit à cela quelque frayeur qu'on ne me dît du mal d'elle. On avoit parlé beaucoup de sa démarche & un peu de sa conduite. De peur qu'on n'en dît pas ce que je voulois entendre , j'aimois mieux qu'on n'en parlât point du tout.

Comme mes écoliers ne m'occu-

poient pas beaucoup , & que sa ville natale n'étoit qu'à quatre lieues de Lausanne , j'y fis une promenade de deux ou trois jours , durant lesquels la plus douce émotion ne me quitta point. L'aspect du lac de Genève & de ses admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne saurois expliquer , & qui ne tient pas seulement à la beauté du spectacle , mais à je ne fais quoi de plus intéressant qui m'affecte & m'attendrit. Toutes les fois que j'approche du Pays-de-Vaud , j'éprouve une impression composée du souvenir de Madame de *Warents* qui y est née , de mon père qui y vivoit , de Mademoiselle de *Vulson* qui y eut les prémices de mon cœur , de plusieurs voyages de plaisir que j'y fis dans mon enfance , & , ce me semble , de quelque autre cause encore plus secrète & plus forte que tout cela. Quand l'ardent desir de cette vie heureuse & douce qui me fuit & pour laquelle j'étois né vient enflammer mon imagination , c'est toujours au Pays-de-Vaud , près du lac , dans des campagnes charmantes qu'elle se fixe. Il me faut absolument un verger au bord de ce lac & non pas d'un autre ; il me

faut un ami sûr , une femme aimable , une vache & un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait sur la terre que quand j'aurai tout cela. Je ris de la simplicité avec laquelle je suis allé plusieurs fois dans ce pays-là , uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire. J'étois toujours surpris d'y trouver les habitans , sur-tout les femmes , d'un tout autre caractère que celui que j'y cherchois. Combien cela me sembloit disparate ! Le pays & le peuple dont il est couvert , ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre.

Dans ce voyage de Vevay , je me livrois , en suivant ce beau rivage , à la plus douce mélancolie. Mon cœur s'élançoit avec ardeur à mille félicités innocentes ; je m'attendrissois , je soupirois & pleurois comme un enfant. Combien de fois , m'arrêtant pour pleurer à mon aise , assis sur une grosse pierre , je me suis amusé à voir tomber mes larmes dans l'eau ?

J'allai à Vevay loger à la clef , & pendant deux jours que j'y restai sans voir personne , je pris pour cette ville un amour qui m'a suivi dans tous mes voyages , & qui m'y a fait établir enfin les Héros de mon Roman. Je dirois



volontiers à ceux qui ont du goût & qui sont sensibles : allez à Vevay , vizitez le pays , examinez les sites , promenez-vous sur le lac , & dites si la Nature n'a pas fait ce beau pays pour une *Julie* , pour une *Claire* & pour un *Saint-Preux* ; mais ne les y cherchez pas. Je reviens à mon histoire.

Comme j'étois catholique & que je me donnois pour tel , je suivois sans mystère & sans scrupule le culte que j'avois embrassé. Les Dimanches quand il faisoit beau , j'allois à la Messe à Affans , à deux lieues de Lausanne. Je faisois ordinairement cette course avec d'autres catholiques , sur-tout avec un Brodeur Parisien , dont j'ai oublié le nom. Ce n'étoit pas un Parisien comme moi ; c'étoit un vrai Parisien de Paris , un archiparisien du bon Dieu , bon homme comme un Champenois. Il aimoit si fort son pays qu'il ne voulut jamais douter que j'en fusse , de peur de perdre cette occasion d'en parler. M. de Crouzas , Lieutenant-Baillival , avoit un jardinier de Paris aussi ; mais moins complaisant , & qui trouvoit la gloire de son pays compromise à ce qu'on osât se donner pour en être , lorsqu'on n'avoit pas cet honneur. Il

me questionnoit de l'air d'un homme sûr de me prendre en faute , & puis fourioit malignement. Il me demanda une fois ce qu'il y avoit de remarquable au marché-neuf. Je battis la campagne , comme on peut le croire. Après avoir passé vingt ans à Paris , je dois à présent connoître cette ville. Cependant si l'on me faisoit aujourd'hui pareille question , je ne serois pas moins embarrassé d'y répondre , & de cet embarras on pourroit aussi-bien conclure que je n'ai jamais été à Paris. Tant lors même qu'on rencontre la vérité , l'on est sujet à se fonder sur des principes trompeurs !

Je ne saurais dire exactement combien de tems je demeurai à Lausanne. Je n'apportai pas de cette ville des souvenirs bien rappellans. Je fais seulement que n'y trouvant pas à vivre , j'allai de-là à Neufchatel & que j'y passai l'hiver. Je réussis mieux dans cette dernière ville ; j'y eus des écoliers , & j'y gagnai de quoi m'acquitter avec mon bon ami *Perrotet* , qui m'avait fidèlement envoyé mon petit bagage , quoique je lui redusse assez d'argent.

J'apprenois insensiblement la musique en l'enseignant. Ma vie étoit

assez douce ; un homme raisonnable eût pu s'en contenter : mais mon cœur inquiet me demandoit autre chose. Les dimanches & les jours où j'étois libre j'allois courir les campagnes & les bois des environs , toujours errant , rêvant , soupirant , & quand j'étois une fois sorti de la ville je n'y rentrois plus que le soir. Un jour étant à Boudry j'entrai pour dîner dans un cabaret : j'y vis un homme à grande barbe avec un habit violet à la grecque , un bonnet fourré , l'équipage & l'air assez noble , & qui souvent avoit peine à se faire entendre , ne parlant qu'un jargon presque indéchiffrable , mais plus ressemblant à l'Italien qu'à nulle autre langue. J'entendois presque tout ce qu'il disoit & j'étois le seul ; il ne pouvoit s'énoncer que par signes avec l'hôte & les gens du pays. Je lui dis quelques mots en Italien qu'il entendit parfaitement ; il se leva & vint m'embrasser avec transport. La liaison fut bientôt faite , & dès ce moment je lui servis de truchement. Son dîné étoit bon , le mien étoit moins que médiocre ; il m'invita de prendre part au sien , je fis peu de façon. En buvant & baragouinant

nous achevâmes de nous familiariser , & dès la fin du repas nous devînmes inséparables. Il me conta qu'il étoit Prélat Grec , & Archimandrite de Jérusalem ; qu'il étoit chargé de faire une quête en Europe pour le rétablissement du saint Sépulcre. Il me montra de belles patentes de la Czarine & de l'Empereur ; il en avoit de beaucoup d'autres Souverains Il étoit assez content de ce qu'il avoit amassé jusqu'à-lors ; mais il avoit eu des peines incroyables en Allemagne , n'entendant pas un mot d'Allemand , de Latin ni de Français , & réduit à son Grec , au Turc & à la langue Franque pour toute ressource ; ce qui ne lui en procuroit pas beaucoup dans le pays où il s'étoit enfourné. Il me proposa de l'accompagner pour lui servir de secrétaire & d'interprète. Malgré mon petit habit violet nouvellement acheté & qui ne quadroit pas mal avec mon nouveau poste , j'avois l'air si peu étoffé qu'il ne me crut pas difficile à gagner , & il ne se trompa point. Notre accord fut bientôt fait ; je ne demandois rien , & il promettoit beaucoup. Sans caution , sans sûreté , sans connoissance ,  
je

je me livre à sa conduite, & dès le lendemain me voilà parti pour Jérusalem.

Nous commençâmes notre tournée par le canton de Fribourg, où il ne fit pas grand chose. La dignité épiscopale ne permettait pas de faire le mendiant & de quêter aux particuliers; mais nous présentâmes sa commission au Sénat, qui lui donna une petite somme. De là nous fûmes à Berne. Nous logeâmes au Faucon, bonne auberge alors, où l'on trouvoit bonne compagnie. La table étoit nombreuse & bien servie. Il y avait long-tems que je faisais mauvaise chère; j'avois grand besoin de me refaire; j'en avois l'occasion, & j'en profitai. Monseigneur l'Archimandrite étoit lui-même un homme de bonne compagnie, aimant assez à tenir table, gai, parlant bien pour ceux qui l'entendoient, ne manquant pas de certaines connoissances, & plaçant son érudition grecque avec assez d'agrément. Un jour cassant au dessert des noisettes, il se coupa le doigt fort avant, & comme le sang sortait avec abondance, il montra son doigt à la compagnie, & dit en riant : *mirate, signori; questo è sangue Pelasgo.*

II. Partie.

C

A Berne mes fonctions ne lui furent pas inutiles , & je ne m'en tirai pas aussi mal que j'avois craint. J'étois bien plus hardi & mieux parlant que je n'aurois été pour moi-même. Les choses ne se passèrent pas aussi simplement qu'à Fribourg. Il fallut de longues & fréquentes conférences avec les premiers de l'Etat , & l'examen de ses titres ne fut pas l'affaire d'un jour. Enfin tout étant en règle , il fut admis à l'audience du Sénat. J'entrai avec lui comme son interprète , & l'on me dit de parler. Je ne m'attendois à rien moins , & il ne m'étoit pas venu dans l'esprit qu'après avoir long-tems conféré avec les membres , il fallut s'adresser au Corps comme si rien n'eût été dit. Qu'on juge de mon embarras ! Pour un homme aussi honteux , parler , non-seulement en public , mais devant le Sénat de Berne , & parler impromptu sans avoir une seule minute pour me préparer ; il y avoit là de quoi m'ancantir. Je ne fus pas même intimidé. J'exposai succinctement & nettement la commission de l'Archimandrite. Je louai la piété des Princes qui avaient contribué à la collecte qu'il étoit venu faire. Piquant d'émulation celle de Leurs Excellences,

je dis qu'il n'y avoit pas moins à espérer de leur munificence accoutumée, & puis tâchant de prouver que cette bonne œuvre en étoit également une pour tous les chrétiens sans distinction de secte, je finis par promettre les bénédictions du Ciel à ceux qui voudroient y prendre part. Je ne dirai pas que mon discours fit effet; mais il est sûr qu'il fut goûté, & qu'au sortir de l'audience l'Archimandrite reçut un présent fort honnête, & de plus, sur l'esprit de son secrétaire, des complimens dont j'eus l'agréable emploi d'être le truchement; mais que je n'osai lui rendre à la lettre. Voilà la seule fois de ma vie que j'aye parlé en public & devant un souverain, & la seule fois aussi, peut-être, que j'ai parlé hardiment & bien. Quelle différence dans les dispositions du même homme! Il y a trois ans qu'étant allé voir à Yverdun mon vieux ami M. *Roguin*, je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j'avois donnés à la bibliothèque de cette ville. Les Suisses sont grands harangueurs; ces Messieurs me haranguèrent. Je me crus obligé de répondre; mais je m'embarrassai tellement dans ma réponse, & ma tête se

brouilla si bien , que je restai court & me fis moquer de moi. Quoique timide naturellement , j'ai été hardi quelquefois dans ma jeunesse , jamais dans mon âge avancé. Plus j'ai vu le monde , moins j'ai pu me faire à son ton.

Partis de Berne , nous allâmes à Soleurre ; car le dessein de l'Archimandrite étoit de reprendre la route d'Allemagne , & de s'en retourner par la Hongrie ou par la Pologne , ce qui faisoit une route immense ; mais comme chemin faisant sa bourse s'emplissoit , plus qu'elle ne se vuidoit , il craignoit peu les détours. Pour moi , qui me plaisois presque autant à cheval qu'à pied , je n'aurois pas mieux demandé que de voyager ainsi toute ma vie : mais il étoit écrit que je n'irois pas si loin.

La première chose que nous fîmes arrivant à Soleurre , fut d'aller saluer M. l'Ambassadeur de France. Malheureusement pour mon Evêque , cet Ambassadeur étoit le Marquis de Bonnac , qui avoit été Ambassadeur à la Porte , & qui devoit être au fait de tout ce qui regardoit le Saint Sépulcre. L'Archimandrite eut une audience d'un quart-d'heure où je ne fus pas admis , parce que M. l'Ambassadeur entendoit



la langue Franque & parloit l'Italien du moins aussi bien que moi. A la sortie de mon Grec je voulus le suivre ; on me retint : ce fut mon tour. M'étant donné pour Parisien, j'étois comme tel sous la juridiction de Son Excellence. Elle me demanda qui j'étois, m'exhorta de lui dire la vérité ; je lui promis, en lui demandant une audience particulière qui me fut accordée. Monsieur l'Ambassadeur m'emmena dans son cabinet dont il ferma sur nous la porte, & là, me jettant à ses pieds, je lui tins parole. Je n'aurois pas moins dit quand je n'aurois rien promis ; car un continuel besoin d'épanchement met à tout moment mon cœur sur mes lèvres, & après m'être ouvert sans réserve au musicien *Lutold*, je n'avois garde de faire le mystérieux avec le Marquis de *Bonac*. Il fut si content de ma petite histoire & de l'effusion de cœur avec laquelle il vit que je l'avois contée, qu'il me prit par la main, entra chez Madame l'Ambassadrice, & me présenta à elle en lui faisant un abrégé de mon récit. Madame de *Bonac* m'accueillit avec bonté & dit qu'il ne falloit pas me laisser aller avec ce moine

Grec. Il fut résolu que je resterois à l'hôtel en attendant qu'on vît ce qu'on pourroit faire de moi. Je voulus aller faire mes adieux à mon pauvre Archimandrite , pour lequel j'avois conçu de l'attachement : on ne me le permit pas. On envoya lui signifier mes arrêts, & un quart-d'heure après je vis arriver mon petit fac. M. de la *Martiniere*, secrétaire d'ambassade, fut en quelque façon chargé de moi. En me conduisant dans la chambre qui m'étoit destinée, il me dit : cette chambre a été occupée sous le Comte Du Luc par un homme célèbre, du même nom que vous. Il ne tient qu'à vous de le remplacer de toutes manières, & de faire dire un jour : *Rousseau* premier, *Rousseau* second. Cette conformité, qu'alors je n'espérois guères, eut moins flatté mes desirs, si j'avois pu prévoir à quel prix je l'acheterois un jour.

Ce que m'avoit dit M. de la *Martiniere* me donna de la curiosité. Je lus les ouvrages de celui dont j'occupois la chambre, & sur le compliment qu'on m'avoit fait, croyant avoir du goût pour la poésie, je fis pour mon coup d'essai une cantate à la louange de Ma-

dame de *Bonac*. Ce goût ne se soutint pas. J'ai fait de tems en tems de médiocres vers; c'est un exercice assez bon pour se rompre aux inversions élégantes & apprendre à mieux écrire en prose; mais je n'ai jamais trouvé dans la poésie françoise assez d'attrait pour m'y livrer tout-à fait.

M. de la *Martinie* voulut voir de mon style & me demanda par écrit le même détail que j'avois fait à M. l'Ambassadeur. Je lui écrivis une longue lettre que j'apprends avoir été conservée par M. de *Marianne*, qui étoit attaché depuis long-tems au Marquis de *Bonac*, & qui depuis a succédé à M. de la *Martinie* sous l'ambassade de M. de *Courteilles*. J'ai prié M. de *Malesherbes* de tâcher de me procurer une copie de cette lettre. Si je puis l'avoir par lui ou par d'autres, on la trouvera dans le recueil qui doit accompagner mes Confessions.

L'expérience que je commençois d'avoir, modéroit peu-à-peu mes projets romanesques, & par exemple, non-seulement je ne devins point amoureux de Madame de *Bonac*; mais je sentis d'abord que je ne pouvois faire un grand chemin dans la maison de

son mari. M. de la *Martinière* en place , & M. de *Marianne* , pour ainsi dire , en survivance , ne me laissoient espérer pour toute fortune qu'un emploi de sous-secrétaire , qui ne me tentoit pas infiniment, Cela fit que quand on me consulta sur ce que je voulois faire , je marquai beaucoup d'envie d'aller à Paris. M. l'Ambassadeur goûta cette idée , qui tendoit au moins à le débarasser de moi. M. de *Merveilleux* , secrétaire interprète de l'ambassade , dit que son ami M. *Godard* , Colonel Suisse au service de France , cherchoit quelqu'un pour mettre auprès de son neveu qui entroit fort jeune au service , & pensa que je pourrois lui convenir. Sur cette idée , assez légèrement prise , mon départ fut résolu , & moi qui voyois un voyage à faire & Paris au bout , j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres , cent francs pour mon voyage , accompagnés de force bonnes leçons , & je partis.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étois jeune , je me portois bien , j'avois assez d'argent , beaucoup d'espérance , je voyageois à

piéd , & je voyageois seul. On feroit étonné de me voir compter un pareil avantage , fi déjà l'on n'avoit dû fe familiarifer avec mon humeur. Mes douces chimères me tenoient compagnie , & jamais la chaleur de mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques. Quand on m'offriroit quelque place vuide dans une voiture , ou que quelqu'un m'accolloit en route , je rechignois de voir renverser la fortune dont je bâtiffois l'édifice en marchant. Cette fois mes idées étoient martiales. J'allois m'attacher à un militaire & devenir militaire moi-même ; car on avoit arrangé que je commencerois par être cadet. Je croyois déjà me voir en habit d'officier avec un beau plumet blanc. Mon cœur s'enfloit à cette noble idée. J'avois quelque teinture de géométrie & de fortifications ; j'avois un oncle ingénieur ; j'étois en quelque forte enfant de la balle. Ma vue courte offroit un peu d'obstacle , mais qui ne m'embarraffoit pas ; & je comptois bien , à force de sang-froid & d'intrépidité , fuppléer à ce défaut. J'avois lu que le Maréchal *Schornberg* avoit la vue très-courte ; pourquoi le Maréchal *Roufféau* ne l'auroit-il pas ? Je m'échauffois tellement

sur ces folies , que je ne voyois plus que troupes , remparts , gabions , batteries , & moi au milieu du feu & de la fumée , donnant tranquillement mes ordres la lorgnette à la main. Cependant quand je passois dans des campagnes agréables , que je voyois des bocages & des ruisseaux ; ce touchant aspect me faisoit soupirer de regret ; je sentoís au milieu de ma gloire que mon cœur n'étoit pas fait pour tant de fracas , & bientôt , sans savoir comment , je me retrouvois au milieu de mes chères bergeries , renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avois ! La décoration extérieure que j'avois vue à Turin , la beauté des rues , la symétrie & l'alignement des maisons me faisoient chercher à Paris autre chose encore. Je m'étois figuré une ville aussi belle que grande , de l'aspect le plus imposant , où l'on ne voyoit que de superbes rues , des palais de marbre & d'or. En entrant par le fauxbourg Saint-Marceau , je ne vis que de petites rues sales & puantes , de vilaines maisons noires , l'air de la malpropreté , de la pauvreté , des mendiants , des charretiers , des ravaudeuses , des crieuses de tisane & de vieux

chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle, n'a pu détruire cette première impression, & qu'il m'en est resté toujours un secret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le tems que j'y ai vécu dans la suite, ne fut employé qu'à y chercher des ressources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel est le fruit d'une imagination trop active, qui exagère par-dessus l'exagération des hommes, & voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avoit tant vanté Paris, que je me l'étois figuré comme l'ancienne Babylone, dont je trouverois peut-être autant à rabattre, si je l'avois vue, du portrait que je m'en suis fait. La même chose m'arriva à l'Opéra où je me pressai d'aller le lendemain de mon arrivée; la même chose m'arriva dans la suite à Versailles, dans la suite encore en voyant la mer, & la même chose m'arrivera toujours en voyant des spectacles qu'on m'aura trop annoncés : car il est impossible aux hommes & difficile à la nature elle-même, de passer en richesses mon imagination.

A la manière dont je fus reçu de tous

ceux pour qui j'avois des lettres , je crus ma fortune faite. Celui à qui j'étois le plus recommandé & qui me careffa le moins , étoit M. de *Surbeck* , retiré du service & vivant philosophiquement à Bagneux , où je fus le voir plusieurs fois & où jamais il ne m'offrit un verre d'eau. J'eus plus d'accueil de Madame de *Merveilleux* , belle-sœur de l'Interprète , & de son neveu Officier aux Gardes. Non-seulement la mère & le fils me reçurent bien , mais ils m'offrirent leur table , dont je profitai souvent durant mon séjour à Paris. Madame de *Merveilleux* me parut avoir été belle , ses cheveux étoient d'un beau noir & faisoient à la vieille mode le crochet sur ses tempes. Il lui restoit , ce qui ne périt point avec les attraits , un esprit très-agréable. Elle me parut goûter le mien , & fit tout ce qu'elle put pour me rendre service ; mais personne ne la seconda , & je fus bientôt défabusé de tout ce grand intérêt qu'on avoit paru prendre à moi. Il faut pourtant rendre justice aux François ; ils ne s'épuisent point tant qu'on dit en protestations , & celles qu'ils font sont presque toujours sincères ; mais ils ont une manière de paroître s'intéresser à vous qui trompe



plus que de paroles. Les gros complimens des Suisses n'en peuvent imposer qu'à des fots. Les manières des François sont plus séduisantes en cela même qu'elles sont plus simples ; on croiroit qu'ils ne vous disent pas tout ce qu'ils veulent faire , pour vous surprendre plus agréablement. Je dirai plus ; ils ne sont point faux dans leurs démonstrations ; ils sont naturellement officieux , humains , bienveillans , & même , quoiqu'on en dise , plus vrais qu'aucune autre nation ; mais ils sont légers & volages. Ils ont en effet le sentiment qu'ils vous témoignent ; mais ce sentiment s'en va comme il est venu. En vous parlant ils sont pleins de vous ; ne vous voyent-ils plus , ils vous oublient. Rien n'est permanent dans leur cœur : tout est chez eux l'œuvre du moment.

Je fus donc beaucoup flatté & peu servi. Ce Colonel *Godard*, au neveu duquel on m'avoit donné , se trouva être un vilain vieux avare , qui , quoique tout coufu d'or , voyant ma détresse , me voulut avoir pour rien. Il prétendoit que je fusse auprès de son neveu un espèce de valet sans gages , plutôt qu'un vrai gouverneur. Attaché continuellement à lui , & par-là dispensé du

service , il falloit que je vécuſſe de ma paye de cadet , c'eſt-à-dire , de ſoldat , & à peine conſentoit-il à me donner l'uniforme ; il auroit voulu que je me contentaſſe de celui du régiment. Madame de *Merveilleux* indignée de ſes propositions , me détourna elle même de les accepter ; ſon fils fut du même ſentiment. On cherchoit autre choſe , & l'on ne trouvoit rien. Cependant je commençois d'être preſſé , & cent francs , ſur leſquels j'avois fait mon voyage , ne pouvoient me mener bien loin. Heureuſement je reçus de la part de M. l'Ambaſſadeur encore une petite remiſe qui me fit grand bien , & je crois qu'il ne m'auroit pas abandonné ſi j'euffe eu plus de patience : mais languir , attendre , ſolliciter , ſont pour moi choſes impoſſibles. Je me rebutai , je ne parus plus , & tout fut fini. Je n'avois pas oublié ma pauvre Maman ; mais comment la trouver ? où la chercher ? Madame de *Merveilleux* , qui ſavoit mon hiſtoire , m'avoit aidé dans cette recherche , & long-tems inutilement. Enfin , elle m'apprit que Madame de *Warens* étoit repartie il y avoit plus de deux mois , mais qu'on ne ſavoit ſi elle étoit allée en Savoye , ou à Turin , & que quel-

ques personnes la disoient en Suisse. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à la suivre, bien sûr qu'en quelque lieu qu'elle fût je la trouverois plus aisément en province que je n'avois pu faire à Paris.

Avant de partir j'exerçai mon nouveau talent poétique dans une épître au Colonel *Godard*, où je le drapai de mon mieux. Je montrai ce barbouillage à Madame de *Merveilleux*, qui, au lieu de me censurer comme elle auroit dû faire, rit beaucoup de mes sarcasmes, de même que son fils, qui, je crois, n'aimoit pas M. *Godard*, & il faut avouer qu'il n'étoit pas aimable. J'étois tenté de lui envoyer mes vers, ils m'y encouragèrent : j'en fis un paquet à son adresse, & comme il n'y avoit point alors à Paris de petite poste, je le mis dans ma poche, & le lui envoyai d'Auxerre en passant. Je ris quelquefois encore en songeant aux grimaces qu'il dût faire en lisant ce panégyrique où il étoit peint trait pour trait : il commençoit ainsi :

Tu croyois, vieux Penard, qu'une folle manie  
D'élever ton neveu m'inspireroit l'envie.

Cette petite pièce mal faite, à la vé-

rité, mais qui ne manquoit pas de sel , & qui annonçoit du talent pour la satire , est cependant le seul écrit satyrique qui soit sorti de ma plume. J'ai le cœur trop peu haineux pour me prévaloir d'un pareil talent ; mais je crois qu'on peut juger par quelques écrits polémiques faits de tems à autre pour ma défense , que si j'avois été d'humeur batailleuse , mes agresseurs auroient eu rarement les rieurs de leur côté.

La chose que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire , est de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant pensé , tant existé , tant vécu , tant été moi , si j'ose ainsi dire , que dans ceux que j'ai faits seul & à pied. La marche a quelque chose qui anime & avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne , la succession des aspects agréables , le grand air , le grand appétit , la bonne santé que je gagne en marchant , la liberté du cabaret , l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance , de tout ce qui me rappelle à ma situation , tout cela dégage mon ame , me donne une plus

grande audace de penser , me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner , les choisir , me les approprier à mon gré sans gêne & sans crainte. Je dispose en maître de la nature entière ; mon cœur errant d'objet en objet , s'unit , s'identifie à ceux qui le flattent , s'entoure d'images charmantes , s'enivre de sentimens délicieux. Si pour les fixer je m'amuse à les décrire en moi-même , quelle vigueur de pinceau , quelle fraîcheur de coloris , quelle énergie d'expression je leur donne ! On a , dit on , trouvé de tout cela dans mes ouvrages , quoiqu'écrits vers le déclin de mes ans. O ! si l'on eût vu ceux de ma première jeunesse , ceux que j'ai faits durant mes voyages , ceux que j'ai composés & que je n'ai jamais écrits.... Pourquoi , direz-vous , ne les pas écrire ? Et pourquoi les écrire , vous répondrai-je : pourquoi m'ôter le charme actuel de la jouissance , pour dire à d'autres que j'avois joui ? Que m'importoient des lecteurs , un public & toute la terre , tandis que je planois dans le Ciel ? D'ailleurs portois-je avec moi du papier , des plumes ? Si j'avois pensé à tout cela , rien ne me seroit venu. Je ne prévoyois pas que j'aurois des

idées ; elles viennent quand il leur plaît , non quand il me plaît. Elles ne viennent point , ou elles viennent en foule , elles m'accablent de leur nombre & de leur force. Dix volumes par jour n'auroient pas suffi. Où prendre du tems pour les écrire ? En arrivant je ne songeois qu'à bien dîner. En partant je ne songeois qu'à bien marcher. Je sentoís qu'un nouveau paradis m'attendoit à la porte ; je ne songeois qu'à l'aller chercher.

Jamais je n'ai si bien senti tout cela que dans le retour dont je parle. En venant à Paris je m'étois borné aux idées relatives à ce que j'y allois faire. Je m'étois élancé dans la carrière où j'allois entrer , & je l'avois parcourue avec assez de gloire ; mais cette carrière n'étoit pas celle où mon cœur m'appelloit , & les êtres réels nuisoient aux êtres imaginaires. Le Colonel *Godard* & son neveu figuroient mal avec un héros tel que moi. Graces au Ciel ; j'étois maintenant délivré de tous ces obstacles : je pouvois m'enfoncer à mon gré dans le pays des chimères , car il ne restoit que cela devant moi. Aussi je m'y égarois si bien , que je perdis plusieurs fois ma route , & j'eusse été fort fâché d'aller plus droit ; car sentant qu'à Lyon j'allois me

retrouver sur la terre , j'aurois voulu n'y jamais arriver.

Un jour entr'autres m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable ; je m'y plûs si fort , & j'y fis tant de tours , que je me perdis enfin tout-à-fait. Après plusieurs heures de course inutile , las & mourant de soif & de faim , j'entrai chez un paysan , dont la maison n'avoit pas belle apparence , mais c'étoit la seule que je visse aux environs. Je croyois que c'étoit comme à Genève ou en Suisse , où tous les habitans à leur aise , sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écrémé & de gros pain d'orge , en me disant que c'étoit tout ce qu'il avoit. Je buvois ce lait avec délices & je mangeois ce pain , paille & tout ; mais cela n'étoit pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce paysan , qui m'examinait , jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite après avoir dit qu'il voyoit bien (\*) que j'étois un

---

(\*) Apparemment je n'avois pas encore alors la physionomie qu'on m'a donnée depuis dans mon portrait.

bon jeune honnête homme qui n'étois pas-là pour le vendre , il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine , descendit , & revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment , un jambon très-appétissant . quoiqu'entamé , & une bouteille de vin , dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste. On joignit à cela une omelette assez épaisse , & je fis un dîné tel qu'autre qu'un piéton n'en connût jamais. Quand ce vint à payer , voilà son inquiétude & ses craintes qui le reprennent ; il ne vouloit point de mon argent ; il le repoussoit avec un trouble extr ordinaire , & ce qu'il y avoit de plaisant étoit que je ne pouvois imaginer de quoi il avoit peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de commis & de rats-de-cave. Il me fit entendre qu'il cachoit son vin à cause des aides , qu'il cachoit son pain à cause de la taille , & qu'il feroit un homme perdu si l'on pouvoit se douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet , & dont je n'avois pas la moindre idée , me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut-là le germe de cette haine inextinguible qu'il développa depuis dans mon cœur



contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple & contre ses oppresseurs. Cet homme quoique aisé, n'osoit manger le pain qu'il avoit gagné à la sueur de son front, & ne pouvoit éviter sa ruine qu'en montrant la même misère qui régnoit autour de lui. Je sortis de sa maison aussi indigné qu'attendri, & déplorant le sort de ces belles contrées, à qui la nature n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie des barbares publicains.

Voilà le seul souvenir bien distinct qui me reste de ce qui m'est arrivé durant ce voyage. Je me rappelle seulement encore, qu'en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon; car parmi les romans que j'avois lus avec mon père, l'Astrée n'avoit pas été oubliée, & c'étoit celui qui me revenoit au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez, & tout en causant avec une hôtesse, elle m'apprit que c'étoit un bon pays de ressource pour les ouvriers, qu'il y avoit beaucoup de forges, & qu'on y travailloit fort bien en fer. Cet éloge calma tout-à-coup ma curiosité romanesque, & je ne ju-

geai pas à propos d'aller chercher des Dianes & des Sylvandres, chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageoit de la sorte, m'avoit sûrement pris pour un garçon ferrurier.

Je n'allois pas tout-à-fait à Lyon fans vue. En arrivant j'allai voir aux Chafottes Mademoiselle du *Châtelet*, amie de Madame de *Warens*, & pour laquelle elle m'avoit donné une lettre quand je vins avec M. le *Maître* : ainsi c'étoit une connoissance déjà faite. Mademoiselle du *Châtelet* m'apprit, qu'en effet, son amie avoit passé à Lyon, mais qu'elle ignoroit si elle avoit poussé sa route jusqu'en Piémont, & qu'elle étoit incertaine elle-même en partant, si elle ne s'arrêteroit point en Savoye : que si je voulois, elle écriroit pour en avoir des nouvelles, & que le meilleur parti que j'eusse à prendre étoit de les attendre à Lyon. J'acceptai l'offre : mais je n'osai dire à Mademoiselle du *Châtelet* que j'étois pressé de la réponse, & que ma petite bourse épuisée ne me laissoit pas en état de l'attendre longtemps. Ce qui me retint n'étoit pas qu'elle m'eut mal reçu ; au contraire, elle m'avoit fait beaucoup de caresses, &

me traitoit sur un pied d'égalité qui m'ôtoit le courage de lui laisser voir mon état, & de descendre du rôle de bonne compagnie, à celui d'un malheureux mendiant.

Il me semble de voir assez clairement la suite de tout ce que j'ai marqué dans ce livre. Cependant je crois me rappeler dans le même intervalle, une autre voyage de Lyon, dont je ne puis marquer la place, & où je me trouvais déjà fort à l'étroit : le souvenir des extrémités où j'y fus réduit, ne contribue pas à m'en rappeler agréablement la mémoire. Si j'avois été fait comme un autre, que j'eusse eu le talent d'emprunter & de m'endetter à mon cabaret, je me serois aisément tiré d'affaire : mais c'est à quoi mon inaptitude égaloit ma répugnance ; & pour imaginer à quel point vont l'une & l'autre, il suffit de savoir qu'après avoir passé presque toute ma vie dans le mal-être, & souvent prêt à manquer de pain, il ne m'est jamais arrivé une seule fois de me faire demander de l'argent par un créancier, sans lui en donner à l'instant même. Je n'ai jamais su faire des dettes criardes, & j'ai toujours mieux aimé souffrir que devoir.

C'étoit souffrir assurément que d'être réduit à passer la nuit dans la rue , & c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimois mieux employer quelques sous qui me restoient , à payer mon pain que mon gîte , parce qu'après tout je risquois moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que dans ce cruel état , je n'étois ni inquiet , ni triste : je n'avois pas le moindre souci sur l'avenir , & j'attendois les réponses que devoit recevoir Mademoiselle du *Châtelet* , couchant à la belle étoile , & dormant étendu par terre ou sur un banc , aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la Ville dans un chemin qui côtoyoit le Rhône ou la Saône , car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordoient le chemin du côté opposé : il avoit fait très-chaud ce jour-là ; la soirée étoit charmante ; la rosée humectoit l'herbe flétrie ; point de vent , une nuit tranquille ; l'air étoit frais sans être froid ; le soleil après son coucher avoit laissé dans le ciel des vapeurs rouges , dont la réflexion rendoit l'eau couleur de rose ; les arbres des terrasses étoient

étoient chargés de rossignols , qui se répondoient de l'un à l'autre. Je me promenois dans une forte d'extase , livrant mes sens & mon cœur à la jouissance de tout cela , & soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Aborbé dans ma douce rêverie , je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade , sans m'appercevoir que j'étois las. Je m'en apperçus enfin. Je me couchois voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse-porte enfoncée dans un mur de terrasse : le ciel de mon lit étoit formé par les têtes des arbres ; un rossignol étoit précisément au-dessus de moi ; je m'endormis à son chant : mon sommeil fut doux , mon réveil le fut davantage. Il étoit grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau , la verdure , un paysage admirable. Je me levai , me secouai , la faim me prit , je m'acheminai gaîment vers la ville , résolu de mettre à un bon déjeûné deux pièces de six blancs qui me restoient encore. J'étois de si bonne humeur , que j'allois chantant tout le long du chemin , & je me souviens même , que je chantois une cantate de Batistin , intitulée *les bains de Thomery* , que je

favois par cœur. Que bénit soit le bon Batistin & sa bonne cantate, qui m'a valu un meilleur déjeûné que celui sur lequel je comptois, & un dîné bien meilleur encore, sur lequel je n'avois point compté du tout. Dans mon meilleur train d'aller & de chanter, j'entends quelqu'un derrière moi, je me retourne, je vois un Antonin qui me suivoit, & qui paroissoit m'écouter avec plaisir. Il m'accoste, me salue, me demande si je fais la musique. Je réponds, *un peu*, pour faire entendre beaucoup. Il continue à me questionner : je lui conte une partie de mon histoire. Il me demande si je n'ai jamais copié de la musique ? Souvent, lui dis-je, & cela étoit vrai : ma meilleure manière de l'apprendre étoit d'en copier. Eh bien, me dit-il, venez avec moi ; je pourrai vous occuper quelques jours, durant lesquels rien ne vous manquera, pourvu que vous consentiez à ne pas sortir de la chambre. J'acquiesçai très-volontiers, & je le suivis.

Cet Antonin s'appelloit M. Rolichon ; il aimoit la musique, il la savoit, & chantoit dans de petits concerts qu'il faisoit avec ses amis. Il n'y avoit rien là que d'innocent & d'honnête ; mais

ce goût dégénéroit apparemment en fureur dont il étoit obligé de cacher une partie. Il me conduisit dans une petite chambre que j'occupai, & où je trouvai beaucoup de musique qu'il avoit copiée. Il m'en donna d'autre à copier, particulièrement la cantate que j'avois chantée, & qu'il devoit chanter lui-même dans quelques jours. J'en demurai là trois ou quatre, à copier tout le tems où je ne mangeois pas; car de ma vie je ne fus si affamé, ni mieux nourri. Il apportoit mes repas lui-même de leur cuisine, & il falloit qu'elle fût bonne, si leur ordinaire valoit le mien. De mes jours je n'eus tant de plaisir à manger, & il faut avouer aussi que ces lippées me venoient fort à propos, car j'étois sec comme du bois. Je travaillois presque d'aussi bon cœur que je mangeois, & ce n'est pas peu dire. Il est vrai que je n'étois pas aussi correct que diligent. Quelques jours après, M. *Rolichon*, que je rencontrai dans la rue, m'apprit que mes parties avoient rendu la musique inexécutable, tant elles s'étoient trouvées pleines d'omissions, de duplications, & de transpositions. Il faut avouer que j'ai choisi là dans la suite le métier du monde

auquel j'étois le moins propre. Non que ma note ne fût belle, & que je ne copiaffe fort nettement ; mais l'ennui d'un long travail me donne des distractions si grandes, que je passe plus de tems à gratter qu'à noter, & que si je n'apporte la plus grande attention à collationner mes parties, elles font toujours manquer l'exécution. Je fis donc très-mal en voulant bien faire, & pour aller vite, j'allois tout de travers. Cela n'empêcha pas M. *Rolichon* de me bien traiter jusqu'à la fin, & de me donner encore en sortant un petit écu que je ne méritois guère, & qui me remit tout-à-fait en pied : car peu de jours après je reçus des nouvelles de Maman qui étoit à Chambery, & de l'argent pour l'aller joindre ; ce que je fis avec transport. Depuis lors mes finances ont souvent été fort courtes ; mais jamais assez pour être obligé de jeûner. Je marque cette époque avec un cœur sensible aux soins de la Providence. C'est la dernière fois de ma vie que j'ai senti la misère & la faim.

Je restai à Lyon sept ou huit jours encore pour attendre les commissions dont Maman avoit chargé Mademoiselle du *Châtelet*, que je vis durant ce



tems - là plus assiduement qu'auparavant , ayant le plaisir de parler avec elle de son amie , & n'étant plus distrait par ces cruels retours sur ma situation qui me forçoient de la cacher. Mademoiselle du *Châtelet* n'étoit ni jeune ni jolie , mais elle ne manquoit pas de grace ; elle étoit liante & familière , & son esprit donnoit du prix à cette familiarité. Elle avoit ce goût de morale observatrice qui porte à étudier les hommes , & c'est d'elle en première origine que ce même goût m'est venu. Elle aimoit les Romans de le *Sage* , & particulièrement *Gil-Blas* ; elle m'en parla , me le prêta : je le lus avec plaisir ; mais je n'étois pas mûr encore pour ces fortes de lectures ; il me falloit des Romans à grands sentimens. Je passois ainsi mon tems à la grille de Mademoiselle du *Châtelet* , avec autant de plaisir que de profit , & il est certain que les entretiens intéressans & sensés d'une femme de mérite sont plus propres à former un jeune homme que toute la pédantesque philosophie des livres. Je fis connoissance aux Châfottes avec d'autres Pensionnaires & de leurs amies , entr'autres avec une jeune personne de quatorze ans , appelée

Mademoiselle Serre , à laquelle je ne fis pas alors une grande attention ; mais dont je me passionnai huit ou neuf ans après , & avec raison ; car c'étoit une charmante fille.

Occupé de l'attente de revoir bientôt ma bonne Maman , je fis un peu de trêve à mes chimères , & le bonheur réel qui m'attendoit me dispensa d'en chercher dans mes visions. Non-seulement je la retrouvais , mais je retrouvais près d'elle & par elle un état agréable ; car elle marquoit m'avoir trouvé une occupation qu'elle espéroit qui me conviendrait , & qui ne m'éloigneroit pas d'elle. Je m'épuisais en conjectures pour deviner quelle pouvoit être cette occupation , & il auroit fallu deviner en effet pour rencontrer juste. J'avois suffisamment d'argent pour faire commodément la route. Mademoiselle du *Châtelet* vouloit que je prisse un cheval ; je n'y pus consentir , & j'eus raison : j'aurois perdu le plaisir du dernier voyage pédestre que j'ai fait en ma vie ; car je ne peux donner ce nom aux excursions que je faisois souvent à mon voisinage , tandis que je demeurois à Motiers.

C'est une chose bien singulière que

mon imagination ne se monte jamais plus agréablement que quand mon état est le moins agréable ; & qu'au contraire elle est moins riante lorsque tout rit autour de moi. Ma mauvaise tête ne peut s'affujettir aux choses. Elle ne sauroit embellir , elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils sont ; elle ne fait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printems , il faut que je sois en hiver ; si je veux décrire un beau paysage , il faut que je sois dans des murs , & j'ai dit cent fois que si jamais j'étois mis à la Bastille , j'y ferois le tableau de la liberté. Je ne voyois en partant de Lyon qu'un avenir agréable ; j'étois aussi content , & j'avois tout lieu de l'être , que je l'étois peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point durant ce voyage ces rêveries délicieuses qui m'avoient suivi dans l'autre. J'avois le cœur ferein , mais c'étoit tout. Je me rapprochois avec attendrissement de l'excellente amie que j'allois revoir. Je goûtois d'avance , mais sans ivresse , le plaisir de vivre auprès d'elle : je m'y étois toujours attendu ; c'étoit comme s'il ne m'étoit rien arrivé de nouveau. Je m'inquié-

tois de ce que j'allois faire , comme si cela eût été fort inquiétant. Mes idées étoient paisibles & douces , non célestes & ravissantes. Les objets frappoient ma vue ; je donnois de l'attention aux paysages , je remarquois les arbres , les maisons , les ruisseaux , je délibérois aux croisées des chemins , j'avois peur de me perdre , & je ne me perdois point. En un mot , je n'étois plus dans l'Empirée ; j'étois tantôt où j'étois , tantôt où j'allois ; jamais plus loin.

Je suis , en racontant mes voyages , comme j'étois en les faisant : je ne saurois arriver. Le cœur me battoit de joie en approchant de ma chère Maman , & je n'en allois pas plus vite. J'aime à marcher à mon aise , & m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau tems dans un beau pays , sans être pressé , & avoir pour terme de ma course un objet agréable , voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût. Au reste , on fait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine , quelque beau qu'il fût , ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrens , des rochers , des sapins , des bois noirs ,

des montagnes , des chemins raboteux à monter & à descendre , des précipices à mes côtés qui me faissent bien peur. J'eus ce plaisir , & je le goûtai dans tout son charme , en approchant de Chambery. Non loin d'une montagne coupée , qu'on appelle le Pas-de-l'Echelle , au-dessous du grand chemin taillé dans le roc , à l'endroit appelé Chailles , court & bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière qui paroît avoir mis à les creuser des milliers de siècles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faisoit que je pouvois contempler au fond , & gagner des vertiges tout à mon aise ; car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés , est qu'ils me font tourner la tête , & j'aime beaucoup ce tournoïement , pourvu que je sois en sûreté. Bien appuyé sur le parapet , j'avançois le nez , & je restois là des heures entières , entrevoyant de tems en tems cette écume & cette eau bleue dont j'entendois le mugissement à travers les cris des corbeaux & des oiseaux de proie qui voloient de roche en roche , & de brouffaille en brouffaille , à cent toises au-dessous de moi. Dans les endroits

où la pente étoit assez unie , & la brouffaille assez claire pour laisser passer des cailloux , j'en allois chercher au loin d'aussi gros que je les pouvois porter , je les rassemblois sur le parapet en pile , puis les lançant l'un après l'autre , je me délectois à les voir rouler , bondir & voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambery j'eus un spectacle semblable en sens contraire. Le chemin passe au pied de la plus belle cascade que je vis de mes jours. La montagne est tellement escarpée que l'eau se détache net & tombe en arcade assez loin pour qu'on puisse passer entre la cascade & la roche , quelquefois sans être mouillé. Mais si l'on ne prend bien ses mesures on y est aisément trompé , comme je le fus : car à cause de l'extrême hauteur , l'eau se divise & tombe en poussière , & lorsqu'on approche un peu trop de ce nuage , sans s'appercevoir d'abord qu'on se mouille , à l'instant on est tout trempé.

J'arrive enfin chez Maman. Elle n'étoit pas seule. M. l'Intendant général étoit chez elle au moment que j'entrai. Sans me parler elle me prend par la main & me présente à lui avec cette

grace qui lui ouvroit tous les cœurs ; le voilà , Monsieur , ce pauvre jeune homme ; daignez le protéger aussi long-tems qu'il le méritera , je ne suis plus en peine de lui pour le reste de sa vie. Puis m'adressant la parole : mon enfant , me dit-elle , vous appartenez au Roi : remerciez M. l'Intendant qui vous donne du pain. J'ouvrais de grands yeux sans rien dire , sans savoir trop qu'imaginer : il s'en fallut peu que l'ambition naissante ne me tournât la tête , & que je ne fisse déjà le petit Intendant. Ma fortune se trouva moins brillante que sur ce début je ne l'avois imaginée ; mais quant à présent c'étoit assez pour vivre , & pour moi c'étoit beaucoup. Voici de quoi il s'agissoit.

Le Roi Victor Amédée jugeant par le sort des guerres précédentes , & par la position de l'ancien patrimoine de ses pères , qu'il lui échapperoit quelque jour , ne cherchoit qu'à l'épuiser. Il y avoit peu d'années qu'ayant résolu d'en mettre la noblesse à la taille ; il avoit ordonné un cadastre général de tout le pays , afin que rendant l'imposition réelle , on pût la répartir avec plus d'équité. Ce travail commencé sous le père fut achevé sous le fils. Deux ou

trois cents hommes , tant arpenteurs qu'on appelloit géometres , qu'écrivains qu'on appelloit secrétaires , furent employés à cet ouvrage , & c'étoit parmi ces derniers que maman m'avoit fait inscrire. Le poste, sans être fort lucratif, donnoit de quoi vivre au large dans ce pays-là. Le mal étoit que cet emploi n'étoit qu'à tems , mais il mettoit en état de chercher & d'attendre , & c'étoit par prévoyance qu'elle tâchoit de m'obtenir de l'Intendant une protection particulière pour pouvoir passer à quelque emploi plus solide quand le tems de celui-là seroit fini.

J'entrai en fonction peu de jours après mon arrivée. Il n'y avoit à ce travail rien de difficile & je fus bientôt au fait. C'est ainsi qu'après quatre ou cinq ans de courses , de folies , & de souffrances depuis ma sortie de Geneve, je commençai pour la première fois de gagner mon pain avec honneur.

Ces longs détails de ma première jeunesse auront paru bien puériles & j'en suis fâché : quoique né homme à certains égards , j'ai été long-tems enfant & je le suis encore à beaucoup d'autres. Je n'ai pas promis d'offrir au public un grand personnage ; j'ai promis de me peindre tel que je suis , & pour me



connoître dans mon âge avancé , il faut m'avoir bien connu dans ma jeunesse. Comme en général les objets font moins d'impression sur moi que leurs souvenirs & que toutes mes idées sont en images , les premiers traits qui se sont gravés dans ma tête y sont demeurés , & ceux qui s'y sont empreints dans la suite se sont plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés. Il y a une certaine succession d'affections & d'idées qui modifient celles qui les suivent , & qu'il faut connoître pour en bien juger. Je m'applique à bien développer par-tout les premières causes pour faire sentir l'enchaînement des effets. Je voudrois pouvoir en quelque façon rendre mon ame transparente aux yeux du lecteur , & pour cela je cherche à la lui montrer sous tous les points de vue , à l'éclairer par tous les jours , à faire en sorte qu'il ne s'y passe pas un mouvement qu'il n'apperçoive , afin qu'il puisse juger par lui-même du principe qui les produit.

Si je me chargeois du résultat & que je lui disse : tel est mon caractère , il pourroit croire , sinon que je le trompe , au moins que je me trompe. Mais en lui détaillant avec simplicité tout ce qui m'est arrivé , tout ce que j'ai fait ,

tout ce que j'ai pensé , tout ce que j'ai senti , je ne puis l'induire en erreur à moins que je ne le veuille , encore même en le voulant n'y parviendrois-je pas aisément de cette façon. C'est à lui d'assembler ces élémens & de déterminer l'être qu'ils composent ; le résultat doit être son ouvrage ; & s'il se trompe alors , toute l'erreur fera de son fait. Or il ne suffit pas pour cette fin que mes récits soient fideles , il faut aussi qu'ils soient exacts. Ce n'est pas à moi de juger de l'importance des faits , je les dois tous dire , & lui laisser le soin de choisir. C'est à quoi je me suis appliqué jusqu'ici de tout mon courage , & je ne me relâcherai pas dans la suite. Mais les souvenirs de l'âge moyen sont toujours moins vifs que ceux de la première jeunesse. J'ai commencé par tirer de ceux-ci le meilleur parti qu'il m'étoit possible. Si les autres me reviennent avec la même force , des lecteurs impatiens s'ennuieront peut-être , mais moi je ne serai pas mécontent de mon travail. Je n'ai qu'une chose à craindre dans cette entreprise ; ce n'est pas de trop dire ou de dire des mensonges ; mais c'est de ne pas tout dire , & de taire des vérités.

*Fin du quatrième Livre.*

---

L E S  
C O N F E S S I O N S  
D E

J. J. R O U S S E A U.

---

L I V R E C I N Q U I È M E.

---

C E fut , ce me semble , en 1732 que j'arrivai à Chambéry comme jé viens de le dire , & que je commençai d'être employé au Cadastre pour le service du Roi. J'avois vingt ans passés , près de vingt-un. J'étois assez formé pour mon âge du côté de l'esprit ; mais le jugement ne l'étoit guères , & j'avois grand besoin des mains dans lesquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Car , quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes visions romanesques , & malgré tous les maux que j'avois soufferts , je connoissois aussi peu le monde & les hommes que si je n'avois pas acheté ces instructions.

Je logeai chez moi , c'est-à-dire chez Maman ; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin , plus de ruisseau , plus de paysage. La maison qu'elle occupoit étoit sombre & triste , & ma chambre étoit la plus sombre & la plus triste de la maison. Un mur pour vue , un cul-de-sac pour rue , peu d'air , peu de jour , peu d'espace , des grillons , des rats , des planches pourries ; tout cela ne faisoit pas une plaisante habitation. Mais j'étois chez elle , auprès d'elle , sans cesse à mon bureau ou dans sa chambre , je m'appercevois peu de la laideur de la mienne , je n'avois pas le tems d'y rêver. Il paroîtra bizarre qu'elle se fût fixée à Chambery tout exprès pour habiter cette vilaine maison : cela même fut un trait d'habileté de sa part que je ne dois pas taire. Elle alloit à Turin avec répugnance , sentant bien qu'après des révolutions toutes récentes , & dans l'agitation où l'on étoit encore à la Cour , ce n'étoit pas le moment de s'y présenter. Cependant ses affaires demandoient qu'elle s'y montrât ; elle craignoit d'être oubliée ou desservie. Elle savoit surtout que le Comte de \*\*\*. Intendant-Général des Finances , ne la favorisoit pas. Il

y avoit à Chambery une maison vieille , mal bâtie , & dans une si vilaine position qu'elle restoit toujours vuide ; elle la loua & s'y établit. Cela lui réussit mieux qu'un voyage ; sa pension ne fut point supprimée , & depuis lors le Comte de\*\*\*. fut toujours de ses amis.

J'y trouvai son ménage à-peu-près monté comme auparavant , & le fidèle Claude *Anett* toujours avec elle. C'étoit , comme je crois l'avoir dit , un payfan de Moutru , qui dans son enfance herborisoit dans le Jura pour faire du thé de Suisse , & qu'elle avoit pris à son service à cause de ses drogues , trouvant commode d'avoir un herboriste dans son laquais. Il se passionna si bien pour l'étude des plantes , & elle favorisa si bien son goût qu'il devint un vrai botaniste , & que s'il ne fut mort jeune , il se seroit fait un nom dans cette science , comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit sérieux , même grave , & que j'étois plus jeune que lui , il devint pour moi une espèce de gouverneur qui me sauva beaucoup de folies : car il m'en imposoit , & je n'osois m'oublier devant lui. Il en imposoit même à sa maitresse qui connoissoit son grand sens , sa droiture , son in-

violable attachement pour elle , & qui le lui rendoit bien. Claude *Anet* étoit fans contredit un homme rare , & le seul même de son espèce que j'aye jamais vu. Lent , posé , réfléchi , circonspect dans sa conduite , froid dans ses manières , laconique & sentencieux dans ses propos , il étoit dans ses passions d'une impétuosité qu'il ne laissoit jamais paroître , mais qui le dévorait en-dedans , & qui ne lui a fait faire en sa vie qu'une sottise , mais terrible ; c'est de s'être empoisonné. Cette scène tragique se passa peu après mon arrivée , & il la falloît pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec sa maitresse ; car si elle ne me l'eût dit elle-même , jamais je ne m'en serois douté. Assurément si l'attachement , le zèle & la fidélité peuvent mériter une pareille récompense , elle lui étoit bien due , & ce qui prouve qu'il en étoit digne , il n'en abusa jamais. Ils avoient rarement des querelles , & ellès finissoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal : sa maitresse lui dit dans la colère un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne consulta que son désespoir , & trouvant sous sa main une phiole de laudanum , il l'avala , puis fut se cou-

cher tranquillement , comptant ne se réveiller jamais. Heureusement Madame de *Warens* inquiète , agitée elle-même , errant dans sa maison , trouva la phiole vuide , & devina le reste. En volant à son secours elle poussa des cris qui m'attirèrent ; elle m'avoua tout , implora mon assistance , & parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette scène j'admirai ma bêtise de n'avoir jamais eue le moindre soupçon des liaisons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude *Anet* étoit si discret que de plus clair-voyans auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même , & depuis ce tems , ajoutant pour lui le respect à l'estime , je devins en quelque façon son élève , & ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas sans peine que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas songé même à desirer pour moi cette place ; mais il m'étoit dur de la voir remplir par un autre ; cela étoit fort naturel. Cependant au lieu de prendre en aversion celui qui me l'avoit soufflée , je sentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avois

pour elle. Je desirois sur toute chose qu'elle fût heureuse, & puisqu'elle avoit besoin de lui pour l'être, j'étois content qu'il fût heureux aussi. De son côté il entroit parfaitement dans les vues de sa maitresse, & prit en sincère amitié l'ami qu'elle s'étoit choisi. Sans affecter avec moi l'autorité que son poste le mettoit en droit de prendre, il prit naturellement celle que son jugement lui donnoit sur le mien. Je n'osois rien faire qu'il parût désapprouver, & il ne désapprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendoit tous heureux, & que la mort seule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme, est que tous ceux qui l'aimoient s'aimoient entr'eux. La jalousie, la rivalité même cédoit au sentiment dominant qu'elle inspiroit, & je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouroient se vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge, & s'ils trouvent en y pensant quelqu'autre femme dont ils puissent dire la même chose, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence depuis mon arrivée à



Chambery jusqu'à mon départ pour Paris en 1741 , un intervalle de huit ou neuf ans , durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire , parce que ma vie a été aussi simple que douce , & cette uniformité étoit précisément ce dont j'avois le plus grand besoin pour achever de former mon caractère, que des troubles continuels empêchoient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & sans suite ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendoient. Ce progrès fut insensible & lent, chargé de peu d'événemens mémorables ; mais il mérite cependant d'être suivi & développé.

Au commencement je n'étois guères occupé que de mon travail ; la gêne du bureau ne me laissoit pas songer à autre chose. Le peu de tems que j'avois de libre se passoit auprès de la bonne Maman , & n'ayant pas même celui de lire , la fantaisie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma besogne devenue une espèce de routine , occupa moins mon esprit , il reprit ses inquiétudes , la lecture me redevint nécessaire , & comme si ce goût se fût toujours irrité par la difficulté de

m'y livrer, il seroit redevenu passion comme chez mon maître, si d'autres goûts venus à la traverse n'eussent fait diversion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien transcendante, il en falloit assez pour m'embarraffer quelquefois. Pour vaincre cette difficulté, j'achetai des livres d'arithmétique & je l'appris bien; car je l'appris seul. L'arithmétique-pratique s'étend plus loin qu'on ne pense, quand on y veut mettre l'exakte précision. Il y a des opérations d'un longueur extrême, au milieu desquelles j'ai vu quelquefois de bons géomètres s'égarer. La réflexion jointe à l'usage donne des idées nettes, & alors on trouve des méthodes abrégées dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la justesse satisfait l'esprit, & qui font faire avec plaisir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai si bien qu'il n'y avoit point de question soluble par les seuls chiffres qui m'embarrafiât, & maintenant que tout ce que j'ai su s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelque jours que

dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte, assistant à la leçon d'arithmétique de ses enfans, j'ai fait sans faute avec un plaisir incroyable une opération des plus composées. Il me sembloit en posant mes chiffres, que j'étois encore à Chambéry dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin sur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géomètres m'avoit aussi rendu le goût du dessin. J'achetai des couleurs & je me mis à faire des fleurs & des paysages. C'est dommage que je me sois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclinaison étoit toute entière. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux j'aurois passé des mois entiers sans sortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en est ainsi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer, ils augmentent, deviennent passion, & bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amusement dont je suis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut; il ne l'a pas diminué même, & maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur, engoué d'une autre étude inutile où

je n'entends rien , & que ceux même qui s'y sont livrés dans leur jeunesse sont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à sa place. L'occasion étoit belle , & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'*Anet* revenant chargé de plantes nouvelles , me mit deux ou trois fois sur le point d'aller herboriser avec lui. Je suis presque assuré que si j'y avois été une seule fois cela m'auroit gagné , & je serois peut-être aujourd'hui un grand botaniste : car je ne connois point d'étude au monde qui s'associe mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes ; & la vie que je mène depuis dix ans à la campagne n'est guères qu'une herborisation continuelle , à la vérité sans objet & sans progrès ; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique , je l'avois prise en une sorte de mépris & même de dégoût ; je ne la regardois que comme une étude d'apothicaire. Maman , qui l'aimoit , n'en faisoit pas elle-même un autre usage ; elle ne recherchoit que les plantes usuelles pour les appliquer à ses drogues. Ainsi la botanique , la  
chymie

chymie & l'anatomie, confondues dans mon esprit sous le nom de médecine, ne servoient qu'à me fournir des sarcasmes plaisans toute la journée, & à m'attirer des soufflets de rems en rems. D'ailleurs, un goût différent & trop contraire à celui-là croissoit par degrés, & bientôt absorba tous les autres. Je parle de la musique. Il faut assurément que je sois né pour cet art, puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, & qu'il est le seul que j'aye aimé constamment dans tous les rems. Ce qu'il y a d'étonnant, est qu'un art pour lequel j'étois né, m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, & avec des succès si lents, qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter sûrement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit sur-tout alors cette étude agréable, étoit que je la pouvois faire avec Maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens, la musique étoit pour nous un point de réunion dont j'aimois à faire usage. Elle ne s'y refusoit pas ; j'étois alors à - peu - près aussi avancé qu'elle ; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quel-

d'un fourneau , je lui disois : Maman , voici un duo charmant qui m'a bien l'air de faire sentir l'empyreume à vos drogues. Ah-! par ma foi , me disoit-elle , si tu me les fais brûler , je te les ferai manger. Tout en disputant je l'entraînois à son clavecin : on s'y oublioit ; l'extract de genièvre ou d'absinte étoit calciné , elle m'en barbouilloit le visage , & tout cela étoit délicieux.

On voit qu'avec peu de tems de reste , j'avois beaucoup de choses à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un amusement de plus , qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot si étouffé , qu'on avoit besoin quelquefois d'aller prendre l'air sur la terre. *Anet* engagea Maman à louer dans un fauxbourg un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin étoit jointe une guinguette assez jolie qu'on meubla suivant l'ordonnance. On y mit un lit ; nous allions souvent y dîner , & j'y couchois quelquefois. Insensiblement je m'engouai de cette petite retraite , j'y mis quelques livres , beaucoup d'estampes ; je passois une partie de mon tems à l'orner & à y préparer à Maman quelque

surprise agréable lorsqu'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penser avec plus de plaisir; autre caprice que je n'excuse ni n'explique, mais que j'avoue, parce que la chose étoit ainsi. Je me souviens qu'une fois Madame de *Luxembourg* me parloit en raillant d'un homme qui quittoit sa maîtresse pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là, & j'aurois pu ajouter que je l'avois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais senti près de Maman ce besoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage; car tête-à-tête avec elle j'étois aussi parfaitement à mon aise que si j'eusse été seul, & cela ne m'est jamais arrivé près de personne autre, ni homme ni femme, quelqu'attachement que j'aye eu pour eux. Mais elle étoit si souvent entourée, & de gens qui me convenoient si peu, que le dépit & l'ennui me chassoient dans mon asyle, où je l'avois comme je la voulois, sans crainte que les importuns vinssent nous y suivre.

Tandis qu'ainsi partagé entre le travail, le plaisir & l'instruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Eu-

rope n'étoit pas si tranquille que moi. La France & l'Empereur venoient de s'entredéclarer la guerre : le Roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle , & l'armée Françoisé filoit en Piémont pour entrer dans le Milanois. Il en passa une colonne par Chambery , & entr'autres le régiment de Champagne, dont étoit Colonel M. le Duc de la *Trimouille* , auquel je fus présenté , qui me promit beaucoup de choses , & qui sûrement n'a jamais repensé à moi. Notre petit jardin étoit précisément au haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes , de sorte que je me rassasiois du plaisir d'aller les voir passer , & je me passionnois pour le succès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéressé. Jusques-là je ne m'étois pas encore avisé de songer aux affaires publiques , & je me mis à lire les gazettes pour la première fois , mais avec une telle partialité pour la France que le cœur me battoit de joie à ses moindres avantages , & que ses revers m'affligeoient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagère , je ne daignerois pas en parler ; mais elle est tellement enracinée dans mon



cœur sans aucune raison , que lorsque j'ai fait dans la fuite à Paris l'anti-despote & le fier républicain , je sentoís en dépit de moi-même une prédilection secrète pour cette même nation que je trouvois servile , & pour ce gouvernement que j'affectois de fron-der. Ce qu'il y avoit de plaisant étoit qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes , je n'osois l'avouer à personne , & je raillois les François de leurs défaites , tandis que le cœur m'en saignoit plus qu'à eux. Je suis sûrement le seul qui vivant chez une nation qui le traitoit bien & qu'il adoroit , se soit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si désintéressé de ma part , si fort , si constant , si invincible , que même depuis ma sortie du royaume, depuis que le Gouvernement , les Magistrats , les Auteurs , s'y sont à l'envi déchaînés contre moi , depuis qu'il est devenu du bon air de m'accabler d'injustices & d'outrages , je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi quoi- qu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-tems la cause de cette partialité , & je n'ai pu la trouver que dans l'occasion qui la vit naître. Un

goût croissant pour la littérature , m'attachoit aux livres François , aux Auteurs de ces livres , & aux pays de ces Auteurs. Au moment même que défiloit sous mes yeux l'armée François , je lisois les grands Capitaines de Brantôme. J'avois la tête pleine des *Cliffon* , des *Bayard* , des *Lautrec* , des *Coligny* , des *Montmorency* , des la *Trimouille* , & je m'affectionnois à leurs descendans comme aux héritiers de leur mérite & de leur courage. A chaque Régiment qui passoit , je croyois revoir ces fameuses bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin , j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puisois dans les livres ; mes lectures continuées , & toujours tirées de la même nation , nourrissoient mon affection pour elle , & m'en firent enfin une passion aveugle que rien n'a pu surmonter. J'ai eu dans la suite occasion de remarquer dans mes voyages que cette impression ne m'étoit pas particulière , & qu'agissant plus ou moins dans tous les pays sur la partie de la nation qui aimoit la lecture & qui cultivoit les lettres , elle balançoit la haine générale qu'inspire l'air avantageux des François. Les romans plus que les hom-

mes leur attachent les femmes de tous les pays , leurs chef-d'œuvres dramatiques affectionnent la jeunesse à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennent enthousiastes. Enfin , l'excellent goût de leur littérature leur foumet tous les esprits qui en ont ; & dans la guerre si malheureuse dont ils sortent , j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philosophes soutenir la gloire du nom François ternie par leurs Guerriers.

J'étois donc François ardent , & cela me rendit nouvelliste. J'allois avec la foule des gobes-mouches attendre sur la place l'arrivée des couriers , & plus bête que l'âne de la fable , je m'inquiétois beaucoup pour savoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le bât : car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France , & l'on faisoit de la Savoye un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques sujets de crainte ; car si cette guerre eût mal tourné pour les Alliés , la pension de Maman couroit un grand risque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis , & pour le coup , malgré la surprise de M. de Broglie , cette confiance ne fut pas trompée ,

graces au Roi de Sardaigne à qui je n'avois pas pensé.

Tandis qu'on se battoit en Italie , on chantoit en France. Les Opéras de *Rameau* commençoient à faire du bruit & relevèrent ses ouvrages théoriques, que leur obscurité laissoit à la portée de peu de gens. Par hasard , j'entendis parler de son *Traité de l'Harmonie* , & je n'eus point de repos que je n'eusse acquis ce livre. Par un autre hasard , je tombai malade. La maladie étoit inflammatoire ; elle fut vive & courte ; mais ma convalescence fut longue , & je ne fus d'un mois en état de sortir. Durant ce tems , j'ébauchai , je dévorai mon *Traité de l'Harmonie* ; mais il étoit si long , si diffus , si mal arrangé , que je sentis qu'il me falloit un tems considérable pour l'étudier & le débrouiller. Je suspendois mon application , & je récréois mes yeux avec de la musique. Les *Cantates de Bernier* sur lesquelles je m'exerçois , ne me sortoient pas de l'esprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq , entr'autres celle des *Amours dormans* , que je n'ai pas revue depuis ce tems-là , & que je fais encore presque toute entière , de même que *l'Amour piqué par une Abeille* , très-jolie Can-

tate de *Clerambault*, que j'appris à-peu-près dans le même tems.

Pour m'achever, il arriva de la Val-doste un jeune Organiste appelé l'Abbé *Palais*, bon Musicien, bon-homme, & qui accompagnoit très-bien du clavecin. Je fais connoissance avec lui; nous voilà inséparables. Il étoit élève d'un Moine Italien, grand Organiste. Il me parloit de ses principes; je les comparois avec ceux de mon *Rameau*, je remplissois ma tête d'accompagnement, d'accords, d'harmonie. Il falloit se former l'oreille à tout cela: je proposai à Maman un petit concert tous les mois; elle y consentit. Me voila si plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autre chose, & réellement cela m'occupoit, & beaucoup, pour rassembler la musique, les concertans, les instrumens, tirer les parties, &c. Maman chantoit, le Père *Caton*, dont j'ai déjà parlé & dont j'ai à parler encore, chantoit aussi; un Maître-à-danser, appelé *Roche*, & son fils, jouoient du violon; *Canavas*, Musicien Piémontois, qui travailloit au Cadastre, & qui depuis s'est marié à Paris, jouoit du violoncelle; l'Abbé *Palais* accompagnoit du clavecin; j'avois l'honneur de conduire la musique,

fans oublier le bâton du bucheron. On peut juger combien tout cela étoit beau ! Pas tout-à-fait comme chez M. de *Treytorens* , mais il ne s'en falloit guères.

Le petit concert de Madame de *Wahrens* , nouvelle convertie , & vivant , disoit-on , des charités du Roi , faisoit murmurer la sequelle dévote ; mais c'étoit un amusement agréable pour plusieurs honnêtes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occasion ? un Moine ; mais un Moine homme de mérite , & même aimable , dont les infortunes m'ont dans la suite bien vivement affecté , & dont la mémoire , liée à celle de mes beaux jours , m'est encore chère. Il s'agit du Père *Caton* , Cordelier , qui , conjointement avec le Comte d'*Ortan* , avoit fait saisir à Lyon la musique du pauvre petit Chat , ce qui n'est pas le plus beau trait de sa vie. Il étoit Bachelier de Sorbonne ; il avoit vécu long-tems à Paris dans le plus grand monde , & très-fautilé sur tout chez le Marquis d'*Antremont* , alors Ambassadeur de Sardaigne. C'étoit un grand homme bien fait , le visage plein , les yeux à fleur de tête , des cheveux noirs qui faisoient , sans affectation , le crochet à côté du front , l'air à la fois

noble, ouvert, modeste; se présentant simplement & bien; n'ayant ni le maintien caffard ou effronté des Moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût; mais l'affurance d'un honnête homme, qui, sans rougir de sa robe, s'honore lui-même, & se sent toujours à sa place parmi les honnêtes gens. Quoique le Père *Caton* n'eût pas beaucoup d'étude pour un Docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde, & n'étant point préssé de montrer son acquit, il le plaçoit si à propos qu'il en paroïssoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la société, il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un solide savoir. Il avoit de l'esprit, faisoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue & le clavecin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché, aussi l'étoit-il; mais cela lui fit si peu négliger les soins de son état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux, à être élu Définitéur de sa Province, ou, comme on dit, un des grands colliers de l'Ordre.

Ce P. *Caton* fit connoissance avec Maman chez le Marquis d'*Antiemont*. Il entendit parler de nos concerts, il

en voulut être , il en fut , & les rendit brillans, Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la musique , qui chez l'un & chez l'autre étoit une passion très-vive , avec cette différence qu'il étoit vraiment musicien , & que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec *Canavas* & l'abbé *Palais* faire de la musique dans sa chambre , & quelquefois à son orgue les jours de fête. Nous dînions souvent à son petit couvert ; car ce qu'il avoit encore d'étonnant pour un moine est qu'il étoit généreux , magnifique , & sensuel sans grossièreté. Les jours de nos concerts il soupoit chez Maman. Ces soupers étoient très-gais , très-agréables ; on y disoit le mot & la chose , on y chantoit des duo : j'étois à mon aise , j'avois de l'esprit , des faillies , le P. *Caton* étoit charmant , Maman étoit adorable, l'abbé *Palais* avec sa voix de bœuf étoit le plastron. Momens si doux de la folâtre jeunesse , qu'il y a de tems que vous êtes partis !

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. *Caton* , que j'achève ici en deux mots sa triste histoire. Les autres moines jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite , une élégance de mœurs



qui n'avoit rien de la crapule monastique, le prirent en haine, parce qu'il n'étoit pas aussi haïssable qu'eux. Les chefs se liguerent contre lui & ameutèrent les moineillons envieux de sa place, & qui n'osoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le destitua, on lui ôta sa chambre qu'il avoit meublée avec goût quoiqu'avec simplicité, on le relegua je ne sais où; enfin ces misérables l'accablèrent de tant d'outrages, que son ame honnête & fière avec justice n'y put résister; & après avoir fait les délices des sociétés les plus aimables, il mourut de douleur sur un vil grabat, dans quelque fond de cellule ou de cachot, regretté, pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu, & qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

Avec ce petit train de vie je fis si bien en très-peu de tems, qu'aborbé tout entier par la musique je me trouvais hors d'état de penser à autre chose. Je n'allai plus à mon bureau qu'à contre-cœur, la gêne & l'assiduité au travail m'en firent un supplice insupportable, & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la musique. On peut croire que cette folie

ne passa pas sans opposition. Quitter un poste honnête & d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains étoit un parti trop peu sensé pour plaire à Maman. Même en supposant mes progrès futurs aussi grands que je me les figurois, c'étoit borner bien modestement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de musicien. Elle qui ne formoit que des projets magnifiques & qui ne me prenoit plus tout-à-fait au mot de M. d'Aubonne, me voyoit avec peine occupé sérieusement d'un talent qu'elle trouvoit si frivole, & me répétoit souvent ce proverbe de province, un peu moins juste à Paris, que, *qui bien chante & bien danse, fait un métier qui peu avance*. Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irrésistible ; ma passion de musique devenoit une fureur, & il étoit à craindre que mon travail se sentant de mes distractions, ne m'attirât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui représentois encore que cet emploi n'avoit pas long-tems à durer, qu'il me falloit un talent pour vivre, & qu'il étoit plus sûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me

portoit & qu'elle m'avoit choisi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux essais qui pouvoient mal réussir, & me laisser, après avoir passé l'âge d'apprendre, sans ressource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai son consentement plus à force d'importunités & de caresses, que de raisons dont elle se contentât. Aussi-tôt je courus remercier fièrement M. *Coccelli*, Directeur général du Cadastre, comme si j'avois fait l'acte le plus héroïque, & je quittai volontairement mon emploi sans sujet, sans raison, sans prétexte, avec autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche, toute folle qu'elle étoit, m'attira dans le pays une sorte de considération qui me fut utile. Les uns me supposèrent des ressources que je n'avois pas; d'autres me voyant livré tout-à-fait à la musique, jugèrent de mon talent par mon sacrifice, & crurent qu'avec tant de passion pour cet art, je devois le posséder supérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois; je passai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au-

reste, d'un certain goût de chant, favorisé d'ailleurs par mon âge & par ma figure, j'eus bientôt plus d'écolières qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paye de secrétaire.

Il est certain que pour l'agrément de la vie, on ne pouvoit passer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au cadaastre, occupé huit heures par jour du plus maussade travail avec des gens encore plus maussades, enfermé dans un triste bureau empuanti de l'haleine & de la sueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés & fort mal-propres, je me sentoís quelquefois accablé jusqu'au vertige par l'attention, l'odeur, la gêne & l'ennui. Au lieu de cela me voilà tout-à coup jetté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maisons; par-tout un accueil gracieux, caressant, un air de fête : d'aimables Demoiselles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empressement; je ne vois que des objets charmans, je ne sens que la rose & la fleur d'orange; on chante, on cause, on rit, on s'amuse; je ne sors de-là que pour aller ailleurs en faire autant : on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avoit pas à balancer dans le choix.

Aussi me trouvai-je si bien du mien, qu'il ne m'est arrivé jamais de m'en repentir, & je ne m'en repens pas même en ce moment, où je pese au poids de la raison les actions de ma vie, & où je suis délivré des motifs peu sensés qui m'ont entraîné.

Voilà presque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aisé, l'esprit liant, l'humeur facile des habitans du pays me rendit le commerce du monde aimable, & le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que si je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'est moins ma faute que la leur.

C'est dommage que les Savoyards ne soient pas riches, ou peut-être seroit-ce dommage qu'ils le fussent; car tels qu'ils sont, c'est le meilleur & le plus sociable peuple que je connoisse. S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable & sûr, c'est Chambery. La noblesse de la province qui s'y rassemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas assez pour parvenir, & ne pouvant se livrer à l'ambition, elle suit par nécessité le conseil de *Cynéas*. Elle dévoue

sa jeunesse à l'état militaire , puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur & la raison président à ce partage. Les femmes sont belles & pourroient se passer de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté , & même y suppléer. Il est singulier qu'appelé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles , je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambéry une seule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étois disposé à les trouver telles , & l'on peut avoir raison ; mais je n'avois pas besoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeler sans plaisir le souvenir de mes jeunes écolières. Que ne puis-je en nommant ici les plus aimables , les rappeler de même & moi avec elles , à l'âge heureux où nous étions , lors des momens aussi doux qu'innocens que j'ai passés auprès d'elles ! La première fut M<sup>lle</sup> de *Mellaredé* ma voisine , sœur de l'élève de M. *Gaimé*. C'étoit une brune très-vive , mais d'une vivacité caressante , pleine de graces , & sans étourderie. Elle étoit un peu maigre , comme sont la plupart des filles à son âge ; mais ses yeux brillans , sa taille fine & son air attirant n'avoient pas besoin d'embonpoint

pour plaire. J'y allois le matin , & elle étoit encore ordinairement en déshabillé , sans autre coëffure que ses cheveux négligemment relevés , ornés de quelque fleur qu'on mettoit à mon arrivée , & qu'on ôtoit à mon départ pour se coëffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie personne en déshabillé ; je la redouterois cent fois moins parée. M<sup>lle</sup>. de *Menthon* chez qui j'allois l'après-midi , l'étoit toujours , & me faisoit une impression tout aussi douce , mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré : elle étoit très-mignone , très-timide & très-blanche ; une voix nette , juste & flûtée , mais qui n'osoit se développer. Elle avoit au sein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention , qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. M<sup>lle</sup>. de *Challes* , une autre de mes voisines , étoit une fille faite , grande , belle quarrure , de l'embonpoint : elle avoit été très-bien. Ce n'étoit plus une beauté ; mais c'étoit une personne à citer pour la bonne grace , pour l'humeur égale , pour le bon naturel. Sa sœur , Madame de *Charly* , la

plus belle femme de Chambéry , n'apprenoit plus la musique , mais elle la faisoit apprendre à sa fille toute jeune encore , mais dont la beauté naissante eût promis d'égaliser celle de sa mère , si malheureusement elle n'eût été un peu rousse. J'avois à la Visitation une petite Demoiselle Française , dont j'ai oublié le nom , mais qui mérite une place dans la liste de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent & traînant des religieuses , & sur ce ton traînant elle disoit des choses très-faillantes , qui ne sembloient pas aller avec son maintien. Au reste , elle étoit paresseuse , n'aimoit pas à prendre la peine de montrer son esprit , & c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence , qu'elle s'avisa de cet expédient pour me rendre plus assidu ; car je n'ai jamais pu prendre sur moi de l'être. Je me plaisois à mes leçons quand j'y étois , mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre ni que l'heure me commandât : en toute chose la gêne & l'assujettissement me sont insupportables ; ils me feroient prendre en haine le plaisir même. On dit que chez les Mahométans un homme



passé au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes, je serois un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avois quelques écolières aussi dans la bourgeoisie, & une entr'autres qui fut la cause indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puisqu'enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un épicier, & se nommoit M<sup>lle</sup>. L\*\*\*, vrai modèle d'une statue grecque, & que je citerois pour la plus belle fille que j'ai jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté sans vie & sans ame. Son indolence, sa froideur, son insensibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également impossible de lui plaire & de la fâcher, & je suis persuadé que si l'on eût fait sur elle quelque entreprise, elle auroit laissé faire, non par goût, mais par stupidité. Sa mère, qui n'en vouloit pas courir le risque, ne la quittoit pas d'un pas. En lui faisant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître, elle faisoit tout de son mieux pour l'émoussiller, mais cela ne réussit point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mère agaçoit le maître, & cela ne réussissoit pas beaucoup mieux. Madame L\*\*\*. ajou-

toit à sa vivacité naturelle toute celle que sa fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux très-ardens, & un peu rouges, parce qu'elle y avoit presque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivois, je trouvois prêt mon café à la crème; & la mère ne manquoit jamais de m'accueillir par un baiser bien appliqué sur la bouche, & que par curiosité, j'aurois voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'auroit pris. Au reste, tout cela se faisoit si simplement & si fort sans conséquence, que quand Madame L\*\*\*. étoit là, les agaceries & les baisers n'en alloient pas moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme; le vrai père de sa fille, & que sa femme ne trompoit pas; parce qu'il n'en étoit pas besoin.

Je me prêtois à toutes ces caresses avec ma balourdise ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois; car la vive Madame L\*\*\*. ne laissoit pas d'être exigeante, & si dans la journée j'avois passé devant la boutique sans m'arrêter, il y auroit eu du bruit. Il falloit

quand j'étois pressé, que je prisse un détour pour passer dans une autre rue, sachant bien qu'il n'étoit pas aussi aisé de sortir de chez elle que d'y entrer.

Madame L\*\*\*. s'occupoit trop de moi pour que je ne m'occupasse point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup; j'en parlois à Maman comme d'une chose sans mystère, & quand il y en auroit eu, je ne lui en aurois pas moins parlé; car lui faire un secret de quoi que ce fût, ne m'eût pas été possible : mon cœur étoit ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés; elle jugea que Madame L\*\*\*. se faisant un point d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avoit trouvé, parviendroit de manière ou d'autre à se faire entendre, & outre qu'il n'étoit pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son élève, elle avoit des motifs plus dignes d'elle, pour me garantir des pièges auxquels mon âge & mon état m'exposeroient. Dans le même tems on m'en tendit un d'une espèce plus dangereuse auquel j'échappai; mais qui lui fit sentir que les dan-

gers qui me menaçoient fans cesse , rendoient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvoit apporter.

Madame la Comtesse de M\*\*\*. mère d'une de mes écolières , étoit une femme de beaucoup d'esprit , & passoit pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cause , à ce qu'on disoit , de bien des brouilleries , & d'une entr'autres , qui avoit eu des suites fatales à la Maison d'A\*\*\*. Maman avoit été assez liée avec elle pour connoître son caractère ; ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui Madame de M\*\*\*. avoit des prétentions , elle resta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence , quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée , & Madame de M\*\*\*. chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours dont aucun ne réussit. J'en rapporterai un des plus comiques par manière d'échantillon. Elles étoient ensemble à la campagne avec plusieurs Gentilshommes du voisinage , & entr'autres , l'aspirant en question. Madame de M\*\*\*. dit un jour à un de ces Messieurs , que Madame de *Warens* n'étoit qu'une précieuse , qu'elle n'avoit point de goût , qu'elle se mettoit mal ,  
qu'elle

qu'elle couvroit sa gorge comme une bourgeoise. Quant à ce dernier article, lui dit l'homme, qui étoit un plaisant, elle a ses raisons, & je fais qu'elle a un gros vilain rat empreint sur le sein, mais si ressemblant, qu'on diroit qu'il court. La haine ainsi que l'amour rend crédule. Madame de M\*\*\*. résolut de tirer parti de cette découverte, & un jour que Maman étoit au jeu avec l'ingrat favori de la dame, celle-ci prit son tems pour passer derrière sa rivale, puis renversant à demi sa chaise, elle découvrit adroitement son mouchoir. Mais au lieu du gros rat, le Monsieur ne vit qu'un objet fort différent, qu'il n'étoit pas plus aisé d'oublier que de voir, & cela ne fit pas le compte de la Dame.

Je n'étois pas un personnage à occuper Madame de M\*\*\*. qui ne vouloit que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure dont, assurément elle ne se soucioit point du tout, mais pour l'esprit qu'on me supposoit, & qui m'eût pu rendre utile à ses goûts. Elle en avoit un assez vif pour la satire. Elle aimoit à faire des chansons & des vers sur les gens qui lui déplaisoient.

Si elle m'eût trouvé assez de talent pour lui aider à tourner ses vers , & assez de complaisance pour les écrire , entr'elle & moi nous aurions bientôt mis Chambery sens-dessus-dessous. On seroit remonté à la source de ces libelles ; Madame de M\*\*\*. se seroit tirée d'affaire en me sacrifiant , & j'aurois été enfermé le reste de mes jours peut-être , pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les Dames.

Heureusement rien de tout cela n'arriva. Madame de M\*\*\*. me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire causer , & trouva que je n'étois qu'un sot. Je le sentoais moi-même & j'en gémissois , enviant les talens de mon ami *Venture* , tandis que j'aurois dû remercier ma bêtise des périls dont elle me fauvoit. Je demeurai pour Madame de M\*\*\*. le maître à chanter de sa fille & rien de plus : mais je vécus tranquille & toujours bien voulu dans Chambery. Cela valoit mieux que d'être un bel esprit pour elle , & un serpent pour le reste du pays.

Quoi qu'il en soit , Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeunesse , il étoit tems de me traiter en homme , & c'est ce qu'elle fit ; mais de

la façon la plus singulière dont jamais femme se soit avisée en pareille occasion. Je lui trouvai l'air plus grave & le propos plus moral qu'à son ordinaire. A la gaité folâtre dont elle entremêloit ordinairement ses instructions, succéda tout-à-coup un ton toujours soutenu qui n'étoit ni familier ni sévère; mais qui sembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raison de ce changement, je la lui demandai; c'étoit ce qu'elle attendoit. Elle me proposa une promenade au petit jardin pour le lendemain : nous y fîmes dès le matin. Elle avoit pris ses mesures pour qu'on nous laissât seuls toute la journée : elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi, non comme une autre femme, par du ménage & des agaceries; mais par des entretiens pleins de sentiment & de raison, plus faits pour m'instruire que pour me séduire, & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes sens. Cependant quelque excellens & utiles que fussent les discours qu'elle me tint, & quoiqu'ils ne fussent rien moins que froids & triste, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient, & je ne les gravai

pas dans ma mémoire , comme j'aurois fait dans tout autre tems. Son début , cet air de préparatif m'avoit donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parloit , rêveur & distrait malgré moi , j'étois moins occupé de ce qu'elle disoit que de chercher à quoi elle en vouloit venir , & si-tôt que je l'eus compris , ce qui ne me fut pas facile , la nouveauté de cette idée qui , depuis que je vivois auprès d'elle , ne m'étoit pas venue une seule fois dans l'esprit , m'occupant alors tout entier , ne me laissa plus le maître de penser à ce qu'elle me disoit. Je ne pensois qu'à elle , & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire , en leur montrant au bout un objet très-intéressant pour eux , est un contre-sens très-ordinaire aux instituteurs , & que je n'ai pas évité moi-même dans mon *Emile*. Le jeune homme frappé de l'objet qu'on lui présente s'en occupe uniquement , & saute à pieds joints par-dessus vos discours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré. Quand on veut le rendre attentif , il ne faut pas se laisser pénétrer d'avance , & c'est en



quoi Maman fut mal-adroite. Par une singularité qui tenoit à son esprit systématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ses conditions; mais fût-tôt que j'en vis le prix, je ne les écouterai pas même, & je me dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait sur la terre entière un homme assez franc ou assez courageux pour oser marchander, & une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bisarrierie, elle mit à cet accord les formalités les plus graves, & me donna pour y penser huit jours, dont je l'assurai fausement que je n'avois pas besoin : car pour comble de singularité je fus très-aise de les avoir, tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé, & tant je sentoisi un bouleversement dans les miennes, qui me demandoit du tems pour les arranger !

On croira que ces huit jours me durèrent huit siècles. Tout au contraire, j'aurois voulu qu'ils les eussent durés en effet. Je ne fais comment décrire l'état où je me trouvois; plein d'un certain effroi mêlé d'impatience : redoutant ce que je desirois; jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma

tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on se représente mon tempérament ardent & lascif, mon sang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma santé, mon âge; qu'on pense que dans cet état, altéré de la soif des femmes, je n'avois encore approché d'aucune; que l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité se réunissoient pour me dévorer de l'ardent desir d'être homme & de le paroître. Qu'on ajoute sur-tout, car c'est ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif & tendre attachement pour elle, loin de s'attiédir, n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour, que je n'étois bien qu'anprès d'elle, que je ne m'en éloignois que pour y penser, que j'avois le cœur plein, non-seulement de ses bontés, de son caractère aimable, mais de son sexe, de sa figure, de sa personne, d'elle, en un mot, par tous les rapports sous lesquels elle pouvoit m'être chère; & qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou six ans que j'avois éprouvé des transports si doux à sa première vue, elle étoit réellement très-peu changée, & ne me le paroif-

soit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi , & l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille seule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reste , c'étoit le même œil , le même teint , le même sein , les mêmes traits , les mêmes beaux cheveux blonds , la même gaîté , tout jusqu'à la même voix , cette voix argentée de la jeunesse , qui fit toujours sur moi tant d'impression , qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre sans émotion le son d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la possession d'une personne si chérie , étoit de l'anticiper , & de ne pouvoir assez gouverner mes desirs & mon imagination , pour rester maître de moi-même. On verra que dans un âge avancé , la seule idée de quelques légères faveurs qui m'attendoient près de la personne aimée , allumoit mon sang à tel point , qu'il m'étoit impossible de faire impunément le court trajet qui me séparoit d'elle. Comment , par quel prodige dans la fleur de ma jeunesse eus-je si peu d'empressement pour la première jouissance ? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir ?

Comment au lieu des délices qui devoient m'énivrer, sentojs-je presque de la répugnance & des craintes ? Il n'y a point à douter que si j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienféance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'histoire de mon attachement pour elle ! En voilà sûrement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur déjà révolté juge qu'étant possédée par un autre homme, elle se dégradoit à mes yeux en se partageant, & qu'un sentiment de mésestime attiédiffoit ceux qu'elle m'avoit inspirés ; il se trompe. Ce partage, il est vrai, me faisoit une cruelle peine, tant par une délicatesse fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi ; mais quant à mes sentimens pour elle, il ne les altéroit point, & je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je desirois si peu de la posséder. Je connoissois trop son cœur chaste, & son tempérament de glace, pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étois parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presque inévitables,

& de me conserver tout entier à moi & à mes devoirs, lui en faisoit enfreindre un qu'elle ne regardoit pas du même œil que les autres femmes, comme il fera dit ci-après. Je la plaignois, & je me plaignois. J'aurois voulu lui dire; non, Maman, il n'est pas nécessaire; je vous réponds de moi sans cela: mais je n'osois, premièrement, parce que ce n'étoit pas une chose à dire, & puis parce qu'au fond je sentoís que cela n'étoit pas vrai, & qu'en effet, il n'y avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes & me mettre à l'épreuve des tentations. Sans desirer de la posséder, j'étois bien aise qu'elle m'ôtât le desir d'en posséder d'autres; tant je regardois tout ce qui pouvoit me distraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre ensemble, & d'y vivre innocemment, loin d'affoiblir mes sentimens pour elle, les avoit renforcés; mais leur avoit en même tems donné un autre tournure qui les rendoit plus affectueux, plus tendres peut-être, mais moins sensuels. A force de l'appeller Maman, à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable

cause du peu d'empressement que j'eus de la posséder, quoiqu'elle me fût si chère. Je me souviens très-bien que mes premiers sentimens, sans être plus vifs, étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivresse, à Chambéry je n'y étois plus. Je l'aimois toujours aussi passionnément qu'il fut possible; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi, ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle: elle étoit pour moi plus qu'une sœur, plus qu'une mère, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtresse, & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maîtresse. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter: voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes engagements, sans en desirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la première fois dans les bras d'une femme, & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux? non, je goûtai le plaisir. Je ne fais quelle invincible tristesse en empoisonnoit le charme. J'étois comme si j'avois commis un inceste. Deux ou trois fois en la pressant avec transport dans mes bras, j'inon-

dai son sein de mes larmes. Pour elle , elle n'étoit ni triste , ni vive ; elle étoit caressante & tranquille. Comme elle étoit peu sensuelle & n'avoit point recherché la volupté , elle n'en eut pas les délices , & n'en a jamais eu les remords.

Je le répète : toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs , jamais de ses passions. Elle étoit bien née , son cœur étoit pur , elle aimoit les choses honnêtes , ses penchans étoient droits & vertueux , son goût étoit délicat , elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée , & qu'elle n'a jamais suivie ; parce qu'au lieu d'écouter son cœur qui la menoit bien , elle écouta sa raison qui la menoit mal. Quand des principes faux l'ont égarée , ses vrais sentimens les ont toujours démentis : mais malheureusement elle se piquoit de philosophie , & la morale qu'elle s'étoit faite , gâta celle que son cœur lui dictoit.

M. de *Tavel* , son premier amant , fut son maître de philosophie , & les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avoit besoin pour la séduire. La trouvant attachée à son mari , à ses devoirs , toujours froide , raisonnante & inatta-

quable par les sens , il l'attaqua par des sophismes , & parvint à lui montrer ses devoirs auxquels elle étoit si attachée comme un bavardage de catéchisme , fait uniquement pour amuser les enfans , l'union des sexes comme l'acte le plus indifférent en soi , la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardoit l'opinion , le repos des maris comme la seule règle du devoir des femmes ; enforte que des infidélités ignorées , nulles pour celui qu'elles offensoient , l'étoient aussi pour la conscience ; enfin il lui persuada que la chose en elle-même n'étoit rien , qu'elle ne prenoit d'existence que par le scandale , & que toute femme qui paroïssoit sage , par cela seul l'étoit en effet. C'est ainsi que le malheureux parvint à son but en corrompant la raison d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalousie , persuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter son mari. Je ne fais s'il se trompoit sur ce point. Le ministre P\*\*\*. passa pour son successeur. Ce que je fais , c'est que le tempérament froid de cette jeune femme qui , l'auroit dû garantir de ce système , fut ce qui l'empêcha dans



la fuite d'y renoncer. Elle ne pouvoit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abstinence qui lui coûtoit si peu.

Elle n'eut donc guères abusé de ce faux principe pour elle-même ; mais elle en abusa pour autrui , & cela par une autre maxime presqu'aussi fautive , mais plus d'accord avec la bonté de son cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme que la possession , & quoiqu'elle n'aimât ses amis que d'amitié , c'étoit d'une amitié si tendre , qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient d'elle pour se les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire , est qu'elle a presque toujours réussi. Elle étoit si réellement aimable , que , plus l'intimité dans laquelle on vivoit avec elle étoit grande , plus on y trouvoit de nouveaux sujets de l'aimer. Une autre chose digne de remarque , est qu'après sa première foiblesse elle n'a guères favorisé que des malheureux ; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle ; mais il falloit qu'un homme qu'elle commençoit par plaindre , fût bien peu aimable

si elle ne finissoit par l'aimer. Quand elle se fit des choix peu dignes d'elle , bien loin que ce fût par des inclinations basses qui n'approchèrent jamais de son noble cœur , ce fut uniquement par son caractère trop généreux , trop humain , trop compatissant , trop sensible , qu'elle ne gouverna pas toujours avec assez de discernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée , combien n'en avoit-elle pas d'admirables dont elle ne se départoit jamais ? Par combien de vertus ne rachetoit-elle pas ses foiblesses , si l'on peut appeller de ce nom des erreurs où les sens avoient si peu de part. Ce même homme qui la trompa sur un point , l'instruisit excellemment sur mille autres ; & ses passions qui n'étoient pas fougueuses , lui permettant de suivre toujours ses lumières , elle ailloit bien quand ses sophismes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables jusques dans ses fautes ; en s'abusant elle pouvoit mal faire ; mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité , le mensonge : elle étoit , juste , équitable , humaine , désintéressée , fidelle à sa parole , à ses amis , à ses devoirs qu'elle reconnoissoit pour tels , incapable de vengeance & de haine ,

& ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excusable , sans estimer ses faveurs ce qu'elles valoient , elle n'en fit jamais un vil commerce ; elle les prodiguoit , mais elle ne les vendoit pas , quoiqu'elle fût sans cesse aux expédiens pour vivre , & j'ose dire que si *Socrate* put estimer *Aspasie* , il eût respecté Madame de *Warens*.

Je fais d'avance qu'en lui donnant un caractère sensible & un temperament froid , je serai accusé de contradiction comme à l'ordinaire & avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort , & que cette combinaison n'ait pas dû être ; je fais seulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu Madame de *Warens* , & dont un si grand nombre existe encore , ont pu savoir qu'elle étoit ainsi. J'ose même ajouter qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde ; c'étoit d'en faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-dessus tout à son aise , & de prouver doctement que cela n'est pas vrai. Ma fonction est de dire la vérité , mais non pas de la faire croire.

J'appris peu-à-près tout ce que je

viens de dire dans les entretiens qui suivirent notre union , & qui seuls la rendirent délicieuse. Elle avoit eu raison d'espérer que sa complaisance me feroit utile ; j'en tirai pour mon instruction de grands avantages. Elle m'avoit jusqu'alors parlé de moi seul comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme , & me parla d'elle. Tout ce qu'elle me disoit m'étoit si intéressant , je m'en sentois si touché que , me repliant sur moi-même , j'appliquois à mon profit ses confidences plus que je n'avois fait ses leçons. Quand on sent vraiment que le cœur parle , le nôtre s'ouvre pour recevoir ses épanchemens , & jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme sensée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle , l'ayant mise à portée de m'apprécier bien plus avantageusement qu'elle n'avoit fait , elle jugea que malgré mon air gauche je valois la peine d'être cultivé pour le monde , & que si je m'y montrois un jour sur un certain pied , je serois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée , elle s'attachoit , non-seulement à former mon

jugement, mais mon extérieur, mes manières, à me rendre aimable autant qu'estimable, & s'il est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit prise & qu'elle vouloit m'enseigner. Car Madame *Warens* connoissoit les hommes, & savoit supérieurement l'art de traiter avec eux sans mensonge & sans imprudence, sans les tromper & sans les fâcher. Mais cet art étoit dans son caractère bien plus que dans ses leçons, elle savoit mieux le mettre en pratique que l'enseigner, & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Aussi tout ce qu'elle fit à cet égard, fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le soin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danse & pour les armes. Quoique lesté & bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danser un menuet. J'avois tellement pris, à cause de mes cors, l'habitude de marcher du talon, que *Roche* ne put me la faire perdre, & jamais, avec l'air assez ingambe, je n'ai pu sauter un médiocre fossé. Ce fut encore pis à la salle d'armes. Après trois mois de

leçon je tirois encore à la muraille , hors d'état de faire assaut , & jamais je n'eus le poignet assez souple ou le bras assez ferme pour retenir mon fleuret , quand il plaisoit au maître de le faire sauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enseigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être si fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son vaste génie à ma portée , il ne s'exprimoit que par des comparaisons tirées de la musique qu'il ne savoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte , & les intervalles musicaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte , il me disoit de prendre garde à ce dièse , parce qu'anciennement les dièses s'appelloient *des feintes* ; quand il m'avoit fait sauter de la main mon fleuret , il disoit en ricanant que c'étoit *une pause*. Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme , avec son plumet & son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices que je quittai bientôt par pur dégoût ; mais j'en fis davantage dans un art plus utile , celui d'être content de mon sort & de n'en pas desirer un plus

brillant, pour lequel je commençois à sentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au desir de rendre à Maman la vie heureuse , je me plaisois toujours plus auprès d'elle , & quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville , malgré ma passion pour la musique , je commençois à sentir la gêne de mes leçons.

J'ignore si Claude *Anet* s'aperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'étoit un garçon très-clairvoyant , mais très-discret , qui ne parloit jamais contre sa pensée , mais qui ne la disoit pas toujours. Sans me faire le moindre semblant qu'il fût instruit , par sa conduite il paroissoit l'être , & cette conduite ne venoit sûrement pas de bassesse d'ame , mais de ce qu'étant entré dans les principes de sa maîtresse , il ne pouvoit désapprouver qu'elle agit conséquemment. Quoiqu'aussi jeune qu'elle , il étoit si mûr & si grave , qu'il nous regardoit presque comme deux enfans dignes d'indulgence , & nous le regardions l'un & l'autre comme un homme respectable , dont nous avions l'estime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui.

Comme elle favoit que je ne pensois, ne sentoís, ne respirois que par elle, elle me montrait combien elle l'aimoit afin que je l'aimasse de même, & elle appuyoit encore moins sur son amitié pour lui que sur son estime, parce que c'étoit le sentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs & nous fit embrasser avec larmes, en nous disant que nous étions nécessaires tous deux au bonheur de sa vie; & que les femmes qui liront ceci ne sourient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avoit, ce besoin n'étoit pas équivoque : c'étoit uniquement celui de son cœur.

Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple peut-être sur la terre. Tous nos vœux, nos soins, nos cœurs étoient en commun. Rien n'en passoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre ensemble & d'y vivre exclusivement, devint si grande, que si dans nos repas un des trois manquoit ou qu'il vînt un quatrième, tout étoit dérangé, & malgré nos liaisons particulières, les tête-à-têtes nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne étoit une extrême



confiance réciproque , & ce qui prévenoit l'ennui étoit que nous étions tous fort occupés. Maman . toujours projet-tante & toujours agissante , ne nous laissoit guères oisifs ni l'un ni l'autre , & nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre tems. Selon moi , le désœuvrement n'est pas moins le fléau de la société que celui de la solitude. Rien ne rétrécit plus l'esprit, rien n'engendre plus de riens , de rapports , de paquets , de tracasseries , de mensonges , que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre , réduits pour tout ouvrage à la nécessité de babiller continuellement. Quand tout le monde est occupé , l'on ne parle que quand on a quelque chose à dire ; mais quand on ne fait rien , il faut absolument parler toujours , & voilà de toutes les gênes la plus incommode & la plus dangereuse. J'ose même aller plus loin , & je soutiens que pour rendre un cercle vraiment agréable , il faut non - seulement que chacun y fasse quelque chose , mais quelque chose qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds , c'est ne rien faire , & il faut tout autant de soins pour amuser une femme qui fait des nœuds que celle

qui tient les bras croisés. Mais quand elle brode c'est autre chose; elle s'occupe pour assez remplir les intervalles du silence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule, est de voir pendant ce tems une douzaine de flandrins se lever, s'asseoir, aller, venir, pirouetter sur leurs talons, retourner deux cent fois les magots de la cheminée, & fatiguer leur minerve à maintenir un intarissable flux de paroles: la belle occupation! Ces gens-là, quoi qu'ils fassent, seront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étois à Moitiers, j'allois faire des lacets chez mes voisines; si je retournois dans le monde, j'aurois toujours dans ma poche un bilboquet, & j'en jouerois toute la journée pour me dispenser de parler quand je n'aurois rien à dire. Si chacun en faisoit autant, les hommes deviendroient moins méchans, leur commerce deviendrait plus sûr, & , je pense, plus agréable. Enfin que les plaisans rient s'ils veulent, mais je soutiens que la seule morale à la portée du présent siècle est la morale du bilboquet.

Au reste, on ne nous laissoit guères le soin d'éviter l'ennui par nous-mêmes, & les importuns nous en donnoient trop

par leur affluence , pour nous en laisser quand nous restions seuls. L'impatience qu'ils m'avoient donnée autrefois n'étoit pas diminuée , & toute la différence étoit que j'avois moins de tems pour m'y livrer. La pauvre Maman n'avoit point perdu son ancienne fantaisie d'entreprises & de systêmes. Au contraire , plus ses besoins domestiques devenoient pressans , plus , pour y pourvoir , elle se livroit à ses visions. Moins elle avoit de ressources présentes , plus elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faisoit qu'augmenter en elle cette manie , & à mesure qu'elle perdoit le goût des plaisirs du monde & de la jeunesse , elle le remplaçoit par celui des secrets & des projets. La maison ne désemplissoit pas de charlatans , de fabriquans , de souffleurs , d'entrepreneurs de toute espèce , qui , distribuant par millions la fortune , finissoient par avoir besoin d'un écu. Aucun ne sortoit de chez elle à vuide , & l'un de mes étonnemens est qu'elle ait pu suffire aussi long - tems à tant de profusions sans en épuiser la source , & sans lasser ses créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occu-

pée au tems dont je parle , & qui n'étoit pas le plus déraisonnable qu'elle eût formé , étoit de faire établir à Chambery un jardin royal de plantes avec un démonstrateur appointé , & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit destinée. La position de cette ville au milieu des Alpes , étoit très-favorable à la botanique , & Maman , qui facilitoit toujours un projet par un autre , y joignoit celui d'un collège de pharmacie , qui véritablement parcourroit très-utile dans un pays aussi pauvre , où les apothicaires sont presque les seuls médecins. La retraite du Protomédecin *Grossi* à Chambery , après la mort du Roi Victor , lui parut favoriser beaucoup cette idée , & la lui suggéra peut-être. Quoiqu'il en soit , elle se mit à cajoler *Grossi* , qui pourtant n'étoit pas trop cajolable ; car c'étoit bien le plus caustique & le plus brutal Monsieur que j'aye jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il étoit en consultation avec d'autres Médecins , un entr'autres qu'on avoit fait venir d'Anneci , & qui étoit le Médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme , encore mal appris pour un Médecin ,

Médecin , osa n'être pas de l'avis de M. le *Proto*. Celui-ci , pour toute réponse , lui demanda quand il s'en retournoit , par où il passoit , & quelle voiture il prenoit ? L'autre , après l'avoir satisfait , lui demande à son tour s'il y a quelque chose pour son service. Rien , rien , dit *Grossi* , sinon , que je veux m'aller mettre à une fenêtre sur votre passage , pour avoir le plaisir de voir un âne à cheval. Il étoit aussi avare que riche & dur. Un de ses amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes sûretés. Mon ami , lui dit-il en lui ferrant le bras & grinçant les dents , quand Saint Pierre descendroit du Ciel pour m'emprunter dix pistoles , & qu'il me donneroit la Trinité pour caution , je ne les lui prêteroï pas. Un jour , invité à dîner chez le Comte *Picon* , Gouverneur de Savoye & très-dévoï , il arrive avant l'heure , & S. E. alors occupée à dire le rosaire , lui en propose l'amusement. Ne sachant trop que répondre , il fait une grimace affreuse & se met à genoux. Mais à peine avoit il récité deux *Ave* , que , n'y pouvant plus tenir , il se lève brusquement , prend sa canne & s'en va sans dire mot. Le Comte *Picon* court

après , & lui crie : *M. Grossi* , *M. Grossi* ,  
restez donc ; vous avez là-bas à la bro-  
che une excellente bartavelle. *M. le*  
*Comte* , lui répond l'autre en se re-  
tournant , vous me donneriez un ange  
rôti que je ne resterois pas. Voilà quel  
étoit *M. le Protomédecin Grossi* , que  
*Maman* entreprit & vint à bout d'appri-  
voiser. Quoiqu'extrêmement occupé ,  
il s'accoutuma à venir très-souvent chez  
elle , prit *Anet* en amitié , marqua faire  
cas de ses connoissances , en parloit  
avec estime , & , ce qu'on n'auroit pas  
attendu d'un pareil ours , affectoit de  
le traiter avec considération pour ef-  
facer les impressions du passé. Car ,  
quoiqu'*Anet* ne fût plus sur le pied d'un  
domestique , on savoit qu'il l'avoit été ,  
& il ne falloit pas moins que l'exemple  
& l'autorité de *M. le Protomédecin* ,  
pour donner à son égard le ton qu'on  
n'auroit pas pris de tout autre. *Claude*  
*Anet* , avec un habit noir , une perruque  
bien peignée , un maintien grave &  
décent , une conduite sage & circon-  
specte , des connoissances assez étendues  
en matière médicale & en botanique ,  
& la faveur du chef de la Faculté , pou-  
voit raisonnablement espérer de remplir  
avec applaudissement la place de Dé-

monstrateur Royal des plantes , si l'établissement projeté avoit lieu , & réellement *Grossi* en avoit goûté le plan , l'avoit adopté , & n'attendoit , pour le proposer à la Cour , que le moment où la paix permettroit de songer aux choses utiles , & laisseroit disposer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet , dont l'exécution m'eut probablement jetté dans la botanique pour laquelle il me semble que j'étois né , manqua par un de ces coups inattendus qui renversent les desseins les mieux concertés. J'étois destiné à devenir par degrés un exemple des misères humaines. On diroit que la Providence , qui m'appelloit à ces grandes épreuves , écartoit de sa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une course qu'*Anet* avoit faite au haut des montagnes pour aller chercher du Génipi , plante rare qui ne croît que sur les Alpes , & dont M. *Grossi* avoit besoin , ce pauvre garçon s'échauffa tellement qu'il gagna une pleurésie dont le Génipi ne put le sauver , quoiqu'il y soit , dit - on , spécifique , & malgré tout l'art de *Grossi* , qui certainement étoit un très - habile homme , malgré les soins infinis que nous prîmes de lui

sa bonne maîtresse & moi, il mourut le cinquième jour entre nos mains, après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes, & je les lui prodiguai avec des élans de douleur & de zèle, qui, s'il étoit en état de m'entendre, devoient être de quelque consolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus solide ami que j'eus en toute ma vie, homme estimable & rare, en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la servitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua, pour se montrer tel à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain, j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive & la plus sincère, & tout d'un coup au milieu de l'entretien, j'eus la vile & indigne pensée que j'héritois de ses nippes, & sur-tout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le pensai, par conséquent je le dis; car près d'elle c'étoit pour moi la même chose. Rien ne lui fit mieux sentir la perte qu'elle avoit faite, que ce lâche & odieux mot; le désintéressement & la noblesse d'ame étant des qualités que



le défunt avoit éminement possédées. La pauvre femme , sans rien répondre , se tourna de l'autre côté & se mit à pleurer. Chères & précieuses larmes ! Elles furent entendues , & coulèrent toutes dans mon cœur ; elles y lavèrent jusqu'aux dernières traces d'un sentiment bas & mal-honnête ; il n'y en est jamais entré depuis ce tems-là.

Cette perte causa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment , ses affaires ne cessèrent d'aller en décadence. *Anet* étoit un garçon exact & rangé qui maintenoit l'ordre dans la maison de sa maitresse. On craignoit sa vigilance , & le gaspillage étoit moindre. Elle même craignoit sa censure , & se contenoit davantage dans ses dissipations. Ce n'étoit pas assez pour elle de son attachement , elle vouloit conserver son estime , & elle redoutoit le juste reproche qu'il osoit quelquefois lui faire , qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le sien. Je pensois comme lui , je le disois même ; mais je n'avois pas le même ascendant sur elle , & mes discours n'en imposoient pas comme les siens. Quand il ne fut plus , je fus bien forcé de prendre sa place , pour laquelle j'avois aussi peu

d'aptitude que de goût ; je la remplis mal. J'étois peu soigneux , j'étois fort timide ; tout en grondant à-part-moi , je laissois tout aller comme il alloit. D'ailleurs , j'avois bien obtenu la même confiance ; mais non pas la même autorité. Je voyois le désordre , j'en gémissois , je m'en plaignois , & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raisonnable , & quand je voulois me mêler de faire le censeur , Maman me donnoit de petits soufflets de caresses , m'appelloit son petit mentor , & me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le sentiment profond de la détresse où ses dépenses peu mesurées devoient nécessairement la jeter tôt ou tard , me fit une impression d'autant plus forte , qu'étant devenu l'inspecteur de sa maison , je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* & l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me suis toujours senti depuis ce tems-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bourasques ; mais jusqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété si j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention , & à

prendre du souci de ma bourse. Je devenois vilain par un motif très-noble ; car en vérité je ne songeois qu'à ménager à Maman quelque ressource dans la catastrophe que je prévoyois. Je craignois que ses créanciers ne fissent saisir sa pension , qu'elle ne fût tout-à-fait supprimée , & je m'imaginois , selon mes vues étroites , que mon petit magot lui seroit alors d'un grand secours. Mais pour le faire & sur-tout pour le conserver , il falloit me cacher d'elle ; car il n'eût pas convenu , tandis qu'elle étoit aux expédiens , qu'elle eût su que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de petites cachettes où je fourrois quelque louis en dépôt , comptant augmenter ce dépôt sans cesse jusqu'au moment de le mettre à ses pieds. Mais j'étois si mal-adroît dans le choix de mes cachettes , qu'elle les éventoit toujours ; puis pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées , elle ôtoit l'or que j'y avois mis , & en mettoit davantage en autres espèces. Je venois tout honteux rapporter à la bourse commune mon petit trésor , & jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit , comme épée d'argent , montre , ou autre chose pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réussiroit jamais & feroit pour elle une mince ressource , je sentis enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois que de me mettre en état de pourvoir par moi-même à sa subsistance , quand cessant de pourvoir à la mienne , elle verroit le pain prêt à lui manquer. Malheureusement jettant mes projets du côté de mes goûts , je m'obstinois à chercher follement ma fortune dans la musique , & sentant naître des idées & des chants dans ma tête , je crus qu'aussitôt que je serois en état d'en tirer parti j'allois devenir un homme célèbre , un Orphée moderne , dont les sons devoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agissoit pour moi , commençant à lire passablement la musique , étoit d'apprendre la composition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enseigner ; car avec mon Rameau seul , je n'espérois pas y parvenir par moi-même , & depuis le départ de M. le Maître , il n'y avoit personne en Savoye qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconséquences dont ma vie est rem-

plie , & qui m'ont fait si souvent aller contre mon but , lors même que j'y pensois rendre directement. *Venture* m'avoit beaucoup parlé de l'abbé *Blanchard* , son maître de composition , homme de mérite & d'un grand talent , qui pour lors étoit maître de musique de la cathédrale de Besançon , & qui l'est maintenant de la Chapelle de Versailles. Je me mis en tête d'aller à Besançon prendre leçon de l'abbé *Blanchard* , & cette idée me parut si raisonnable , que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage , & cela avec la profusion qu'elle mettoit à toute chose. Ainsi toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de réparer dans l'avenir l'ouvrage de sa dissipation , je commençai dans le moment même par lui causer une dépense de huit cents francs : j'accélérois sa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fût cette conduite. l'illusion étoit entière de ma part & même de la sienne. Nous étions persuadés l'un & l'autre , moi que je travaillois utilement pour elle , elle que je travaillois utilement pour moi.

J'avois compté trouver *Venture* en-

core à Annecy, & lui demander une lettre pour l'abbé *Blanchard*. Il n'y étoit plus. Il fallut pour tout renseignement me contenter d'une Messe à quatre parties de sa composition & de sa main qu'il m'avoit laissée. Avec cette recommandation je vais à Besançon passant par Geneve où je fus voir mes parents, & par Nion où je fus voir mon père, qui me reçut comme à son ordinaire, & se chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venoit qu'après moi, parce que j'étois à cheval. J'arrive à Besançon. L'abbé *Blanchard* me reçoit bien, me promet ses instructions & m'offre ses services. Nous étions prêts à commencer, quand j'apprends par une lettre de mon père que ma malle a été saisie & confisquée aux *Rousses*, Bureau de France sur les frontières de Suisse. Effrayé de cette nouvelle j'emploie les connoissances que je m'étois faites à Besançon pour savoir le motif de cette confiscation; car bien sûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvois concevoir sur quel prétexte on l'avoit pu fonder. Je l'apprends enfin : il faut le dire, car c'est un fait curieux.

Je voyois à Chambery un vieux

Lyonnois , fort bon homme , appelle M. *Duvivier* , qui avoit travaillé au *Visa* sous la Régence , & qui faute d'emploi étoit venu travailler au cadastre. Il avoit vécu dans le monde ; il avoit des talens , quelque savoir , de la douceur , de la politesse , il savoit la musique , & comme j'étois de chambre avec lui , nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal-léchés qui nous entouroient. Il avoit à Paris des correspondances qui lui fournissoient ces petits riens , ces nouveautés éphémères , qui courent , on ne fait pourquoi , qui meurent , on ne fait comment , sans que jamais personne y repense quand on a cessé d'en parler. Comme je le menois quelquefois diner chez Maman , il me faisoit sa cour en quelque sorte , & pour se rendre agréable , il tâchoit de me faire aimer ces sadaises , pour lesquelles j'eus toujours un tel dégoût qu'il ne m'est arrivé de la vie d'en lire une à moi seul. Malheureusement un de ces maudits papiers resta dans la poche de veste d'un habit neuf que j'avois porté deux ou trois fois pour être en règle avec les Commis. Ce papier étoit une parodie Janséniste assez plate de la belle scène

du Mithridate de *Racine*. Je n'en avois pas lu dix vers & l'avois laiffé par oubli dans ma poche. Voilà ce qui fit confifquer mon équipage. Les Commis firent à la tête de l'inventaire de cette malle un magnifique procès-verbal, où, fupposant que cet écrit venoit de Geneve pour être imprimé & distribué en France, ils s'étendoient en saintes invectives contre les ennemis de Dieu & de l'Eglife, & en éloges de leur pieufe vigilance qui avoit arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouvèrent fans doute que mes chemifes sentoient auffi l'hérésie ; car en vertu de ce terrible papier tout fut confifqué, fans que jamais j'aie eu ni raifon ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes à qui l'on s'adreffa demandoient tant d'instructions, de renfeignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinthe, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas confervé le procès-verbal du bureau des Rouffes. C'étoit une pièce à figurer avec diftinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit venir à Cham-



bery tout de suite sans avoir rien fait avec l'abbé *Blanchard*, & tout bien pesé, voyant le malheur me suivre dans toutes mes entreprises, je résolus de m'attacher uniquement à Maman, de courir sa fortune, & de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvois rien. Elle me reçut comme si j'avois rapporté des trésors, remonta peu-à-peu ma petite garde-robe, & mon malheur, assez grand pour l'un & pour l'autre, fut presque aussi-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi sur mes projets de musique, je ne laissois pas d'étudier toujours mon *Rameau*, & à force d'efforts je parvins enfin à l'entendre & à faire quelques petits essais de composition dont le succès m'encouragea. Le Comte de *Bellegarde*, fils du Marquis d'*Antremont*, étoit revenu de *Dresde* après la mort du Roi *Auguste*. Il avoit vécu long-tems à Paris, il aimoit extrêmement la musique, & avoit pris en passion celle de *Rameau*. Son frère le Comte de *Nangis* jouoit du violon, Madame la Comtesse *la Tour* leur sœur chantoit un peu. Tout cela mit à Chambery la musique à la mode, & l'on éta-

blit une manière de concert public , dont on voulut d'abord me donner la direction ; mais on s'aperçut bientôt qu'elle passoit mes forces , & l'on s'arrangea autrement. Je ne laissois pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon , & entr'autres une cantate qui plût beaucoup. Ce n'étoit pas une pièce bien faite , mais elle étoit pleine de chants nouveaux & de choses d'effet , que l'on n'attendoit pas de moi. Ces Messieurs ne purent croire , que lisant si mal la musique , je fusse en état d'en composer de passable , & ils ne doutèrent pas que je ne me fusse fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la chose , un matin M. de *Nangis* vint me trouver avec une cantate de *Clerambault* qu'il avoit transposée , disoit-il , pour la commodité de la voix , & à laquelle il falloit faire une autre basse ; la transposition rendant celle de *Clerambault* impraticable sur l'instrument , je répondis que c'étoit un travail considérable & qui ne pouvoit être fait sur-le-champ. Il crut que cherchois une défaite , & me pressa de lui faire au moins la basse d'un récitatif. Je la fis donc , mal sans doute , parce qu'en toute chose il me faut pour bien faire ,

mes aîses & la liberté; mais je la fis du moins dans les règles, & comme il étoit présent, il ne put douter que je ne fusse les élémens de la composition. Ainsi je ne perdis pas mes écolières, mais je me refroidis un peu sur la musique, voyant qu'on faisoit un concert & que l'on s'y passoit de moi.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que, la paix étant faite, l'armée Francoise repassa les monts. Plusieurs Officiers vinrent voir Maman; entr'autres M. le Comte de *Lautrec*, colonel du régiment d'Orléans, depuis Plénipotentiaire à Genève, & enfin Maréchal de France auquel elle me présenta. Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'intéresser beaucoup à moi, & me promit beaucoup de choses, dont il ne s'est souvenu que la dernière année de sa vie, lorsque je n'avois plus besoin de lui. Le jeune Marquis de *Senneckerre*, dont le père étoit alors Ambassadeur à Turin, passa dans le même tems à Chambery. Il dîna chez Madame de *Menthon*; j'y dînois aussi ce jour-là. Après le dîné il fut question de musique; il la savoit très-bien. L'opéra de *Jephthé* étoit alors dans sa nouveauté; il en parla, on le fit apporter. Il me fit frémir en me proposant d'exé-

cuter à nous deux cet opéra , & tout en ouvrant le livre il tomba sur ce morceau célèbre à deux chœurs :

La Terre, l'Enfer, le Ciel même,  
Tout tremble devant le Seigneur.

Il me dit : combien voulez-vous faire de parties ? Je ferai pour ma part ces six-là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance Françoisise , & quoique j'eusse quelquefois annoncé des partitions , je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même tems six parties ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la musique , que de sauter ainsi légèrement d'une partie à l'autre , & d'avoir l'œil à la fois sur toute une partition. A la manière dont je me tirai de cette entreprise , M. de *Senneckerre* dut être tenté de croire que je ne savois pas la musique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me proposa de noter une chanson qu'il vouloit donner à Mademoiselle de *Menthon*. Je ne pouvois m'en défendre. Il chanta la chanson ; je l'écrivis , même sans le faire beaucoup répéter. Il la lut ensuite , & trouva , comme il étoit vrai , qu'elle étoit très - correctement

notée. Il avoit vu mon embarras, il prit plaisir à faire valoir ce petit succès. C'étoit pourtant une chose très-simple. Au fond je savois fort bien la musique, je ne manquois que de cette vivacité du premier coup-d'œil que je n'eus jamais sur rien, & qui ne s'acquiert en musique que par une pratique consommée. Quoi qu'il en soit, je fus sensible à l'honnête soin qu'il prit d'effacer dans l'esprit des autres & dans le mien la petite honte que j'avois eue; & douze ou quinze ans après, me rencontrant avec lui dans diverses maisons de Paris, je fus tenté plusieurs fois de lui rappeler cette anecdote, & de lui montrer que j'en gardois le souvenir. Mais il avoit perdu les yeux depuis ce tems-là. Je craignis de lui renouveler ses regrets en lui rappelant l'usage qu'il en avoit su faire, & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon existence passée avec la présente. Quelques amitiés de ce tems-là prolongées jusqu'à celui-ci me sont devenues bien précieuses. Elles m'ont souvent fait regretter cette heureuse obscurité où ceux qui se disoient mes amis l'étoient & m'aimoient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité

d'avoir des liaisons avec un homme connu, par le desir secret de trouver ainsi plus d'occasions de lui nuire. C'est d'ici que je date ma première connoissance avec mon vieux ami *Gauffecourt*, qui m'est toujours resté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours resté ! non. Hélas ! je viens de le perdre. Mais il n'a cessé de m'aimer qu'en cessant de vivre, & notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de *Gauffecourt* étoit un des hommes les plus aimables qui aient existé. Il étoit impossible de le voir sans l'aimer, & de vivre avec lui sans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une physionomie plus ouverte, plus caressante, qui eût plus de sérénité, qui marquât plus de sentiment & d'esprit, qui inspirât plus de confiance. Quelque réservé qu'on pût être, on ne pouvoit, dès la première vue, se défendre d'être aussi familier avec lui, que si on l'eût connu depuis vingt ans, & moi, qui avois tant de peine d'être à mon aise avec les nouveaux visages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, son accens, son propos, accompagnoient parfaitement sa physionomie. Le son de sa voix étoit net, plein, bien timbré ; une voix de basse étoffée &

mordante qui remplissoit l'oreille & sonnoit au cœur. Il est impossible d'avoir une gaieté plus égale & plus douce, des graces plus vraies & plus simples, des talens plus naturels & cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractère officieux avec peu de choix, servant ses amis avec zèle, ou plutôt se faisant l'ami des gens qu'il pouvoit servir, & sachant faire très-adroitement ses propres affaires en faisant très-chaudement celles d'autrui. *Gauffecourt* étoit fils d'un simple horloger & avoit été horloger lui-même. Mais sa figure & son mérite l'appelloient dans une autre sphère, où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connoissance avec M. de la *Closure*, Résident de France à Genève, qui le prit en amitié. Il lui procura à Paris d'autres connoissances qui lui furent utiles, & par lesquelles il parvint à avoir la fourniture des sels du Valais, qui lui valoit vingt mille livres de rentes. Sa fortune, assez belle, se borna là du côté des hommes, mais du côté des femmes la presse y étoit; il eut à choisir, & fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de plus rare, & de plus honorable pour lui, fut qu'ayant des liaisons dans

tous les états, il fut par-tout chéri, recherché de tout le monde sans jamais être envié ni haï de personne, & je crois qu'il est mort sans avoir eu de sa vie un seul ennemi. Heureux homme ! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix où se rassemble la bonne compagnie des pays voisins. Lié avec toute la noblesse de Savoye, il venoit d'Aix à Chambéry voir le Comte de *Bellegarde* & son père le Marquis d'*Antremont*, chez qui Maman fit & me fit faire connoissance avec lui. Cette connoissance, qui sembloit devoir n'aboutir à rien & fut nombre d'années interrompue, se renouvela dans l'occasion que je dirai, & devint un véritable attachement. C'est assez pour m'autoriser à parler d'un ami avec qui j'ai été si étroitement lié ; mais quand je ne prendrois aucun intérêt personnel à sa mémoire, c'étoit un homme si aimable & si heureusement né, que pour l'honneur de l'espèce humaine je la croirois toujours bonne à conserver. Cet homme si charmant avoit pourtant ses défauts, ainsi que les autres, comme on pourra voir ci-après ; mais s'il ne les eût pas eus, peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéressant autant qu'il pouvoit l'être, il falloit



qu'on eût quelque chose à lui pardonner.

Une autre liaison du même tems n'est pas éteinte , & me leurre encore de cet espoir du bonheur temporel qui meurt si difficilement dans le cœur de l'homme. M. de *Conzié*, gentilhomme Savoyard , alors jeune & aimable , eut la fantaisie d'apprendre la musique , ou plutôt de faire connoissance avec celui qui l'enseignoit. Avec de l'esprit , & du goût pour les belles connoissances , M. de *Conzié* avoit une douceur de caractère qui le rendoit très-liant , & je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaison fut bientôt faite. Le germe de littérature & de philosophie qui commençoit à fermenter dans ma tête , & qui n'attendoit qu'un peu de culture & d'émulation pour se développer tout-à-fait , les trouvoit en lui. M. de *Conzié* avoit peu de disposition pour la musique ; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons se passoient à toute autre chose qu'à solfier. Nous déjeûnions , nous causions , nous lisions quelques nouveautés , & pas un mot de musique. La correspondance de Voltaire avec le Prince Royal de Prusse , faisoit du bruit alors ; nous nous entretenions souvent de ces

deux hommes célèbres , dont l'un depuis peu sur le trône , s'annonçoit déjà tel qu'il devoit dans peu se montrer , & dont l'autre aussi décrié , qu'il est admiré maintenant , nous faisoit plaindre sincèrement le malheur qui sembloit le poursuivre , & qu'on voit si souvent être l'appanage des grands talens. Le Prince de Prusse avoit été peu heureux dans sa jeunesse , & Voltaire sembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre , s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le desir d'apprendre à écrire avec élégance , & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur dont j'étois enchanté. Quelque tems après ses lettres philosophiques , quoiqu'elles ne soient assurément son meilleur ouvrage , ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude , & ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce tems-là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me restoit encore une humeur un peu volage , un desir d'aller & venir qui s'étoit plutôt borné qu'éteint , & que nourrissoit le train de la maison de Madame de W<sup>a</sup>-

rens , trop bruyant pour mon humeur solitaire. Ce tas d'inconnus qui lui affluoit journellement de toutes parts , & la persuasion où j'étois que ces gens-là ne cherchoient qu'à la duper chacun à sa manière , me faisoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant succédé à Claude *Anet* dans la confiance de sa maîtresse, je suivois de plus près l'état de ses affaires , j'y voyois un progrès en mal , dont j'étois effrayé. J'avois cent fois remontré , prié , pressé , conjuré , & toujours inutilement. Je m'étois jetté à ses pieds , je lui avois fortement représenté la catastrophe qui la menaçoit , je l'avois vivement exhortée à réformer sa dépense , à commencer par moi , à souffrir plutôt un peu , tandis qu'elle étoit encore jeune , que , multipliant toujours ses dettes & ses créanciers , de s'exposer sur ses vieux jours à leurs vexations & à la misère. Sensible à la sincérité de mon zèle , elle s'attendrissoit avec moi , & me promettoit les plus belles choses du monde. Un croquant arrivoit-il ? A l'instant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances , que me restoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne

pouvois prévenir ? Je m'éloignois de la maison dont je ne pouvois garder la porte ; je faisois de petits voyages à Genève , à Lyon , qui m'étourdissant sur ma peine secrète , en augmentoient en même tems le sujet par ma dépense. Je puis jurer que j'en aurois souffert tous les retranchemens avec joie , si Maman eût vraiment profité de cette épargne ; mais certain que ce que je me refusois , passoit à des frippons , j'abusois de sa facilité pour partager avec eux , & comme le chien qui revient de la boucherie , j'emportoais mon lopin du morceau que je n'avois pu sauver.

Les prétextes ne me manquoient pas pour tous ces voyages , & Maman seule m'en eût fourni de reste , tant elle avoit par-tout de liaisons , de négociations , d'affaires , de commissions à donner à quelqu'un de sûr. Elle ne demandoit qu'à m'envoyer , je ne demandois qu'à aller ; cela ne pouvoit manquer de faire une vie ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoissances , qui m'ont été dans la suite agréables ou utiles : entr'autres à Lyon celle de M. *Perrichon* , que je me reproche de n'avoir pas assez cultivé , vu les bontés qu'il a eues pour moi ;

moi; celle du bon *Parifot*, dont je parlerai dans son tems : à Grenoble celles de Madame *Deybens*, & de Madame la Présidente de *Bardonanche*, femme de beaucoup d'esprit, & qui m'eût pris en amitié si j'avois été à portée de la voir plus souvent : à Genève celle de M. de la *Clofure*, Résident de France, qui me parloit souvent de ma mère, dont malgré la mort & le tems, son cœur n'avoit pu se déprendre; celle des deux *Barrillot*, dont le père, qui m'appelloit son petit-fils, étoit d'une société très-aimable, & l'un des plus dignes hommes que j'aye jamais connus. Durant les troubles de la République, ces deux citoyens se jettèrent dans les deux partis contraires; le fils dans celui de la Bourgeoisie, le père dans celui des Magistrats, & lorsqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Genève, le père & le fils sortir armés de la même maison, l'un pour monter à l'hôtel-de-ville, l'autre pour se rendre à son quartier, sûrs de se trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre, exposés à s'entrégorger. Ce spectacle affreux me fit une impression si vive, que je jurai de ne tremper jamais dans aucune guerre civile, & de ne soutenir jamais

au-dedans la liberté par les armes , ni de ma personne , ni de mon aveu , si jamais je rentrois dans mes droits de citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu ce serment dans une occasion délicate , & l'on trouvera , du moins je le pense , que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette première fermentation de patriotisme que Genève en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin par un fait très-grave à ma charge , que j'ai oublié de mettre à sa place & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle *Bernard* étoit depuis quelques années passé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charlestown dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après ; mon pauvre cousin étoit aussi mort au service du Roi de Prusse , & ma tante perdit ainsi son fils & son mari presque en même tems. Ces pertes réchauffèrent un peu son amitié pour le plus proche parent qui lui restât & qui étoit moi. Quand j'allois à Genève je logeois chez elle , & je m'amusois à fureter & feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laissés. J'y trouvais beaucoup de pièces curieuses , &

des lettres dont assurément on ne se douteroit pas. Ma tante qui faisoit peu de cas de ces paperasses, m'eût laissé tout emporter, si j'avois voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-père *Bernard*, le ministre, & entr'autres les œuvres postumes de *Rohault* in-quarto, dont les marges étoient pleines d'excellentes scholies, qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre est resté parmi ceux de Madame de *Warens*; j'ai toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres, je joignis cinq ou six mémoires manuscrits, & un seul imprimé, qui étoit du fameux *Micheli Ducret*, homme d'un grand talent, savant, éclairé, mais trop remuant, traité bien cruellement par les magistrats de Genève, & mort dernièrement dans la forteresse d'Arberg, où il étoit enfermé depuis longues années, pour avoir, disoit-on, trempé dans la conspiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique assez judicieuse de ce grand & ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Genève, à la grande risée des gens du métier qui ne savent pas le but secret qu'avoit le Conseil dans l'exécution de

cette magnifique entreprise. M. *Micheli* ayant été exclu de la chambre des fortifications, pour avoir blâmé ce plan, avoit cru, comme membre des Deux-Cents, & même comme citoyen, pouvoir en dire son avis plus au long, & c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire qu'il eut l'imprudence de faire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux-Cents, & qui furent tous interceptés à la Poste par ordre du petit Conseil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponse qu'il avoit été chargé d'y faire, & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait ce voyage peu après ma sortie du Cadastre, & j'étois demeuré en quelque liaison avec l'avocat *Coccelli* qui en étoit le chef. Quelques tems après, le directeur de la Douane s'avisa de me prier de lui tenir un enfant, & me donna Madame *Coccelli* pour commère. Les honneurs me tournoient la tête, & fier d'appartenir de si près à M. l'Avocat, je tâchois de faire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée je crus ne pouvoir rien faire de mieux que de lui faire voir



mon mémoire imprimé de M. *Micheli*, qui réellement étoit une pièce rare, pour lui prouver que j'appartenois à des notables de Genève, qui favoient les secrets de l'Etat. Cependant par une demi-réserve, dont j'aurois peine à rendre raison, je ne lui montrai point la réponse de mon oncle à ce mémoire, peut-être parce qu'elle étoit manuscrite, & qu'il ne falloit à M. l'Avocat que du moulé. Il sentit pourtant si bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtise de lui confier, que je ne pus jamais le ravoir ni le revoir, & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, je me fis un mérite de la chose & transformai ce vol en présent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la cour de Turin, cette pièce, plus curieuse cependant qu'utile, & qu'il n'ait eu grand soin de se faire rembourser de manière ou d'autre de l'argent qu'il lui en avoit dû coûter pour l'acquérir. Heureusement de tous les futurs contingens, un des moins probables est qu'un jour le roi de Sardaigne assiégera Genève. Mais comme il n'y a pas d'impossibilité à la chose, j'aurai toujours à reprocher à ma sottise vanité d'avoir

montré les plus grands défauts de cette place à son plus ancien ennemi.

Je passai deux ou trois ans de cette façon , entre la musique , les magistères , les projets , les voyages , flottant incessamment d'une chose à l'autre , cherchant à me fixer sans savoir à quoi , mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude , voyant des gens de lettres , entendant parler de littérature , me mêlant quelquefois d'en parler moi même , & prenant plutôt le jargon des livres que la connoissance de leur contenu. Dans mes voyages de Genève , j'allois de tems en tems voir en passant mon ancien bon ami M. *Simon* , qui fomentoit beaucoup mon émulation naissante par des nouvelles toutes fraîches de la République des lettres , tirées de Baillet ou de Colomiés. Je voyois aussi beaucoup à Chambery un Jacobin , professeur de Physique , bon homme de moine dont j'ai oublié le nom , & qui faisoit souvent de petites expériences qui m'amusoient extrêmement. Je voulus à son exemple faire de l'encre de sympathie. Pour cet effet , après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive , d'orpiment & d'eau ,

je la bouchai bien. L'effervescence commença presque à l'instant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher, mais je n'y fus pas à tems; elle me sauta au visage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment, de la chaux, j'en faillis mourir. Je restai aveugle plus de six semaines, & j'appris ainsi à ne pas me mêler de l'Physique expérimentale, sans en savoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma santé, qui depuis quelque tems s'altéroit sensiblement. Je ne fais d'où venoit, qu'étant bien conformé par le coffre, & ne faisant d'excès d'aucune espèce, je déclinois à vue d'œil. J'ai une assez bonne quarrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aise; cependant j'avois la courte haleine; je me sentoís oppressé: je soupirois involontairement, j'avois des palpitations, je crachois du sang; la fièvre lente survint, & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état, à la fleur de l'âge, sans avoir aucun viscère vicié, sans avoir rien fait pour détruire sa santé?

L'épée use le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon histoire. Mes pas-

sions m'ont fait vivre , & mes passions m'ont tué. Quelles passions , dira-t-on ? Des riens : les choses du monde les plus puériles : mais qui m'affectoient comme s'ils se fût agi de la possession d'Hélène ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une , mes sens furent tranquilles , mais mon cœur ne le fut jamais. Les besoins de l'amour me dévoroient au sein de la jouissance. J'avois une tendre mère , une amie chérie , mais il me falloit une maîtresse. Je me la figurois à sa place ; je me la créois de mille façons , pour me donner le change à moi-même. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras , quand je l'y tenois , mes étreintes n'auroient pas été moins vives , mais tous mes desirs se feroient éteints ; j'aurois sanglotté de tendresse , mais je n'aurois pas joui. Jouir ! Ce sort est-il fait pour l'homme ? Ah , si jamais une seule fois en ma vie , j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour , je n'imaginais pas que ma frêle existence y eût pu suffire ; je serois mort sur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour sans objet , & c'est peut-être ainsi qu'il épuise le plus. J'étois inquiet , tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre

Maman & de son imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer sa ruine totale en peu de tems. Ma cruelle imagination, qui va toujours au-devant des malheurs, me montrait celui-là sans cesse dans tout son excès & dans toutes ses suites. Je me voyois d'avance forcément séparé par la misère de celle à qui j'avois consacré ma vie, & sans qui je n'en pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les desirs & les craintes me dévoroient alternativement.

La musique étoit pour moi une autre passion moins fougueuse, mais non moins consumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obscurs livres de Rameau, par mon invincible obstination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refusoit toujours, par mes courses continuelles, par les compilations immenses que j'entassois, passant très-souvent à copier les nuits entières. Et pourquoi m'arrêter aux choses permanentes, tandis que toutes les folies qui passaient dans mon inconstante tête, les goûts fugitifs d'un seul jour, un voyage, un concert, un foupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout

ce qui étoit le moins du monde prémédité dans mes plaisirs ou dans mes affaires , devenoit pour moi tout autant de passions violentes qui , dans leur impétuosité ridicule , me donnoient le plus vrai tourment. La lecture des malheurs imaginaires de *Cléveland* , faite avec fureur , & souvent interrompue , m'a fait faire , je crois , plus de mauvais sang que les miens.

Il y avoit un Genevois nommé M. *Ba-gueret* , lequel avoit été employé sous Pierre-le-Grand à la Cour de Russie ; un des plus vilains hommes & des plus grands foux que j'aye jamais vus , toujours plein de projets aussi foux que lui , qui faisoit tomber les millions comme la pluie , & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambéry , pour quelque procès au Sénat , s'empara de Maman , comme de raison , & pour ses trésors de zéros qu'il lui prodiguoit généreusement , lui tiroit ses pauvres écus pièce à pièce. Je ne l'aimois point , il le voyoit ; avec moi , cela n'est pas difficile : il n'y avoit sorte de bassesse qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'avisa de me proposer d'apprendre les échecs qu'il jouoit un peu. J'essayai , presque malgré moi , & après

avoir tant bien que mal appris la marche , mon progrès fut si rapide qu'avant la fin de la première séance je lui donnai la tour qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage : me voilà forcené des échecs. J'achète un échiquier : j'achète le calabrois ; je m'enferme dans ma chambre , j'y passe les jours & les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties , à les fourrer dans ma tête , bon gré mal gré , à jouer seul sans relâche & sans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail & d'efforts inimaginables , je vais au café , maigre , jaunie , & presque hébété. Je m'essaye , je rejoue avec M. *Bagueret* : il me bat une fois , deux fois , vingt fois ; tant de combinaisons s'étoient brouillées dans ma tête , & mon imagination s'étoit si bien amortie , que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de *Philidor* ou celui de *Stamma* j'ai voulu m'exercer à étudier des parties , la même chose m'est arrivée , & après m'être épuisé de fatigue , je me suis trouvé plus foible qu'auparavant. Du reste , que j'aye abandonné les échecs , ou qu'en jouant je me fois remis en haleine , je n'ai jamais avancé d'un cran

depuis cette première séance , & je me suis toujours retrouvé au même point où j'étois en la finissant. Je m'exercerois des milliers de siècles , que je finirois par pouvoir donner la tour à *Ba-gueret* , & rien de plus. Voilà du tems bien employé , direz-vous ! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier essai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer , sortant de ma chambre , j'avois l'air d'un déterré , & suivant le même train , je n'aurois pas resté déterré long-tems. On conviendra qu'il est difficile , & sur-tout dans l'ardeur de la jeunesse , qu'une pareille tête laisse toujours le corps en santé.

L'altération de la mienne agit sur mon humeur , & tempéra l'ardeur de mes fantaisies. Me sentant affoiblir , je devins plus tranquille , & perdis un peu la fureur des voyages. Plus sédentaire , je fus pris , non de l'ennui , mais de la mélancolie ; les vapeurs succédèrent aux passions ; ma langueur devint tristesse ; je pleurois & soupirois à propos de rien ; je sentoís la vie m'échapper sans l'avoir goûtée ; je gémissois sur l'état où je laissois ma pauvre Maman , sur celui où je la voyois prête



à tomber ; je puis dire que la quitter & la laisser à plaindre , étoit mon unique regret. Enfin , je tombai tout - à - fait malade. Elle me soigna comme jamais mère n'a soigné son enfant , & cela lui fit du bien à elle-même , en faisant diversion aux projets & tenant écartés les projecteurs. Quelle douce mort , si alors elle fût venue ! Si j'avois peu goûté les biens de la vie , j'en avois peu senti les malheurs. Mon ame paisible pouvoit partir sans le sentiment cruel de l'injustice des hommes qui empoisonne la vie & la mort. J'avois la consolation de me survivre dans la meilleure moitié de moi-même ; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois sur son sort , je serois mort comme j'aurois pu m'endormir , & ces inquiétudes mêmes avoient un objet affectueux & rendre qui en tempéroit l'amertume. Je lui disois : vous voilà dépositaire de tout mon être ; faites en sorte qu'il soit heureux. Deux ou trois fois quand j'étois le plus mal , il m'arriva de me lever dans la nuit & de me traîner à sa chambre , pour lui donner sur sa conduite des conseils , j'ose dire , pleins de justice & de sens , mais où l'intérêt que je prenois à son sort se marquoit mieux que toute

autre chose. Comme si les pleurs étoient ma nourriture & mon remède, je me fortifiois de ceux que je versois auprès d'elle, avec elle, assis sur son lit, & tenant ses mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, & je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu : content & calme dans les promesses qu'elle m'avoit faites, dans les espérances qu'elle m'avoit données, je m'endormois là-dessus avec la paix du cœur & la résignation à la Providence. Plaise à Dieu qu'après tant de sujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne & qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit aussi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment là !

A force de soins, de vigilance & d'incroyables peines, elle me sauva, & il est certain qu'elle seule pouvoit me sauver. J'ai peu de foi à la médecine des Médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis ; les choses dont notre bonheur dépend se font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un sentiment délicieux, c'est celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre

attachement mutuel n'en augmenta pas, cela n'étoit pas possible ; mais il prit je ne fais quoi de plus intime, de plus touchant dans sa grande simplicité. Je devenois tout-à-fait son œuvre , tout-à-fait son enfant , & plus que si elle eût été ma vraie mère. Nous commençâmes , sans y songer , à ne plus nous séparer l'un de l'autre , à mettre en quelque sorte toute notre existence en commun ; & sentant que réciproquement nous nous étions non seulement nécessaires , mais suffisans , nous nous accoutumâmes à ne plus penser à rien d'étranger à nous , à borner absolument notre bonheur & tous nos desirs à cette possession mutuelle & peut-être unique parmi les humains , qui n'étoit point , comme je l'ai dit , celle de l'amour , mais une possession plus essentielle , qui , sans tenir aux sens , au sexe , à l'âge , à la figure , tenoit à tout ce par quoi l'on est soi , & qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuse crise n'amenât le bonheur du reste de ses jours & des miens ? Ce ne fut pas à moi , je m'en rends le consolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle , du moins à sa volonté. Il étoit

écrit que bientôt l'invincible naturel reprendrait son empire. Mais ce fatal retour ne se fit pas tout d'un coup. Il y eut, grace au Ciel, un intervalle; court & précieux intervalle ! qui n'a pas fini par ma faute, & dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie; un reste de fièvre duroit toujours, & me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'étoit chère, à la maintenir dans ses bonnes résolutions, à lui faire sentir en quoi consistoit le vrai charme d'une vie heureuse, à rendre la sienne telle autant qu'il dépendoit de moi. Mais je voyois, je sentoís même que dans une maison sombre & triste, la continuelle solitude du tête-à-tête deviendrait à la fin triste aussi. Le remède à cela se présenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait, & vouloit que j'allasse le prendre à la campagne. J'y consentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du fauxbourg n'étoit pas propre-

ment à la campagne ; entouré de maisons & d'autres jardins , il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs , après la mort d'*Anet* nous avions quitté ce jardin pour raison d'économie , n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes , & d'autres vues nous faisant peu regretter ce réduire.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville , je lui proposai de l'abandonner tout-à-fait , & de nous établir dans une solitude agréable , dans quelque petite maison assez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait , & ce parti que son bon ange & le mien lui suggéroient , nous eût vraisemblablement assuré des jours heureux & tranquilles , jusqu'au moment où la mort devoit nous séparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appelés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence & du mal-être , après avoir passé sa vie dans l'abondance , pour la lui faire quitter avec moins de regret ; & moi , par un assemblage de maux de toute espèce , je devois être un jour en exemple à quelque inspiré du seul amour du bien public & de la justice , ose , fort de sa seule innocence , dire ouvertement la

vérité aux hommes , fans s'étayer par des cabales , fans s'être fait des partis pour le protéger.

Une malheureuse crainte la retint. Elle n'osa quitter sa vilaine maison , de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite est charmant , me dit-elle , & fort de mon goût ; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma prison je risque de perdre mon pain , & quand nous n'en aurons plus dans les bois , il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins besoin d'y venir , ne la quittons pas tout à fait. Payons cette petite pension au Comte de \*\*\* pour qu'il me laisse la mienne. Cherchons quelque réduit assez loin de la ville , pour vivre en paix , & assez près pour y revenir toutes les fois qu'il sera nécessaire. Ainsi fût fait. Après avoir un peu cherché , nous nous fixâmes aux Charmettes , une terre de M. de Conzié à la porte de Chambery , mais retirée & solitaire comme si l'on étoit à cent lieues. Entre deux côteaux assez élevés est un petit vallon nord & sud au fond duquel coule une rigole entre des cailloux & des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte sont quelques maisons éparfes fort agréables pour quiconque aime un asyle

un peu sauvage & retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui étoit au service, appelé M. Noiret. La maison étoit très-logeable. Au-devant un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous, vis-à-vis un petit bois de châteigners, une fontaine à portée; plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail; enfin, tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeler les tems & les dates, nous en prîmes possession vers la fin de l'été de 1736. J'étois transporté, le premier jour que nous y couchâmes. O Maman! dis-je à cette chère amie en l'embrassant & l'inondant de larmes d'attendrissement & de joie, ce séjour est celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

*Fin du cinquième Livre.*

---

LES  
CONFESSIONS  
DE

J. J. ROUSSEAU.

---

LIVRE SIXIÈME.

---

*Hoc erat in votis : modus agri non ità magnus ,  
Hortus ubi , & tectò vicinus aquæ fons ;  
Et paululùm sylvæ super his foret.*

**J**E ne puis pas ajouter : *auctiùs atque  
Dî meliùs fecere* ; mais n'importe , il ne  
m'en falloit pas davantage ; il ne m'en  
falloit pas même la propriété : c'étoit  
assez pour moi de la jouissance , & il y  
a long-tems que j'ai dit & senti que le  
propriétaire & le possesseur sont souvent  
deux personnes très-différentes ; même  
en laissant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de  
ma vie ; ici viennent les paisibles , mais  
rapides momens qui m'ont donné le  
droit de dire que j'ai vécu. Momens



précieux & si regrettés! ah! recommencez pour moi votre aimable cours; coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant & si simple, pour redire toujours les mêmes choses & n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant, que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant sans cesse? Encore si tout cela consistoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire & le rendre en quelque façon; mais comment dire ce qui n'étoit ni dit ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même. Je me levois avec le soleil & j'étois heureux; je me promenois & j'étois heureux; je voyois Maman & j'étois heureux, je la quittois & j'étois heureux; je parcourais les bois, les côteaux, j'errois dans les vallons, je lisois, j'étois oisif, je travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, & le bonheur me suivoit par-tout; il n'étoit dans aucune chose assignable, il étoit tout en moi-

même, il ne pouvoit me quitter un seul instant,

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit & pensé tout le tems qu'elle a duré, n'est échappé de ma mémoire. Les tems qui précèdent & qui suivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement & confusément; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination, qui dans ma jeunesse alloit toujours en avant & maintenant rétrograde, compense par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente. Les seuls retours du passé peuvent me flatter, & ces retours si vifs & si vris dans l'époque dont je parle, me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple qui pourra faire juger de leur force & de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaise à porteurs, & je la suivois à pied. Le chemin monte, elle étoit assez pesante, & craignant de trop fatiguer ses por-

teurs, elle voulut descendre à-peu-près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie & me dit : voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, & j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, & près de trente ans se sont passés sans que j'aye revu de la pervenche, ou que j'y aye fait attention. En 1764, étant à Cressier avec mon ami M. du Peyrou, nous montions une petite montagne, au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Believue. Je commençois alors d'herboriser un peu. En montant & regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : *ah voilà de la pervenche !* & c'en étoit en effet. Du Peyrou s'aperçut du transport, mais il en ignoroit la cause ; il l'apprendra, je l'espère, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont fait tous ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne

me rendit point ma première santé. J'étois languissant ; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait , il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remède ; je me mis à l'eau , & si peu discrètement , qu'elle faillit me guérir , non de mes maux , mais de la vie. Tous les matins en me levant , j'allois à la fontaine avec un grand gobelet , & j'en buvois successivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à passer , comme sont la plupart des eaux des montagnes. Bref , je fis si bien qu'en moins de deux mois , je me détruisis totalement l'estomac que j'avois eu très-bon jusqu'alors. Ne digérant plus , je compris qu'il ne falloit plus espérer de guérir. Dans ce même tems , il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites , qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire , en dressant une petite table sur son pied , je sentis dans tout mon corps une révolution subite & presque inconcevable. Je ne saurais mieux la comparer qu'à une espèce de tempête

tempête qui s'éleva dans dans mon sang & gagna dans l'instant tous mes membres. Mes artères se mirent à battre d'une si grande force, que non seulement je sentoie leur battement, mais que je l'entendoie même, & sur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit à cela, & ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple : savoir, un bourdonnement grave & sourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un sifflement très-aigu, & le battement que je viens de dire, & dont je pouvais aisément compter les coups sans me tâter le pou ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit si grand, qu'il m'ôta la finesse d'ouïe que j'avois auparavant, & me rendit, non tout-à-fait sourd, mais dur d'oreille, comme je le suis depuis ce tems-là.

On peut juger de ma surprise & de mon effroi. Je me crus mort; je me mis au lit; le médecin fut appelé; je lui contai mon cas en frémissant & le jugeant sans remède. Je crois qu'il en pensa de même, mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnemens où je ne compris rien du tout; puis en conséquence de sa sublime théorie, il

commença *in animâ vili* la cure expérimentale qu'il lui plut de tenter. Elle étoit si pénible, si dégoûtante, & opéreroit si peu, que je m'en lassai bientôt, & au bout de quelques semaines, voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit, & repris ma vie ordinaire, avec mon battement d'artères & mes bourdonnemens, qui depuis ce tems-là, c'est à dire, depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été jusqu'alors grand dormeur. La totale privation du sommeil qui se joignit à tous ces symptômes, & qui les a constamment accompagnés jusqu'ici, acheva de me persuader qu'il me restoit peu de tems à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un tems sur le soin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je résolus de tirer du peu qu'il m'en restoit tout le parti qu'il étoit possible, & cela se pouvoit par une singulière faveur de la nature, qui, dans un état funeste, m'exemptoit des douleurs qu'il sembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en souffrois pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'insomnie durant les nuits, & en tout tems d'une courte

haleine qui n'alloit pas jusqu'à l'asthme, & ne se faisoit sentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps ne tua que mes passions, & j'en bénis le Ciel chaque jour par l'heureux effet qu'il produisit sur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choses que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de soins plus nobles, comme par anticipation sur ceux que j'aurois bientôt à remplir, & que j'avois fort négligés jusqu'alors. J'avois souvent travesti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce sujet si triste pour tant de gens, mais si doux pour qui s'en fait un objet de consolation & d'espérance. Maman me fut en cette occasion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute chose en système, n'avoit pas manqué d'y mettre aussi la religion, & ce système étoit composé d'idées très-disparates, les unes très-saines, les autres très-folles, de sentimens relatifs à son caractère,

& de préjugés venus de son éducation. En général les croyans font Dieu comme ils font eux-mêmes , les bons le font bon , les méchans le font méchant ; les dévots haineux & bilieux ne voyent que l'enfer , parce qu'ils voudroient damner tout le monde : les ames aimantes & douces n'y croient guère , & l'un des étonnemens dont je ne reviens point , est de voir le bon *Fénelon* en parler dans son *Télémaque* , comme s'il y croyoit tout de bon : mais j'espère qu'il mentoit alors ; car enfin quelque véridique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois , quand on est Evêque. Maman ne mentoit pas avec moi, & cette ame sans fiel, qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé, ne voyoit que clémence & miséricorde où les dévots ne voyent que justice & punition. Elle disoit souvent qu'il n'y auroit point de justice en Dieu d'être juste envers nous , parce que ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être , ce seroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit de bizarre , étoit que , sans croire à l'enfer , elle ne laissoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne savoit que faire des ames des méchans , ne pou-



vant ni les damner ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus ; & il faut avouer qu'en effet & dans ce monde & dans l'autre , les méchans sont toujours bien embarrassans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel & de la rédemption est détruite par ce système ; que la base du Christianisme vulgaire en est ébranlée , & que le Catholicisme au moins ne peut subsister. Mainan cependant étoit bonne catholique , ou prétendoit l'être , & il est sûr qu'elle le prétendoit de très-bonne foi. Il lui sembloit qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Ecriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroïssoit comminatoire ou figuré. La mort de Jesus-Christ lui paroïssoit un exemple de charité vraiment divine , pour apprendre aux hommes à aimer Dieu , & à s'aimer entr'eux de même. En un mot , fidelle à la religion qu'elle avoit embrassée , elle en admettoit sincèrement toute la profession de foi ; mais quand on venoit à la discussion de chaque article , il se trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'Eglise , toujours en s'y soumettant. Elle avoit là-dessus une simplicité de cœur , une

franchise plus éloquente que des ergoteries, & qui souvent embarrassoit jusqu'à son confesseur ; car elle ne lui déguisoit rien. Je suis bonne catholique , lui disoit-elle , je veux toujours l'être ; j'adopte de toutes les puissances de mon ame les décisions de Sainte Mere Eglise. Je ne suis pas maitresse de ma foi , mais je le suis de ma volonté. Je la soumets sans réserve , & je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus ?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne , je crois qu'elle l'auroit suivie , tant elle s'adaptoit bien à son caractère. Elle faisoit tout ce qui étoit ordonné , mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choses indifférentes elle aimoit à obéir , & s'il ne lui eût pas été permis , prescrit même de faire gras , elle auroit fait maigre entre Dieu & elle , sans que la prudence eût eu besoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit subordonnée aux principes de M. de Tavel , ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience , & sans même en avoir plus de scrupule que de desir. Je fais que force dévotes

ne font pas sur ce point plus scrupuleuses, mais la différence est qu'elles sont séduites par leurs passions, & qu'elle ne l'étoit que par ses sophismes. Dans les conversations les plus touchantes & j'ose dire les plus édifiantes, elle fût tombée sur ce point sans changer ni d'air ni de ton, sans se croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait, & puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant: tant elle étoit intimement persuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police sociale, dont toute personne sensée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception selon l'esprit de la chose, sans le moindre risque d'offenser Dieu. Quoique sur ce point je ne fusse assurément pas de son avis, j'avoue que je n'osois le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallut faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la règle pour les autres en tâchant de m'en excepter; mais outre que son tempérament prévenoit assez l'abus de ses principes, je sais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, & que réclamer l'exception pour moi, c'étoit la lui

laisser pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reste, je compte ici par occasion cette inconséquence avec les autres, quoi qu'elle ait eu toujours peu d'effet dans sa conduite & qu'alors elle n'en eût point du tout; mais j'ai promis d'exposer fidèlement ses principes, & je veux tenir cet engagement; je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois besoin pour garantir mon âme des terreurs de la mort & de ses suites, je puisois avec sécurité dans cette source de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois fait; j'aurois voulu transporter toute en elle ma vie que je sentoisi prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la persuasion qu'il me restoit peu de tems à vivre, de ma profonde sécurité sur mon sort à venir, résultoit un état habituel très-calme, & sensuel même, en ce qu'amortissant toutes les passions qui portent au loin nos craintes & nos espérances, il me laissoit jouir sans inquiétude & sans trouble du peu de jours qui m'étoient laissés. Une chose contribuoit à les rendre plus agréables; c'étoit le soin de nourrir son goût pour la campagne par

tous les amusemens que j'y pouvois rassembler. En lui faisant aimer son jardin, sa basse-cour, ses pigeons, ses vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela, & ces petites occupations qui remplissoient ma journée sans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait, & tous les remèdes pour conserver ma pauvre machine, & la rétablir même autant que cela se pouvoit.

Les vendanges, la récolte des fruits nous amusèrent le reste de cette année, & nous attachèrent de plus en plus à la vie rustique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, & nous retournâmes à la ville comme nous serions allés en exil. Moi sur-tout qui doutant de revoir le printems, croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas sans baiser la terre & les arbres, & sans me retourner plusieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-tems mes écolières, ayant perdu le goût des amusemens & des sociétés de la ville, je ne sortois plus, je ne voyois plus personne, excepté Maman, & M. *Salomon*, devenu depuis peu son médecin & le mien,

honnête homme , homme d'esprit , grand Cartésien , qui parloit assez bien du système du monde , & dont les entretiens agréables & instructifs me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce fort & niais remplissage des conversations ordinaires ; mais des conversations utiles & solides m'ont toujours fait grand plaisir , & je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. *Salomon* ; il me sembloit que j'entre-ricipois avec lui sur ces hautes connoissances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ses entraves. Ce goût que j'avois pour lui s'étendit aux sujets qu'il traitoit , & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui mêloient la dévotion aux sciences , m'étoient les plus convenables ; tels étoient particulièrement ceux de l'Oratoire & de Port Royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du Père *Lami* , intitulé , *Entretiens sur les Sciences*. C'étoit une espèce d'introduction à la connoissance des livres qui en traitent. Je le lus & relus cent fois ; je résolus d'en faire mon guide. Enfin je

me sentis entraîné peu-à-peu malgré mon état, ou plutôt par mon état, vers l'étude avec une force irrésistible, & tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que si j'avois dû toujours vivre. On disoit que cela me faisoit du mal; je crois, moi, que cela me fit du bien, & non-seulement à mon ame, mais à mon corps; car cette application pour laquelle je me passionnois me devint si délicieuse, que, ne pensant plus à mes maux, j'en étois beaucoup moins affecté. Il est pourtant vrai que rien ne me procuroit un soulagement réel; mais n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumois à languir, à ne pas dormir, à penser au lieu d'agir, & enfin à regarder le dépérissement successif & lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort seul pouvoit arrêter.

Non-seulement cette opinion me détacha de tous les vains soins de la vie, mais elle me délivra de l'importunité des remèdes, auxquels on m'avoit jusqu'alors soumis malgré moi. *Salomon* convaincu que ses drogues ne pouvoient me sauver, m'en épargna le déboire, & se contenta d'anu-

fer la douleur de ma pauvre Maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'espoir du malade , & maintiennent le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime , je repris l'usage du vin , & tout le train de vie d'un homme en santé selon la mesure de mes forces , sobre sur toute chose , mais ne m'abstenant de rien. Je sortis même & recommençai d'aller voir mes connoissances , sur-tout M. de *Conzié* , dont le commerce me plaisoit fort. Enfin , soit qu'il me parût beau d'apprendre jusqu'à ma dernière heure , soit qu'un reste d'espoir de vivre se cachât au fond de mon cœur , l'attente de la mort loin de ralentir mon goût pour l'étude sembloit l'animer , & je me pressois d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde , comme si j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire , appelé *Bouchard* , où se rendoient quelques gens de lettres , & le printems que j'avois cru ne pas revoir étant proche , je m'assortis de quelques livres pour les Charmettes , en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur , & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je



vis les premiers bourgeons , est inexprimable. Revoir le printems étoit pour moi ressusciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot , & nous fûmes assez-tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès-lors , je ne crus plus mourir ; & réellement il est singulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert , mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit , me sentant plus mal qu'à l'ordinaire : quand vous me verrez prêt à mourir , portez - moi à l'ombre d'un chêne ; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible, je repris mes fonctions champêtres , mais d'une manière proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul ; mais quand j'avois donné six coups de bêche , j'étois hors d'haleine , la sueur me ruisseloit , je n'en pouvois plus. Quand j'étois baissé , mes battemens redoubloient , & le sang me montoit à la tête , avec tant de force , qu'il falloit bien vite me redresser. Contraint de me borner à des soins moins fatigans , je pris entr'autres celui du

colombier , & je m'y affectionnai si fort , que j'y passois souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide , & difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance ; qu'ils me suivoient partout , & se laissoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin , ni dans la cour , sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras , sur la tête , & enfin , malgré le plaisir que j'y prenois , ce cortège me devint si incommode , que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux , sur-tout ceux qui sont craintifs & sauvages. Il me paroissoit charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres. J'en fis usage ; mais d'une manière moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avois des choses , me persuadoit que , pour lire un livre avec fruit , il falloit avoir toutes les connoissances qu'il supposoit , bien éloigné de penser que souvent l'auteur ne les avoit pas lui-même , &

qu'il les puisoit dans d'autres livres à mesure qu'il en avoit besoin. Avec cette folle idée , j'étois arrêté à chaque instant , forcé de courir incessamment d'un livre à l'autre , & quelquefois avant d'être à la dixième page de celui que je voulois étudier , il m'eût fallut épuiser des bibliothèques. Cependant je m'obstinai si bien à cette extravagante méthode , que j'y perdis un tems infini , & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus , ni rien voir , ni rien savoir. Heureusement je m'aperçus que j'enfilois une fausse route , qui m'égaroit dans un labyrinthe immense , & j'en sortis avant d'y être tout - à - fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les sciences , la première chose qu'on sent , en s'y livrant , c'est leur liaison , qui fait qu'elles s'attirent , s'aident , s'éclairent mutuellement , & que l'une ne peut se passer de l'autre. Quoique l'esprit humain ne puisse suffire à toutes , & qu'il en faille toujours préférer une comme la principale , si l'on n'a quelque notion des autres , dans la même on se trouve souvent dans l'obscurité. Je sentis que ce que j'avois entrepris étoit bon & utile en lui-même ,

qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'encyclopédie , j'allois la divisant dans ses branches ; je vis qu'il falloit faire tout le contraire ; les prendre chacune séparément , & les poursuivre chacune à part jusqu'au point où elles se réunissent. Ainsi je revins à la synthèse ordinaire ; mais j'y revins en homme qui fait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoissance , & une réflexion très-naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je vécutse ou que je mourusse , je n'avois point de tems à perdre. Ne rien savoir à près de vingt-cinq ans , & vouloir tout apprendre , c'est s'engager à bien mettre le tems à profit. Ne sachant à quel point le sort ou la mort pouvoient arrêter mon zèle , je voulois , à tout événement , acquérir des idées de toutes choses , tant pour sonder mes dispositions naturelles , que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai , dans l'exécution de ce plan , un autre avantage auquel je n'avois pas pensé ; celui de mettre beaucoup de tems à profit. Il faut que je ne sois pas né pour l'étude ; car une longue applicatioin me fatigue à tel

point qu'il m'est impossible de m'occuper demi-heure de suite avec force du même sujet , sur-tout en suivant les idées d'autrui ; car il m'est arrivé quelquefois de me livrer plus long-tems aux miennes , & même avec assez de succès. Quand j'ai suivi , durant quelques pages , un auteur qu'il faut lire avec application , mon esprit l'abandonne , & se perd dans les nuages. Si je m'obstine , je m'épuise inutilement ; les éblouissemens me prennent , je ne vois plus rien. Mais que de sujets différens se succèdent , même sans interruption , l'un me délasse de l'autre , & sans avoir besoin de relâche , je les suis plus aisément. Je mis à profit cette observation dans mon plan d'études , & je les entremêlai tellement que je m'occupois tout le jour , & ne me fatiguois jamais. Il est vrai que les soins champêtres & domestiques faisoient des diversions utiles ; mais dans ma ferveur croissante , je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le tems pour l'étude , & de m'occuper à la fois de deux choses , sans songer que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment , & dont j'excède souvent

mon lecteur , je mets pourtant une discrétion dont il ne se douteroit guères , si je n'avois soin de l'en avertir. Ici , par exemple , je me rappelle avec délices tous les différens essais que je fis pour distribuer mon tems , de façon que j'y trouvasse à la fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit possible , & je puis dire que ce tems , où je vivois dans la retraite , & toujours malade , fut celui de ma vie où je fus le moins oisif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois se passèrent ainsi à tâter la pente de mon esprit & à jouir dans la plus belle saison de l'année , & dans un lieu qu'elle rendoit enchanté , du charme de la vie dont je sentoisi si bien le prix , de celui d'une société aussi libre que douce , si l'on peut donner le nom de société à une aussi parfaite union , & de celui des belles connoissances que je me propoisois d'acquérir ; car c'étoit pour moi comme si je les avois déjà possédées ; ou plutôt c'étoit mieux encore , puisque le plaisir d'apprendre étoit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut passer sur ces essais , qui tous étoient pour moi des jouissances , mais trop simples pour pouvoir être expli-

quées. Encore un coup le vrai bonheur ne se décrit pas , il se sent , & se sent d'autant mieux qu'il peut le moins se décrire , parce qu'il ne résulte pas d'un recueil de faits , mais qu'il est un état permanent. Je me répète souvent , mais je me répéterois bien davantage , si je disois la même chose autant de fois qu'elle me vient dans l'esprit. Quand enfin mon train de vie souvent changé eût pris un cours uniforme , voici à-peu-près quelle en fut la distribution.

Je me levois tous les matins ayant le soleil. Je montois par un verger voisin dans un très-joli chemin qui étoit au-dessus de la vigne & suivoit la côte jusqu'à Chambery. Là , tout en me promenant , je faisois ma prière , qui ne consistoit pas en un vain balbutiement de lèvres , mais dans une sincère élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me semble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres , tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étoient pures , je puis le dire , & dignes par-là d'être exaucées.

Je ne demandois pour moi & pour celle dont mes vœux ne me sépareroient jamais, qu'une vie innocente & tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins ; la mort des justes & leur sort dans l'avenir. Du reste cet acte se passoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes, & je savois qu'auprès du Dispensateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires, est moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant, par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les seuls dont l'œil & le cœur ne se lassent jamais. Je regardois de loins s'il étoit jour chez Maman ; quand je voyois son contrevent ouvert, je tréfillois de joie & j'accourois. S'il étoit fermé, j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amusant à repasser ce que j'avois appris la veille, ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embrasser dans son lit souvent encore à moitié endormie, & cet embrassement aussi pur que tendre, tiroit de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.



Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le tems de la journée où nous étions le plus tranquilles , où nous causions le plus à notre aise. Ces séances , pour l'ordinaire assez longues , m'ont laissé un goût vif pour les déjeûnés, & je préfère infiniment l'usage d'Angleterre & de Suisse où le déjeûné est un vrai repas qui rassemble tout le monde , à celui de France où chacun déjeûne seul dans sa chambre , ou le plus souvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de causerie , j'allois à mes livres jusqu'au dîné. Je commençois par quelque livre de philosophie , comme la logique de Port-Royal , l'Essai de Locke , Mallebranche , Leibnitz , Descartes , &c. Je m'appergus bientôt que tous ces Auteurs étoient en contradiction presque perpétuelle , & je formai le chimérique projet de les accorder , qui me fatigua beaucoup & me fit perdre bien du tems. Je me brouillois la tête , & je n'avançois point. Enfin , renonçant encore à cette méthode , j'en pris une infiniment meilleure , & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait , malgré mon défaut de capacité ; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'é-

tude. En lisant chaque Auteur je me fis une loi d'adopter & suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre , & sans jamais disputer avec lui. Je me dis : commençons par me faire un magasin d'idées , vraies ou fausses , mais nettes , en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer & choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvéniens , je le fais , mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui , sans réfléchir , pour ainsi dire , & presque sans raisonner , je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même & penser sans le secours d'autrui. Alors quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres , je me suis amusé à repasser & comparer ce que j'avois lu , à peser chaque chose à la balance de la raison , & à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire , je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur , & quand j'ai publié mes propres idées , on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile , & de jurer *in verba magistri*.

Je passois de-là à la géométrie élémentaire ; car je n'ai jamais été plus loin , m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois sur mes pas , & de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'*Euclide* , qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations que la liaison des idées. Je préférâi la géométrie du P. *Lami* , qui dès-lors devint un de mes Auteurs favoris , & dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algèbre suivoit , & ce fut toujours le P. *Lami* que je pris pour guide ; quand je fus plus avancé , je pris la science du calcul du P. *Reynaud* , puis son analyse démontrée que je n'ai fait que fleurir. Je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algèbre à la géométrie. Je n'aimois point cette manière d'opérer sans voir ce qu'on fait ; & il me sembloit que résoudre un problème de géométrie par les équations , c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La première fois que je trouvai par le calcul que le carré d'un binôme étoit composé du carré de chacune de ses parties & du double produit de l'une par l'autre , malgré la justesse de ma multiplication , je n'en voulus rien croire

jusqu'à ce que j'eusse fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'eusse un grand goût pour l'algèbre, en n'y considérant que la quantité abstraite; mais appliquée à l'étendue je voulois voir l'opération sur les lignes, autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible, & dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogots me faisoient mal au cœur & ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de règles, & en apprenant la dernière, j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire; & c'étoit précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité, que je m'obstinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois assez la construction pour pouvoir lire un Auteur facile, à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route, & je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, & je m'en tins là. A force de tems & d'exercice, je suis parvenu à lire couramment les

Auteurs

Auteurs latins , mais jamais à pouvoir ni parler , ni écrire dans cette langue ; ce qui m'a souvent mis dans l'embarras quand je me suis trouvé , je ne fais comment , enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre inconvénient , conféquent à cette manière d'apprendre , est que je n'ai jamais fu la profodie , encore moins les règles de la versification. Desirant pourtant de sentir l'harmonie de la langue en vers & en prose , j'ai fait bien des efforts pour y parvenir ; mais je suis convaincu que sans maître cela est presque impossible. Ayant appris la composition du plus facile de tous les vers , qui est l'hexamètre , j'eus la patience de scander presque tout Virgile , & d'y marquer les pieds & la quantité ; puis quand j'étois en doute si une syllabe étoit longue ou brève , c'étoit mon Virgile que j'allois consulter. On sent que cela me faisoit faire bien des fautes , à cause des altérations permises par les règles de la versification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier seul , il y a aussi de grands inconvéniens , & sur-tout une peine incroyable. Je fais cela mieux que qui que ce soit.

Avant midi , je quittois mes livres ; & si le dîner n'étoit pas prêt , j'allois faire

visite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeller, j'accourois fort content, & muni d'un grand appétit; car c'est encore une chose à noter, que quelque malade que je puisse être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement, en causant de nos affaires, en attendant que Maman pût manger. Deux ou trois fois la semaine, quand il faisoit beau, nous allions derrière la maison prendre le café dans un cabinet frais & touffu que j'avois garni de houblon, & qui nous faisoit grand plaisir durant la chaleur; nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre manière de vivre, & qui nous en faisoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin: c'étoient des abeilles. Je ne manquois guères, & souvent Maman avec moi, d'aller leur rendre visite; je m'intéressois beaucoup à leur ouvrage, je m'amusois infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuisses quelquefois si chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours, la curiosité me rendit indiscret, & elles

me piquèrent deux ou trois fois ; mais ensuite nous fîmes si bien connoissance, que , quelque près que je vinssé , elles me laissoient faire , & quelques pleines que fussent les ruches prêtes à jeter leur essaim , j'en étois quelquefois entouré , j'en avois sur les mains , sur le visage , sans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux se défient de l'homme , & n'ont pas tort ; mais font-ils sûrs une fois qu'il ne leur veut pas nuire , leur confiance devient si grande , qu'il faut être plus que barbare pour en abuser.

Je retournois à mes livres ; mais mes occupations de l'après - midi devoient moins porter le nom de travail & d'étude , que de récréations & d'amusement. Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon dîner , & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant ; mais sans gêne & presque sans règle , à lire sans étudier. La chose que je suivois le plus exactement étoit l'Histoire & la Géographie , & comme cela ne demandoit point de contention d'esprit , j'y fis autant de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le Père *Pétau* , & je m'enfonçai dans les ténèbres de la Chro-

nologie ; mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond , ni rive , & je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des tems & à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'Astronomie , si j'avois eu des instrumens ; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres & de quelques observations grossières faites avec une lunette d'approche , seulement pour connoître la situation générale du Ciel : car ma vue courte ne me permet pas de distinguer à *yeux nuds* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avois acheté un planisphère céleste pour étudier les constellations ; j'avois attaché ce planisphère sur un châssis , & les nuits où le Ciel étoit serein , j'allois dans le jardin poser mon châssis sur quatre piquets de ma hauteur , le planisphère tourné en dessous , & pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle , je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets ; puis regardant alternativement le planisphère avec mes yeux , & les astres avec ma lunette , je m'exerçois à connoître les étoiles & à discerner les



constellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. *Noiret* étoit en terrasse ; on voyoit du chemin tout ce qui s'y faisoit. Un soir, des payfans passant assez tard, me virent dans un grotesque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnoit sur mon planisphère & dont ils ne voyoient pas la cause, parce que la lumière étoit cachée à leurs yeux par les bords du feau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre & le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir, donnoit à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les rassurer : un chapeau clabaud par-dessus mon bonnet, & un pet-en-l'air ouetté de Maman qu'elle m'avoit obligé de mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un vrai sorcier, & comme il étoit près de minuit, ils ne doutèrent point que ce ne fût le commencement du *fabat*. Peu curieux d'en voir davantage, ils se sauvèrent très-allarmés, éveillèrent leurs voisins pour leur conter leur vision, & l'histoire courut si bien, que dès le lendemain chacun fut dans le voisinage que le *fabat* se tenoit chez M. *Noiret*. Je ne fais ce qu'eût produit enfin cette

rumeur, si l'un des payfans, témoin de mes conjurations, n'en eût le même jour porté sa plainte à deux Jésuites qui venoient nous voir, & qui, sans savoir de quoi il s'agissoit, les désabuserent par provision. Ils nous contèrent l'histoire, je leur en dis la cause, & nous rîmes beaucoup. Cependant il fut résolu, crainte de récidive, que j'observerois désormais sans lumière & que j'irois consulter le planisphère dans la maison. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la Montagne* ma magie de Venise, trouveront, je m'affure, que j'avois de longue main une grande vocation pour être forcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes, quand je n'étois occupé d'aucuns soins champêtres; car ils avoient toujours la préférence, & dans ce qui n'excédoit pas mes forces, je travaillois comme un payfan; mais il est vrai que mon extrême foiblesse ne me laissoit guères alors sur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs, je voulois faire à la fois deux ouvrages, & par cette raison je n'en faisois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire; je m'obstinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela, je por-

tois toujours avec moi quelque livre , qu'avec une peine incroyable j'éudiois & repassois tout en travaillant. Je ne fais pas comment l'opiniâtreté de ces vains & continuels efforts ne m'a pas enfin rendu stupide. Il faut que j'aie appris & rappris bien vingt fois les *Églogues* de *Virgile* , dont je ne fais pas un seul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres , par l'habitude que j'avois d'en porter partout avec moi , au colombier , au jardin , au verger , à la vigne. Occupé d'autre chose , je posois mon livre au pied d'un arbre ou sur la haye ; partout , j'oubliois de le reprendre , & souvent au bout de quinze jours je le retrouvois pourri , ou rongé des fourmis & des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébété , tout occupé que j'étois sans cesse à marmoter quelque chose entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal & de l'Oratoire , étant ceux que je lisois le plus fréquemment , m'avoient rendu demi-Janséniste , & malgré toute ma confiance , leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer , que jusques-là j'avois très-peu

craint , troubloit peu-à-peu ma fécurité , & si Maman ne m'eût tranquillisé l'ame , cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleversé. Mon confesseur , qui étoit aussi le sien , contribuoit pour sa part à me maintenir dans une bonne assiette. C'étoit le Père *Hemet* , Jésuite , bon & sage vieillard , dont la mémoire me sera toujours en vénération. Quoique Jésuite , il avoit la simplicité d'un enfant , & sa morale , moins relâchée que douce , étoit précisément ce qu'il me falloit pour balancer les tristes impressions du Jansénisme. Ce bon homme , & son compagnon le père *Coppier* , venoient souvent nous voir aux Charmettes , quoique le chemin fut fort rude , & assez long pour des gens de leur âge. Leurs visites me faisoient grand bien : que Dieu veuille le rendre à leurs ames ; car ils étoient trop vieux alors pour que je les présume en vie encore aujourd'hui. J'allois aussi les voir à Chambery , je me familiarisois peu-à-peu avec leur maison ; leur bibliothèque étoit à mon service ; le souvenir de cet heureux tems se lie avec celui des Jésuites , au point de me faire aimer l'un par l'autre , & quoique leur doctrine m'ait toujours paru dan-

gereuse , je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr sincèrement.

Je voudrois savoir s'il passe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui passent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente, autant qu'on la puisse mener , & malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore souvent. Je me demandois : en quel état suis-je ? Si je mourrois à l'instant-même , serois-je damné ? Selon mes Jansénistes, la chose étoit indubitable ; mais selon ma conscience il me paroïssoit que non. Toujours craintif, & flottant dans cette cruelle incertitude j'avois recours pour en sortir aux expédiens les plus risibles , & pour lesquels je ferois volontiers enfermer un homme , si je lui en voyois faire autant. Un jour rêvant à ce triste sujet, je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres , & cela avec mon adresse ordinaire , c'est-à-dire , sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice , je m'avisai de m'en faire une espèce de pronostic pour calmer mon inquiétude. Je me dis, je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre , qui est vis-à-vis de moi.

Si je le touche , signe de salut ; si je le manque , signe de damnation. Tout en disant ainsi , je jette ma pierre d'une main tremblante , & avec un horrible battement de cœur , mais si heureusement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre ; ce qui véritablement n'étoit pas difficile : car j'avois eu soin de le choisir fort gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon salut. Je ne fais en me rappelant ce trait , si je dois rire ou gémir sur moi-même. Vous autres grands hommes qui riez sûrement , félicitez-vous , mais n'insultez pas à ma misère ; car je vous jure que je la sens bien.

Au reste , ces troubles , ces alarmes inséparables peut-être de la dévotion , n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois assez tranquille , & l'impression que l'idée d'une mort prochaine faisoit sur mon ame , étoit moins de la tristesse , qu'une langueur paisible , & qui même avoit ses douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers , une espèce d'exhortation que je me faisois à moi-même , & où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve assez de courage en soi pour envisager la mort , & sans avoir éprouvé de

grands maux , ni de corps ni d'esprit durant ma vie. Que j'avois bien raison ! Un pressentiment me faisoit craindre de vivre pour souffrir. Il sembloit que je prévoyois le sort qui m'attendoit sur mes vieux jours. Je n'ai jamais été si près de la sagesse , que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé ; délivré des soucis de l'avenir , le sentiment qui dominoit constamment dans mon ame , étoit de jouir du présent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite sensualité très-vive , qui leur fait favoriser avec délices les plaisirs innocens qui leur sont permis. Les mondains leur en font un crime , je ne fais pourquoi , ou plutôt je le fais bien. C'est qu'ils envient aux autres la jouissance des plaisirs simples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût , & je trouvois charmant de le satisfaire en sûreté de conscience. Mon cœur neuf encore se livroit à tout avec un plaisir d'enfant , ou plutôt , si je l'ose dire , avec une volupté d'ange : car en vérité ces tranquilles jouissances ont la sérénité de celles du paradis. Des dînés faits sur l'herbe à Montagnole , des soupés sous le berceau , la récolte des fruits , les vendanges , les veillées à teiller avec

nos gens, tout cela faisoit pour nous autant de fêtes auxquelles Maman prenoit le même plaisir que moi. Des promenades plus solitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fîmes une entr'autres qui fait époque dans ma mémoire, un jour de Saint Louis, dont Maman portoit le nom. Nous partîmes ensemble & seuls de bon matin, après la messe qu'un Carme étoit venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maison. J'avois proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions, & que nous n'avions point visitée encore. Nous avions envoyé nos provisions d'avance, car la course devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde & grasse, ne marchoit pas mal; nous allions de colline en colline & de bois en bois, quelquefois au soleil & souvent à l'ombre; nous reposant de tems en tems, & nous oubliant des heures entières; causant de nous, de notre union, de la douceur de notre sort, & faisant pour sa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout sembloit conspirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu; point de pous-



fière, & des ruisseaux bien courans. Un petit vent frais agitoit les feuilles, l'air étoit pur, l'horizon sans nuages; la sérénité régnoit au Ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fut fait chez un paysan, & partagé avec sa famille, qui nous bénissoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens ! Après le dîné nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où tandis que j'amassois des brins de bois sec pour faire notre café, Maman s'amusoit à herboriser parmi les broussailles, & avec les fleurs du bouquet que chemin faisant je lui avois ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure, mille choses curieuses qui m'amusèrent beaucoup, & qui devoient me donner du goût pour la botanique, mais le moment n'étoit pas venu; j'étois distrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper, fit diversion aux fleurs & aux plantes. La situation d'ame où je me trouvois, tout ce que nous avions dit & fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé, me rappellèrent l'espace de rêve, que tout éveillé j'avois fait à Annecy sept ou huit ans auparavant, & dont j'ai rendu compte en son lieu. Les rapports en étoient si frappans,

qu'en y pensant j'en fus ému jusqu'aux larmes. Dans un transport d'attendrissement, j'embrassai cette chère amie. Maman, Maman, lui dis-jè avec passion, ce jour m'a été promis depuis longtemps, & je ne vois rien au-delà. Mon bonheur, grace à vous, est à son comble, puisse-t-il ne pas décliner désormais ! Puisse-t-il durer aussi longtemps que j'en conserverois le goût ! il ne finira qu'avec moi.

Ainsi coulèrent mes jours heureux, & d'autant plus heureux, que n'apercevant rien qui les dût troubler, je n'envisageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la source de mes soucis fût absolument tarie ; mais je lui voyois prendre un autre cours que je dirigeois de mon mieux sur des objets utiles, afin qu'elle portât son remède avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, & ce goût ne s'attédissoit pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des soins champêtres ; elle aimoit à faire valoir les terres, & elle avoit sur cela des connoissances dont elle faisoit usage avec plaisir. Non contente de ce qui dépendoit de la maison qu'elle avoit prise, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin, portant son humeur entre-

prenante sur des objets d'agriculture , au lieu de rester oisive dans sa maison , elle prenoit le train de devenir bientôt une grosse fermière. Je n'aimois pas trop à la voir ainsi s'étendre , & je m'y opposois tant que je pouvois ; bien sûr qu'elle seroit toujours trompée , & que son humeur libérale & prodigue porteroit toujours la dépense au-delà du produit. Toutefois je me consolais en pensant que ce produit du moins ne seroit pas nul & lui aideroit à vivre. De toutes les entreprises qu'elle pouvoit former , celle-là me paroissoit la moins ruineuse , & sans y envisager comme elle un objet de profit , j'y envisageois une occupation continuelle qui la garantiroit des mauvaises affaires & des escrocs. Dans cette idée je desirois ardemment de recouvrer autant de force & de santé qu'il m'en falloit pour veiller à ses affaires , pour être piqueur de ses ouvriers ou son premier ouvrier , & naturellement l'exercice que cela me faisoit faire , m'arrachant souvent à mes livres , & me distraisant sur mon état , devoit le rendre meilleur.

L'hyver suivant , *Barillot* revenant d'Italie , m'apporta quelques livres , entr'autres le *Bontempi* & la *Cartella per*

*musica* du P. *Banchieri* qui me donnèrent du goût pour l'histoire de la musique & pour les recherches théoriques de ce bel art. *Barillot* resta quelques tems avec nous, & comme j'étois majeur depuis plusieurs mois, il fut convenu que j'irois le printems suivant à Genève redemander le bien de ma mère, ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on fût ce que mon frère étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été résolu. J'allai à Genève, mon père y vint de son côté. Depuis long-tems il y revenoit sans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé son décret; mais comme on avoit de l'estime pour son courage & du respect pour sa probité, on feignoit d'avoir oublié son affaire, & les Magistrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le tems la bourgeoisie, en lui rappelant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés sur mon changement de religion; l'on n'en fit aucune. Les loix de Genève sont à cet égard moins dures que celles de Berne, où quiconque change de religion, perd non-seulement son état, mais son bien. Le mien ne me fut donc pas

disputé, mais se trouva, je ne fais comment, réduit à fort peu de chose. Quoiqu'on fût à-peu-près sûr que mon frère étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres suffisans pour réclamer sa part, & je la laissai sans regret à mon père qui en a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de justice furent faites, & que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, & je volai porter le reste aux pieds de Maman. Le cœur me battoit de joie durant la route, & le moment où je déposai cet argent dans ses mains, me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette simplicité des belles ames, qui, faisant ces choses-là sans effort, les voyent sans admiration. Cet argent fut employé presque tout entier à mon usage, & cela avec une égale simplicité. L'emploi en eût exactement été le même, s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma santé ne se rétablissoit point. Je dépérissais au contraire à vue d'œil. J'étois pâle comme un mort, & maigre comme un squelette. Mes battemens d'artères étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes; j'étois con-

tinuellement oppressé, & ma foiblesse enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir ; je ne pouvois presser le pas sans étouffer ; je ne pouvois me baïsser sans avoir des vertiges ; je ne pouvois soulever le plus léger fardeau ; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme aussi remuant que moi. Il est certain qu'il se mêloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs sont les maladies des gens heureux ; c'étoit la mienne : les pleurs que je versois souvent sans raison de pleurer, les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiseau, l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie, tout cela marquoit cet ennui du bien-être qui fait, pour ainsi dire, extravaguer la sensibilité. Nous sommes si peu faits pour être heureux ici-bas, qu'il faut nécessairement que l'ame ou le corps souffre quand ils ne souffrent pas tous les deux, & que le bon état de l'un fait presque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieusement de la vie, ma machine en décadence m'en empêchoit, sans qu'on pût dire où la cause du mal avoit son vrai siège. Dans la suite, malgré le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves, mon corps semble

avoir repris des forces pour mieux sentir mes malheurs , & maintenant que j'écris ceci , infirme & presque sexagénaire , accablé de douleurs de toute espèce , je me sens pour souffrir plus de vigueur & de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge & dans le sein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever , ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures , je m'étois mis à étudier l'anatomie , & passant en revue la multitude & le jeu des pièces qui composoient ma machine , je m'attendois à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour ; loin d'être étonné de me trouver mourant , je l'étois que je pusse encore vivre , & je ne lisois pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne. Je suis sûr que , si je n'avois pas été malade , je le serois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des symptômes de la mienne , je croyois les avoir toutes , & j'en gagnai par-dessus une plus cruelle encore dont je m'étois cru délivré , la fantaisie de guérir ; c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine. A force de chercher , de réfléchir , de comparer , j'allai m'imaginer que la base

de moi mal étoit un polype au cœur , & *Salomon* lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur , résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'*Anet* avoit fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes & le démonstrateur *M. Sauvages* , on lui avoit dit que *M. Fizes* avoit guéri un pareil polype. Maman s'en souvint & m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter *M. Fizes*. L'espoir de guérir me fait retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Genève en fournit le moyen. Maman, loin de m'en détourner , m'y exhorte , & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval, me fatigant trop , j'avois pris une chaise à Grenoble. A Moirans , cinq ou six autres chaises arrivèrent à la file , après la mienne. Pour le coup , c'étoit vraiment l'avanture des bran-



cards. La plupart de ces chaises étoient le cortège d'une nouvelle mariée , appelée Madame de \*\*\*. Avec elle étoit une autre femme , appelée Madame N\*\*\* , moins jeune & moins belle que Madame de \*\*\* , mais non moins aimable , & qui , de Romans où s'arrêtoit celle-ci , devoit poursuivre sa route jusqu'au \*\*\* , près le Pont du Saint-Esprit. Avec la timidité qu'on me connoît , on s'attend que la connoissance ne fut pas si tôt faite avec des femmes brillantes , & la suite qui les entouroit : mais enfin , suivant la même route , logeant dans les mêmes auberges , & sous peine de passer pour un loup-garou , forcé de me présenter à la même table , il falloit bien que cette connoissance se fit ; elle se fit donc , & même plutôt que je n'aurois voulu ; car tout ce fracas ne convenoit guères à un malade , & sur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curiosité rend ces coquines de femmes si insinuantes , que pour parvenir à connoître un homme , elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainsi arriva de moi. Madame de \*\*\*. trop entourée de ses jeunes roquets , n'avoit guères le tems de m'agacer , & d'ailleurs ce n'en étoit pas la

peine, puisque nous allions nous quitter ; mais Madame N\*\*\*, moins obédée, avoit des provisions à faire pour la route : voilà Madame N\*\*\* qui m'entreprend, & adieu le pauvre *Jean-Jaques*, ou plutôt, adieu la fièvre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me restèrent, & dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma santé fut le premier texte de notre connoissance. On voyoit que j'étois malade, on savoit que j'allois à Montpellier, & il faut que mon air & mes manières n'annonçassent pas un débauché ; car il fut clair dans la suite qu'on ne m'avoit pas soupçonné d'aller y faire un tour de casserolle. Quoique l'état de maladie ne soit pas pour un homme une grande recommandation près des Dames, il me rendit toutefois intéressant pour celles-ci. Le matin, elles envoyoient savoir de mes nouvelles, & m'inviter à prendre le chocolat avec elles ; elles s'informoient comment j'avois passé la nuit. Une fois, selon ma louable coutume de parler sans penser, je répondis que je ne savois pas. Cette réponse leur fit croire que j'étois fou ; elles m'examinèrent davantage, & cet

examen ne me nuisit pas. J'entendis une fois Madame de \*\*\* dire à son amie : il manque de monde , mais il est aimable. Ce mot me rassura beaucoup , & fit que je le devins en effet.

En se familiarisant , il falloit parler de soi , dire d'où l'on venoit , qui l'on étoit. Cela m'embarraffoit ; car je sentoits très - bien que , parmi la bonne compagnie , & avec des femmes gaillantes , ce mot de nouveau converti m'alloit tuer. Je ne fais par quelle bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglois. Je me donnai pour Jacobite , on me prit pour tel ; je m'appellai *Dudding* , & l'on m'appella M. *Dudding*. Un maudit Marquis de \*\*\* , qui étoit là , malade ainsi que moi , vieux au par-dessus , & d'assez mauvaise humeur , s'avisa de lier conversation avec M. *Dudding*. Il me parla du Roi Jacques , du Prétendant , de l'ancienne Cour de St. Germain. J'étois sur les épines. Je ne favois , de tout cela , que le peu que j'en avois lu dans le Comte Hamilton & dans les gazettes ; cependant je fis , de ce peu , si bon usage , que je me tirai d'affaire : heureux qu'on ne se fût pas avisé de me questionner sur la lan-

gue angloise dont je ne savois pas un seul mot.

Toute la compagnie se convenoit , & voyoit à regret le moment de se quitter. Nous faisons des journées de limacon. Nous nous trouvâmes un Dimanche à St. Marcellin; Madame N\*\*\* voulut aller à la messe , j'y fus avec elle ; cela faillit à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeste & recueillie , elle me crut dévot , & prit de moi la plus mauvaise opinion du monde , comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut ensuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaise impression , ou plutôt , Madame N\*\*\* , en femme d'expérience , & qui ne se rebutoit pas aisément , voulut bien courir les risques de ses avances , pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup , & de telles , que bien éloigné de présumer de ma figure , je crus qu'elle se moquoit de moi. Sur cette folie , il n'y eut sorte de bêtises que je ne fisse ; c'étoit pis que le Marquis du *Legs*. Madame N\*\*\* tint bon , me fit tant d'agaceries , & me dit des choses si tendres , qu'un homme beaucoup moins

moins sot eût eu bien de la peine à prendre tout cela sérieusement. Plus elle en faisoit , plus elle me confirmoit dans mon idée , & ce qui me tourmentoit davantage , étoit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me disois , & je lui disois , en soupirant : ah ! que tout cela n'est-il vrai ! je serois le plus heureux des hommes. Je crois que ma simplicité de novice ne fit qu'irriter sa fantaisie , eile n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laissé à Romans Madame de \*\*\* , & sa suite. Nous continuions notre route le plus lentement & le plus agréablement du monde , Madame N\*\*\* , le Marquis de \*\*\* , & moi. Le Marquis , quoique malade & grondeur , étoit un assez bon homme , mais qui n'aimoit pas trop à manger son pain à la fumée du rôti. Madame N\*\*\* cachoit si peu le goût qu'elle avoit pour moi , qu'il s'en apperçût plutôt que moi-même , & ses sarcasmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'osois prendre aux bontés de la Dame , si , par un travers d'esprit dont moi seul étois capable , je ne m'étois imaginé qu'ils s'entendoient pour me persiffler. Cette sotte idée acheva de

me renverser la tête , & me fit faire le plus plat personnage , dans une situation où , mon cœur étant réellement pris , m'en pouvoit dicter un assez brillant. Je ne conçois pas comment Madame N\*\*\* ne se rebuta pas de ma maufaderie , & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'esprit , qui savoit discerner son monde , & qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtise que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à se faire entendre , & ce ne fut pas sans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner , & selon notre louable coutume nous y passâmes le reste du jour. Nous étions logés hors de la ville à Saint-Jacques ; je me souviendrai toujours de cette auberge ainsi que de la chambre que Madame N\*\*\*. y occupoit. Après le dîner elle voulut se promener ; elle savoit que le Marquis n'étoit pas allant : c'étoit le moyen de se ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien résolu de tirer parti ; car il n'y avoit plus de tems à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville , le long des fossés. Là je repris la longue histoire de mes plaintes , auxquelles elle répondoit d'un ton si tendre , me

pressant quelquefois contre son cœur le bras qu'elle tenoit , qu'il falloit une stupidité pareille à la mienne pour m'empêcher de vérifier si elle parloit sérieusement. Ce qu'il y avoit d'impayable , étoit que j'étois moi-même excessivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable ; l'amour la rendoit charmante ; il lui rendoit tout l'éclat de la première jeunesse , & elle ménageoit ses agaceries avec tant d'art qu'elle auroit séduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aise & toujours sur le point de m'émanciper. Mais la crainte d'offenser ou de déplaire ; la frayeur plus grande encore d'être hué , sifflé , berné , de fournir une histoire à table , & d'être complimenté sur mes entreprises par l'impitoyable Marquis , me retinrent au point d'être indigné moi-même de ma sottise honte , & de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étois au supplice ; j'avois déjà quitté mes propos de Céladon dont je sentoient tout le ridicule en si beau chemin ; ne sachant plus quelle contenance tenir , ni que dire , je me taisois ; j'avois l'air boudeur ; enfin je faisois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que

j'avois redouté. Heureusement, Madame N\*\*\*. prit un parti plus humain. Elle interrompit brusquement ce silence en passant un bras autour de mon cou, & dans l'instant sa bouche parla trop clairement sur la mienne pour me laisser mon erreur. La crise ne pouvoit se faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit tems. Elle m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur & ma bouche n'ont si bien parlé; jamais je n'ai si pleinement réparé mes torts, & si cette petite conquête avoit coûté des soins à Madame N\*\*\*. j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivrois cent ans, je ne me rappellerois jamais sans plaisir le souvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune; mais n'étant non plus ni laide ni vieille, elle n'avoit rien dans sa figure qui empêchât son esprit & ses graces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le visage, & je crois que le rouge le lui avoit gâté.



Elle avoit ses raisons pour être facile : c'étoit le moyen de valoir tout son prix. On pouvoit la voir sans l'aimer , mais non pas la posséder sans l'adorer , & cela prouve , ce me semble , qu'elle n'étoit pas toujours aussi prodigue de ses bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit prise d'un goût trop prompt & trop vif pour être excusable , mais où le cœur entroit du moins autant que les sens , & durant le tems court & délicieux que je passai auprès d'elle , j'eus lieu de croire aux ménagemens forcés qu'elle m'imposoit , que quoique sensuelle & voluptueuse elle aimoit encore mieux ma santé que ses plaisirs.

Notre intelligence n'échappa pas au Marquis. Il n'en tiroit pas moins sur moi : au contraire il me traitoit plus que jamais en pauvre amoureux transi , martyr des rigueurs de sa Dame. Il ne lui échappa jamais un mot , un sourire , un regard qui pût me faire soupçonner qu'il nous eût devinés , & je l'aurois cru notre dupe , si Madame N\*\*\*. qui voyoit mieux que moi , ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas , mais qu'il étoit galant homme ; & en effet on ne sauroit avoir des attentions plus honnêtes , ni se comporter plus poliment qu'il fit

toujours , même envers moi , sauf ses plaisanteries , sur-tout depuis mon succès : il m'en attribuoit l'honneur peut-être , & me supposoit moins sot que je ne l'avois paru ; il se trompoit comme on a vu , mais n'importe ; je profitois de son erreur , & il est vrai qu'alors les rieurs étant pour moi je prêtois le flanc de bon cœur & d'assez bonne grace à ses épigrammes ; & j'y ripostois quelquefois même assez heureusement , tout fier de me faire honneur auprès de Madame N\*\*\*. de l'esprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays & dans une saison de bonne chère. Nous la faisions par-tout excellente , grace aux bons soins du Marquis. Je me ferois pourtant passé qu'il les étendît jusqu'à nos chambres ; mais il envoyoit devant son laquais pour les retenir , & le coquin , soit de son chef , soit par l'ordre de son maître , le logeoit toujours à côté de Madame N\*\*\*. & me fourroit à l'autre bout de la maison ; mais cela ne m'embarraßoit guères , & nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieuse dura quatre ou cinq jours , pendant lesquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtois pures ,

vives , sans aucun mélange de peines , ce sont les premières & les seules que j'aie ainsi goûtées , & je puis dire que je dois à Madame N\*\*\*. de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir.

Si ce que je sentoís pour elle n'étoit pas précisément de l'amour , c'étoit du moins un retour si tendre pour celui qu'elle me témoignoit , c'étoit une sensualité si brûlante dans le plaisir & une intimité si douce dans les entretiens , qu'elle avoit tout le charme de la passion sans en avoir le délire , qui tourne la tête & fait qu'on ne fait pas jouir. Je n'ai senti l'amour vrai qu'une seule fois en ma vie , & ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois aimé & comme j'aimois Madame de *Warens* ; mais c'étoit pour cela même que je la possédois cent fois mieux. Près de Maman , mon plaisir étoit toujours troublé par un sentiment de tristesse , par un secret serrement de cœur que je ne surmontois pas sans peine ; au lieu de me féliciter de la posséder , je me reprochois de l'avoir. Près de Madame N\*\*. au contraire , fier d'être homme & d'être heureux , je me livrois à mes sens avec joie , avec confiance , je partageois l'impression que

je faisois sur les siens ; j'étois assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe , & pour tirer de-là de quoi le redoubler.

Je ne me souviens pas de l'endroit où nous quitta le Marquis , qui étoit du pays ; mais nous nous trouvâmes seuls avant d'arriver à Montelimar , & dès-lors Madame N\*\*\*. établit sa femme-de-chambre dans ma chaise , & je passai dans la sienne avec elle. Je puis assurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette manière , & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar , elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours , durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure , pour une visite qui lui attira des importunités défolantes & des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétexta des incommodités qui ne nous empêchèrent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête à tête dans le plus beau pays & sous le plus beau ciel du monde. Oh , ces trois jours ! j'ai dû les regretter quelquefois ; il n'en est plus revenu de semblables.

Des amours de voyage ne font pas

faits pour durer. Il fallut nous séparer , & j'avoue qu'il en étoit tems ; non que je fusse rassasié , ni prêt à l'être ; je m'attachois chaque jour davantage ; mais malgré toute la discrétion de la Dame , il ne me restoit guères que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que , puisque ce régime me faisoit du bien , j'en userois , & que j'irois passer l'hiver au \*\*\*. sous la direction de Madame N\*\*\*. Je devois seulement rester à Montpellier cinq ou six semaines , pour lui laisser le tems de préparer les choses de manière à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples instructions sur ce que je devois savoir , sur ce que je devois dire , sur la manière dont je devois me comporter. En attendant , nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup & sérieusement du soin de ma santé ; m'exhorta de consulter d'habiles gens , d'être très-attentif à tout ce qu'ils me prescriroient , & se chargea , quelque sévère que pût être leur ordonnance , de me la faire exécuter tandis que je serois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit sincèrement , car elle m'aimoit : elle m'en donna mille preu-

ves plus sûres que des faveurs. Elle jugea par mon équipage que je ne nageois pas dans l'opulence ; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même , elle voulut à notre séparation me forcer de partager sa bourse qu'elle apportoit de Grenoble assez bien garnie , & j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin , je la quittai , le cœur tout plein d'elle , & lui laissant , ce me semble , un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route , en la recommençant dans mes souvenirs , & pour le coup très-content d'être dans une bonne chaise pour y rêver plus à mon aise aux plaisirs que j'avois goûtés , & à ceux qui m'étoient promis. Je ne pensois qu'au \*\*\* , & à la charmante vie qui m'y attendoit. Je ne voyois que Madame N\*\*\* & ses entours. Tout le reste de l'univers n'étoit rien pour moi , Maman même étoit oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans lesquels Madame N\*\*\* étoit entrée , pour me faire d'avance une idée de sa demeure , de son voisinage , de ses sociétés , de toute sa manière de vivre. Elle avoit une fille dont elle m'avoit parlé très-souvent en mère idolâtre. Cette fille avoit

quinze ans passés ; elle étoit vive , charmante , & d'un caractère aimable. On m'avoit promis que j'en ferois caressé. Je n'avois pas oublié cette promesse , & j'étois fort curieux d'imaginer comment Mademoiselle N\*\*\* traiteroit le bon ami de sa Maman. Tels furent les sujets de mes rêveries depuis le Pont Saint-Esprit jusqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le Pont-du-Gard ; je n'y manquai pas. Après un déjeûné d'excellentes figues , je pris un guide & j'allai voir le Pont-du-Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient construit. Pour le coup , l'objet passa mon attente , & ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple & noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert , où le silence & la solitude rendent l'objet plus frappant & l'admiration plus vive ; car ce prétendu pont n'étoit qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière , & a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en ha-

bite aucun ? Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice, que le respect m'empêchoit presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisoit croire entendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un insecte dans cette immensité. Je sentoîs, tout en me faisant petit, je ne fais quoi qui m'élevoit l'ame, & je me disois en soupirant : que ne suis-je né Romain ! Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante. Je m'en revins distrait & rêveur, & cette rêverie ne fut pas favorable à Madame N\*\*\*. Elle avoit bien songé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le Pont-du-Gard. On ne s'avise jamais de tout.

A Nîmes, j'allai voir les Arènes ; c'est un ouvrage beaucoup plus magnifique que le Pont-du-Gard, & qui me fit beaucoup moins d'impression, soit que mon admiration se fût épuisée sur le premier objet, soit que la situation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaste & superbe Cirque est entouré de vilaines petites maisons, & d'autres maisons plus petites & plus vilaines encore en remplis-



sent l'arène , de sorte que le tout ne produit qu'un effet disparate & confus , où le regret & l'indignation étouffent le plaisir & la surprise. J'ai vu depuis le Cirque de Vérone infiniment plus petit & moins beau que celui de Nîmes , mais entretenu & conservé avec toute la décence & la propreté possibles , & qui par cela même me fit une impression plus forte & plus agréable. Les François n'ont soin de rien , & ne respectent aucun monument. Ils font tout feu pour entreprendre , & ne savent rien finir , ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point , & ma sensualité , mise en exercice , s'étoit si bien éveillée , que je m'arrêtai un jour au Pont-de-Lunel pour y faire bonne chère , avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret , le plus estimé de l'Europe , méritoit alors de l'être. Ceux qui le tenoient avoient su tirer parti de son heureuse situation , pour le tenir abondamment approvisionné & avec choix. C'étoit réellement une chose curieuse de trouver dans une maison seule & isolée au milieu de la campagne , une table fournie en poisson de mer & d'eau douce , en gibier excellent , en vins fins , servie avec ces attentions & ces soins

qu'on ne trouve que chez les grands & les riches , & tout cela pour vos trente-cinq sous. Mais le Pont-de-Lunel ne resta pas long-tems sur ce pied ; & à force d'user sa réputation , il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade ; je m'en souvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries , mais tous mes autres maux me restoit , & quoique l'habitude m'y rendit moins sensible ; c'en étoit assez pour se croire mort à qui s'en trouveroit attaqué tout d'un coup. En effet , ils étoient moins douloureux qu'effrayans , & faisoient plus souffrir l'esprit que le corps dont ils sembloient annoncer la destruction. Cela faisoit que distrait par des passions vives , je ne songeois plus à mon état ; mais comme il n'étoit pas imaginaire , je le sentoisi-tôt que j'étois de sang-froid. Je songeai donc sérieusement aux conseils de Madame N\*\*\*. & au but de mon voyage. J'allai consulter les praticiens les plus illustres , sur-tout M. *Fizes* , & pour surabondance de précaution je me mis en pension chez un médecin. C'étoit un Irlandois appelé *Fitz-Moris* , qui tenoit une table assez nombreuse d'éru-

dians en médecine, & il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. *Fitz-Moris* se contentoit d'une pension honnête pour la nourriture, & ne prenoit rien de ses pensionnaires pour ses soins, comme médecin. Il se chargea de l'exécution des ordonnances de M. *Fizes*, & de veiller sur ma santé. Il s'acquitta fort bien de cet emploi, quant au régime; on ne gaignoit pas d'indigestions à cette pension-là, & quoique je ne sois pas fort sensible aux privations de cette espèce, les objets de comparaison étoient si proches, que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi même, que M\*\*\*. étoit un meilleur pourvoyeur que M. *Fitz-Moris*. Cependant comme on ne mouroit pas de faim, non plus, & que toute cette jeunesse étoit fort gaie; cette manière de vivre, me fit du bien réellement, & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passois la matinée à prendre des drogues, surtout, je ne fais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, & à écrire à Madame N\*\*\*. car la correspondance alloit son train, & *Rousseau* se chargeoit de retirer les lettres de son ami *Dudding*. A midi j'allois faire un tour à la Ca-

nourgue avec quelqu'un de nos jeunes commençaux , qui tous étoient de très-bons enfans ; on se rassembloit, on alloit dîner. Après dîné, une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous jusqu'au soir : c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas ; je n'en avois ni la force ni l'adresse , mais je pariois , & suivant avec l'intérêt du pari , nos joueurs & leurs boules à travers des chemins raboteux & pleins de pierres , je faisois un exercice agréable & salutaire qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors la ville. Je n'ai pas besoin de dire que ces goûtés étoient gais , mais j'ajouterai qu'ils étoient assez décens , quoique les filles du cabaret fussent jolies. *M. Fitz Moris*, grand joueur de mail , étoit notre président , & je puis dire, malgré la mauvaise réputation des étudiants , que je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeunesse, qu'il ne seroit aisé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux , plus gais que libertins , & je me monte si aisément à un train de vie quand il est volontaire , que je n'aurois pas mieux demandé que de voir

durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudians plusieurs Irlandois , avec lesquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'Anglois , par précaution pour le \* \* \*. car le tems approchoit de m'y rendre. Madame N\*\*\*. m'en preffoit chaque ordinaire , & je me préparois à lui obéir. Il étoit clair , que mes médecins , qui n'avoient rien compris à mon mal , me regardoient comme un malade imaginaire , & me traitoient sur ce pied , avec leur squine , leurs eaux & leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens , les médecins & les philosophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer , & font de leur intelligence la mesure des possibles. Ces Messieurs ne connoissoient rien à mon mal ; donc je n'étois pas malade : car comment supposer que des Docteurs ne fussent pas tout ? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser & me faire manger mon argent , & jugeant que leur substitut du \* \* \*. feroit cela tout aussi bien qu'eux , mais plus agréablement , je résolus de lui donner la préférence , & je quittai Montpellier dans cette sage intention.

Je partis vers la fin de Novembre après six semaines ou deux mois de fé-

jour dans cette ville , où je laissai une douzaine de louis sans aucun profit pour ma santé ni pour mon instruction , si ce n'est un cours d'anatomie commencé sous M. *Fitz-Moris* , & que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on disséquoit , & qu'il me fut impossible de supporter.

Mal à mon aise au-dedans de moi sur la résolution que j'avois prise , j'y réfléchissois en m'avancant toujours vers le Pont Saint-Esprit , qui étoit également la route du \* \* \* . & de Chambery. Les souvenirs de Maman , & ses lettres , quoique moins fréquentes que celles de Madame N \* \* \* . réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma première route. Ils devinrent si vifs au retour , que , balançant l'amour du plaisir , ils me mirent en état d'écouter la raison seule. D'abord dans le rôle d'aventurier que j'allois recommencer , je pouvois être moins heureux que la première fois ; il ne falloit dans tout le \* \* \* . qu'une seule personne qui eût été en Angleterre , qui connût les Anglois , ou qui fût leur langue , pour me démasquer. La famille de Madame N \* \* \* . pouvoit se prendre de mauvaise humeur contre moi , & me traiter peu

honnêtement. Sa fille à laquelle, malgré moi je pensois plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétoit encore. Je tremblois d'en devenir amoureux, & cette peur faisoit déjà la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc pour prix des bontés de la mère, chercher à corrompre sa fille, à lier le plus détestable commerce, à mettre la dissention, le dèshonneur, le scandale & l'enfer dans sa maison? Cette idée me fit horreur, je pris bien la ferme résolution de me combattre & de me vaincre si ce malheureux penchant venoit à se déclarer. Mais pourquoi m'exposer à ce combat? Quel misérable état de vivre avec la mère dont je ferois rassasié, & de brûler pour la fille, sans oser lui montrer mon cœur? Quelle nécessité d'aller chercher cet état, & m'exposer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaisirs, dont j'avois d'avance épuisé le plus grand charme : car il est certain que ma fantaisie avoit perdu sa première vivacité. Le goût du plaisir y étoit encore, mais la passion n'y étoit plus. A cela se mêloient des réflexions relatives à ma situation, à mes devoirs, à cette Maman, si bonne, si généreuse, qui déjà chargée de dettes, l'étoit encore de mes folles dépenses, qui s'épuisoit pour moi,

& que je trompois si indignement. Ce reproche devint si vif, qu'il l'emporta à la fin. En approchant du Saint-Esprit, je pris la résolution de brûler l'étappe du \*\*\*. & de passer tout droit. Je l'exécutai courageusement, avec quelques soupirs, je l'avoue; mais aussi avec cette satisfaction intérieure que je goûtois pour la première fois de ma vie de me dire, je mérite ma propre estime: je fais préférer mon devoir à mon plaisir. Voilà la première obligation véritable que j'aye à l'étude. C'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes si purs que j'avois adoptés, il y avoit peu de tems; après les règles de sagesse & de vertu que je m'étois faites, & que je m'étois senti si fier de suivre; la honte d'être si peu conséquent à moi-même, de démentir si-tôt & si haut mes propres maximes, l'emporta sur la volupté: l'orgueil eût peut-être autant de part à ma résolution que la vertu; mais si cet orgueil n'est pas la vertu même, il a des effets si semblables qu'il est pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions est d'élever l'ame & de la disposer à en faire de meilleures · car telle



est la foiblesse humaine qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions, l'abstinence du mal qu'on est tenté de commettre. Si-tôt que j'eus pris ma résolution, je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, & que ce moment d'ivresse avoit fait disparoître. Plein de bons sentimens & de bonnes résolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute; ne pensant qu'à régler désormais ma conduite sur les loix de la vertu, à me consacrer sans réserve au service de la meilleure des meres, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour elle, & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas ! La sincérité de mon retour au bien sembloit me promettre une autre destinée; mais la mienne étoit écrite & déjà commencée, & quand mon cœur plein d'amour pour les choses bonnes & honnêtes, ne voyoit plus qu'innocence & bonheur dans la vie, je touchois au moment funeste qui devoit traîner à sa suite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empressement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté.

Je lui avois annoncé de Valence le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée sur mon calcul, je restai autant de tems à Chapa-rillan, afin d'arriver juste au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout son charme le plaisir de la revoir. J'aimois mieux le différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avoit toujours réussi. J'avois vu toujours marquer mon arrivée par une espèce de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois, & ces empressemens qui m'étoient si sensibles, valaient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De très-loin je regardois si je ne la verrois point sur le chemin; le cœur me battoit de plus en plus à mesure que j'approchois. J'arrive essoufflé; car j'avois quitté ma voiture en ville : je ne vois personne dans la cour, sur la porte, à la fenêtre; je commence à me troubler; je redoute quelque accident. J'entre; tout est tranquille; des ouvriers goûtoient dans la cuisine; du reste aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir; elle ignoroit que je dusse arriver. Je monte, je la vois

enfin , cette chère Maman si tendrement , si vivement , si purement aimée ; j'accours , je m'élançai à ses pieds. Ah ! te voilà , petit ! me dit-elle en m'embrassant : as-tu fait bon voyage ? Comment te portes-tu ? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle n'avoit pas reçu ma lettre ? Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non , lui dis-je ; & l'éclaircissement finit là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoissois pour l'avoir vu déjà dans la maison avant mon départ : mais cette fois il y paroissoit établi , il l'étoit. Bref , je trouvai ma place prise.

Ce jeune homme étoit du Pays-de-Vaud , son père appelé *Vintzenried* , étoit concierge , ou soi-disant capitaine du château de Chillon. Le fils de Monsieur le capitaine étoit garçon perruquier , & couroit le monde en cette qualité , quand il vint se présenter à Madame de *Warens* , qui le reçut bien , comme elle faisoit tous les passans , & sur-tout ceux de son pays. C'étoit un grand fade blondin , assez bien fait , le visage plat , l'esprit de même , parlant comme le beau *Léandre* , mêlant tous les tons , tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes

fortunes ; ne nommant que la moitié des Marquises avec lesquelles il avoit couché , & prétendant n'avoir point coëffé de jolies femmes, dont il n'eût aussi coëffé les maris. Vain , sot , ignorant , insolent ; au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le substitut qui me fut donné durant mon absence , & l'associé qui me fut offert après mon retour.

O ! Si les ames dégagées de leurs terrestres entraves , voyent encore du sein de l'éternelle lumière ce qui se passe chez les mortels , pardonnez , ombre chère & respectable , si je ne fais pas plus de grace à vos fautes qu'aux miennes , si je dévoile également les unes & les autres aux yeux des lecteurs ! Je dois , je veux être vrai pour vous comme pour moi-même ; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh ! Combien votre aimable & doux caractère , votre inépuisable bonté de cœur , votre franchise & toutes vos excellentes vertus ne rachètent-elles pas de foiblesses , si l'on peut appeller ainsi les torts de votre seule raison ? Vous eûtes des erreurs & non pas des vices ; votre conduite fut reprehensible , mais votre cœur fut toujours pur.

Le

Le nouveau venu s'étoit montré zélé, diligent, exact pour toutes ses petites commissions, qui étoient toujours en grand nombre; il s'étoit fait le piqueur de ses ouvriers. Aussi bruyant que je l'étois peu, il se faisoit voir & sur-tout entendre à la fois à la charrue, aux foins, au bois, à l'écurie, à la basse-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paisible & qui ne faisoit point de bruit. Son grand plaisir étoit de charger & charrier, de scier ou fendre du bois; on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main; on l'entendoit courir, coigner, crier à pleine tête. Je ne fais de combien d'hommes il faisoit le travail, mais il faisoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamare en imposa à ma pauvre Maman; elle crut ce jeune homme un trésor pour ses affaires. Voulant se l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, & n'oublia pas celui sur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur, ses sentimens les plus constans, les plus vrais, ceux sur-tout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel

prompt & plein bouleversement dans tout mon être ! Qu'on se mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je caressois si affectueusement disparurent ; & moi qui depuis mon enfance ne savois voir mon existence qu'avec la sienne , je me vis seul pour la première fois. Ce moment fut affreux : ceux qui le suivirent furent toujours sombres. J'étois jeune encore : mais ce doux sentiment de jouissance & d'espérance qui vivifie la jeunesse me quitta pour jamais. Dès-lors l'être sensible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les tristes restes d'une vie insipide , & si quelquefois encore une image de bonheur effleura mes desirs , ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre , je sentoís qu'en l'obtenant je ne serois pas vraiment heureux.

J'étois si bête , & ma confiance étoit si pleine , que malgré le ton familier du nouveau venu , que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman , qui rapprochoit tout le monde d'elle , je ne me serois pas avisé d'en soupçonner la véritable cause , si elle

ne me l'eût dite elle-même ; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage , si mon cœur eût pu se tourner de ce côté-là ; trouvant quant-à-elle la chose toute simple , me reprochant ma négligence dans la maison , & m'alléguant mes fréquentes absences , comme si elle eût été d'un tempérament fort pressé d'en remplir les viudes. Ah ! Maman , lui dis-je , le cœur ferré de douleur , qu'osez-vous m'apprendre ? Quel prix d'un attachement pareil au mien ? Ne m'avez-vous tant de fois conservé la vie , que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chère ? J'en mourrai , mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou , que j'étois un enfant , qu'on ne mourroit point de ces choses-là ; que je ne perdrais rien , que nous n'en ferions pas moins bons amis , pas moins intimes dans tous les sens , que son tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre , en un mot , que tous mes droits demeuroient les mêmes , & qu'en les partageant avec un autre , je n'en étois pas privé pour cela.

M ij

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes sentimens pour elle ; jamais la sincérité, l'honnêteté de mon ame ne se firent mieux sentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en versant des torrens de larmes. Non, Maman, lui dis-je avec transport ; je vous aime trop pour vous avilir ; votre possession m'est trop chère pour la partager : les regrets qui l'accompagnèrent quand je l'acquis se sont accrus avec mon amour ; non, je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations ; soyez-en toujours digne : il m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous posséder. C'est à vous, ô Maman ! que je vous cède ; c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissai-je périr mille fois, avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime.

Je tins cette résolution avec une constance digne, j'ose le dire, du sentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment, je ne vis plus cette Maman si chérie, que des yeux d'un véritable fils ; & il est à noter que, bien que ma résolution n'eût point son approbation



secrète , comme je m'en suis trop aperçu , elle n'employa jamais , pour m'y faire renoncer , ni propos insinuans , ni caresses , ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes savent user , sans se commettre , & qui manquent rarement de leur réussir. Réduit à me chercher un fort indépendant d'elle , & n'en pouvant même imaginer , je passai bientôt à l'autre extrémité , & le chercher tout en elle. Je l'y cherchai si parfaitement , que je parvins presque à m'oublier moi-même. L'ardent desir de la voir heureuse , à quelque prix que ce fût , absorboit toutes mes affections : elle avoit beau séparer son bonheur du mien , je le voyois mien , en dépit d'elle.

Ainsi commencèrent à germer avec mes malheurs les vertus dont la semence étoit au fond de mon ame , que l'étude avoit cultivées , & qui n'attendoient pour éclore que le ferment de l'adversité. Le premier fruit de cette disposition si désintéressée , fut d'écarter de mon cœur tout sentiment de haine & d'envie contre celui qui m'avoit supplanté. Je voulus , au contraire , & je voulus sincèrement , m'atta-

cher à ce jeune homme , le former , travailler à son éducation , lui faire sentir son bonheur , l'en rendre digne , s'il étoit possible , & faire , en un mot , pour lui , ce qu'*Anet* avoit fait pour moi dans une occasion pareille. Mais la parité manquoit entre les personnes. Avec plus de douceur & de lumières , je n'avois pas le sang-froid & la fermeté d'*Anet* , ni cette force de caractère qui en imposoit , & dont j'aurois eu besoin pour réussir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu'*Anet* avoit trouvées en moi ; la docilité , l'attachement , la reconnoissance , surtout le sentiment du besoin que j'avois de ses soins , & l'ardent desir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun qui n'avoit que du babil. Au contraire , il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maison , & mesurant les services qu'il y croyoit rendre sur le bruit qu'il y faisoit , il regardoit ses haches & ses pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard , il n'avoit pas tort ; mais il partoît de-là pour se donner des airs

à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les payfans du Gentilhomme campagnard, bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec Maman elle-même. Son nom de *Vintzenried*, ne lui paroissant pas assez noble, il le quitta pour celui de Monsieur de *Courtilles*, & c'est sous ce dernier nom qu'il a été connu à Chambery, & en Maurienne où il s'est marié.

Enfin tant fit l'illustre personnage qu'il fut tout dans la maison, & moi rien. Comme, lorsque j'avois le malheur de lui déplaire, c'étoit Maman, & non pas moi qu'il grondoit, la crainte de l'exposer à ses brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il desiroit, & chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il remplissoit avec une fierté sans égale, il falloit que je fusse là spectateur oisif, & tranquille admirateur de sa prouesse. Ce garçon n'étoit pourtant pas absolument d'un mauvais naturel; il aimoit Maman, parce qu'il étoit impossible de ne la pas aimer: il n'avoit même pas pour moi de l'aversion, & quand les intervalles de ses fougues permettoient de lui parler, il nous écoutoit quelquefois assez docilement,

convenant franchement qu'il n'étoit qu'un sot, après quoi il n'en faisoit pas moins de nouvelles sottises. Il avoit d'ailleurs une intelligence si bornée, & des goûts si bas, qu'il étoit difficile de lui parler raison, & presque impossible de se plaire avec lui. A la possession d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre, vieille, rousse, édentée, dont Maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant service, quoiqu'elle lui fit mal au cœur. Je m'aperçus de ce nouveau manège, & j'en fus outré d'indignation : mais je m'aperçus d'une autre chose, qui m'affecta bien plus vivement encore, & qui me jeta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors. Ce fut le refroidissement de Maman envers moi.

La privation que je m'étois imposée, & qu'elle avoit fait semblant d'approuver, est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qu'il en résulte pour elles-mêmes, que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la

femme la plus sensée , la plus philosophe , la moins attachée à ses sens , le crime le plus irrémédiable que l'homme dont au reste elle se soucie le moins , puisse commettre envers elle , est d'en pouvoir jouir & de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception , puisqu'une sympathie si naturelle & si forte fut altérée , en elle , par une abstinence qui n'avoit que des motifs de vertu , d'attachement & d'estime. Dès-lors je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs , qui fit toujours la plus douce jouissance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à se plaindre du nouveau venu ; quand ils étoient bien ensemble , j'entrois peu dans ses confidences. Enfin elle prenoit peu - à - peu une manière d'être dont je ne faisois plus partie. Ma présence lui faisoit plaisir encore , mais elle ne lui faisoit plus besoin , & j'aurois passé des jours entiers sans la voir , qu'elle ne s'en feroit pas appercevoir.

Insensiblement je me sentis isolé & seul dans cette même maison , dont auparavant j'étois l'âme , & où je vivois , pour ainsi dire , à double. Je m'accoutumai peu-à peu à me séparer de tout

ce qui s'y faisoit , de ceux mêmes qui l'habitoient ; & pour m'épargner de continuels déchiremens , je m'enfermai avec mes livres , ou bien j'allois soupirer & pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle & l'éloignement de cœur d'une femme qui m'étoit si chère , irritoient ma douleur , & qu'en cessant de la voir , je m'en sentirois moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison ; je le lui dis , & loin de s'y opposer , elle le favorisa. Elle avoit à Grenoble une amie , appelée Madame *Deybens* , dont le mari étoit ami de M. de *Mably* , grand Prévôt à Lyon. M. *Deybens* me proposa l'éducation des enfans de M. de *Mably* : j'acceptai , & je partis pour Lyon sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation , dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort.

J'avois à-peu-près les connoissances nécessaires pour un Précepteur , & j'en croyois avoir le talent. Durant un an que je passai chez M. de *Mably* , j'eus le tems de me défabuser. La douceur de

mon naturel m'eût rendu propre à ce métier, si l'emportement n'y eût mêlé ses orages. Tant que tout alloit bien & que je voyois réussir mes soins & mes peines qu'alors je n'épargnois point, j'étois un ange. J'étois un diable, quand les choses alloient de travers. Quand mes élèves ne m'entendoient pas, j'extravaguois, & quand ils marquoient de la méchanceté je les aurois tués : ce n'étoit pas le moyen de les rendre favans & sages. J'en avois deux : ils étoient d'humeurs très-différentes. L'un de huit à neuf ans, appelé *Ste.-Marie*, étoit d'une jolie figure, l'esprit assez ouvert, assez vif, étoutdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet, appelé *Condillac*, paroissoit presque stupide, mufard, têtue comme une mule, & ne pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux sujets je n'avois pas besogne faite. Avec de la patience & du sang-froid peut être aurois-je pu réussir ; mais faute de l'une & de l'autre je ne fis rien qui vaille, & mes élèves tournoient très-mal. Je ne manquois pas d'assiduité, mais je manquois d'égalité, sur-tout de prudence. Je ne savois employer auprès d'eux que trois instrumens, tou-

jours inutiles & souvent pernicious auprès des enfans , le sentiment , le raisonnement , la colère. Tantôt je m'attendrissois avec *Ste.-Marie* jusqu'à pleurer , je voulois l'attendrir lui même , comme si l'enfant étoit susceptible d'une véritable émotion de cœur ; tantôt je m'épuisois à lui parler raison , comme s'il avoit pu m'entendre , & comme il me faisoit quelquefois des argumens très-subtils , je le prenois tout de bon pour raisonnable , parce qu'il étoit raisonneur. Le petit *Condillac* étoit encore plus embarrassant , parce que n'entendant rien , ne répondant rien , ne s'émouvant de rien , & d'une opiniâtreté à toute épreuve , il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit mis en fureur ; alors c'étoit lui qui étoit le sage & c'étoit moi qui étois l'enfant. Je voyois routes mes fautes , je les sentoies , j'étudiois l'esprit de mes élèves , je les pénétois très-bien , & je ne crois pas que jamais une seule fois j'aye été la dupe de leurs ruses ; mais que me servoit de voir le mal sans favoir appliquer le remède ? En pénétrant tout je n'empêchois rien , je ne réussissois à rien , & tout ce que je faisois étoit précisément ce qu'il ne falloit pas faire.



Je ne réussissois guères mieux pour moi que pour mes élèves. J'avois été recommandé par Madame *Deybens* à Madame de *Mably*. Elle l'avoit priée de former mes manières & de me donner le ton du monde ; elle y prit quelques soins & voulut que j'apprissse à faire les honneurs de sa maison ; mais je m'y pris si gauchement , j'étois si honteux , si sot , qu'elle se rebuta & me planta-là. Cela ne m'empêcha pas de devenir , selon ma coutume , amoureux d'elle. J'en fis assez pour qu'elles s'en apperçut , mais je n'osai jamais me déclarer ; elle ne se trouva pas d'humeur à faire les avances , & j'en fus pour mes lorgneries & mes soupirs , dont même je m'ennuyai bientôt , voyant qu'ils n'aboutissoient à rien ,

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites fripponneries , parce que tout étant à moi , je n'avois rien à voler. D'ailleurs , les principes élevés que je m'étois faits , devoient me rendre désormais bien supérieur à de telles bassesses , & il est certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été ; mais c'est moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la

racine , & j'aurois grand'peur de voler comme dans mon enfance , si j'étois sujet aux mêmes desirs. J'eus la preuve de cela chez M. de *Mably*. Environné de petites choses volables que je ne regardois même pas , je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli , dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table , m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche : je croyois savoir bien coller le vin , je m'en vantai ; on me confia celui-là , je le collai & le gâtai , mais aux yeux seulement. Il resta toujours agréable à boire , & l'occasion fit que je m'en accommodai de tems en tems de quelques bouteilles pour boire à mon aise en mon petit particulier. Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir du pain ? Il m'étoit impossible d'en mettre en réserve. En faire acheter par les laquais , c'étoit me décliner & presque insulter le maître de la maison. En acheter moi-même , je n'osai jamais. Un beau Monsieur , l'épée au côté , aller chez un boulanger acheter un morceau de pain , cela se pouvoit-il ? Enfin , je me rappelai le pis-aller d'une grande Princesse à qui l'on disoit

que les payfans n'avoient pas de pain , & qui répondit : Qu'ils mangent de la brioche. Encore , que de façons pour en venir là ! Sorti feul à ce deffein je parcourois quelquefois toute la ville & paffois devant trente pâtiffiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une feule personne dans la boutique , & que fa phyfionomie m'attirât beaucoup pour que j'ofaffe franchir le pas. Mais auffi quand j'avois une fois ma chère petite brioche , & que bien enfermée dans ma chambre j'allois trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faisois-là tout feul , en lifant quelques pages de roman. Car lire en mangeant fut toujours ma fantafie au défaut d'un tête-à-tête. C'eft le fupplément de la fociété qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : c'eft comme fi mon livre dînoit avec moi.

Je n'ai jamais été diffolu ni crapuleux , & ne me fuis enivré de ma vie. Ainfi mes petits vols n'étoient pas fort indiscrets : cependant ils fe découvrirent ; les bouteilles me décelèrent. On ne m'en fit pas femblant ; mais je n'eus

plus la direction de la cave. En tout cela M. de *Mably* se conduisit honnêtement & prudemment. C'étoit un très-galant homme , qui sous un air aussi dur que son emploi , avoit une véritable douceur de caractère & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux , équitable , & ce qu'on n'attendroit pas d'un Officier de Maréchaussée , même très-humain. En sentant son indulgence je lui en devins plus attaché , & cela me fit prolonger mon séjour dans sa maison plus que je n'aurois fait sans cela. Mais enfin dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre & d'une situation très-gênante qui n'avoit rien d'agréable pour moi , après un an d'essai , durant lequel je n'épargnai point mes soins , je me déterminai à quitter mes disciples , bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever. M. de *Mably* lui-même voyoit tout cela aussi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris sur lui de me renvoyer si je ne lui en eusse épargné la peine , & cet excès de condescendance en pareil cas n'est assurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus

insupportable , étoit la comparaifon continuelle que j'en faisois avec celui que j'avois quitté : c'étoit le fouvernir de mes cheres Charmettes , de mon jardin , de mes arbres , de ma fontaine , de mon verger , & fur-tout de celle pour qui j'étois né qui donnoit de l'ame à tout cela. En repenfant à elle , à nos plaisirs , à notre innocente vie , il me prenoit des ferremens de cœur , des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'inftant & à pied pour retourner auprès d'elle ; pourvu que je la reviffe encore une fois , j'aurois été content de mourir à l'inftant même. Enfin je ne pus réfifter à ces fouvernirs fi tendres qui me rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me difois que je n'avois pas été affez patient , affez complaifant , affez careffant , que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très-douce en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde , je brûle de les exécuter. Je quitte tout , je renonce à tout , je pars , je vole , j'arrive dans tous les mêmes transports de ma première jeu-

nesse, & je me retrouve à ses pieds. Ah ! j'y ferois mort de joie si j'avois retrouvé dans son accueil, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce qui j'y retrouvais autrefois, & que j'y reportois encore.

Affreuse illusion des choses humaines ! Elle me reçut toujours avec son excellent cœur qui ne pouvoit mourir qu'avec elle : mais je venois rechercher le passé qui n'étoit plus & qui ne pouvoit renaître. A peine eus-je resté demi-heure avec elle, que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation désolante que j'avois été forcé de fuir, & cela sans que je pusse dire qu'il y eût de la faute de personne ; car au fond *Courtilles* n'étoit pas mauvais, & parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, & qui ne pouvoit cesser d'être tout pour moi ? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étois l'enfant. L'aspect des objets témoins de mon bonheur passé me rendoit la comparaison plus cruelle. J'aurois moins souffert dans une autre habitation. Mais

me voir rappeler incessamment tant de doux souvenirs, c'étoit irriter le sentiment de mes pertes. Consumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de rester seul hors les heures de repas. Enfermé avec mes livres, j'y cherchois des distractions utiles, & sentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentoisois de rechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir, quand Maman n'auroit plus de ressource. J'avois mis les choses dans sa maison sur le pied d'aller sans empirer; mais depuis moi tout cela étoit changé. Son Econome étoit un dissipateur. Il vouloit briller : bon cheval, bon équipage ; il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voisins ; il faisoit des entreprises continuelles en choses où il n'entendoit rien. La pension se mangeoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arriérés & les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette pension ne tarderoit pas d'être faisie & peut-être supprimée. Enfin je n'envisageois que ruine & désastres, & le moment m'en sembloit si proche, que j'en sentoie d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet étoit ma seul distraction. A force d'y chercher des remèdes contre le trouble de mon ame , je m'avifai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois ; & revenant à mes anciennes idées , me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne , pour tirer cette pauvre Maman des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me sentoís pas assez savant & ne me croyois pas assez d'esprit pour briller dans la République des Lettres , & faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui se présenta m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné la musique , en cessant de l'enseigner. Au contraire , j'en avois assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme savant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note , & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert , je vins à penser que cette difficulté pouvoit bien venir de la chose autant que de moi , sachant sur-tout qu'en général apprendre la musique , n'étoit pour personne une chose aisée. En exa-



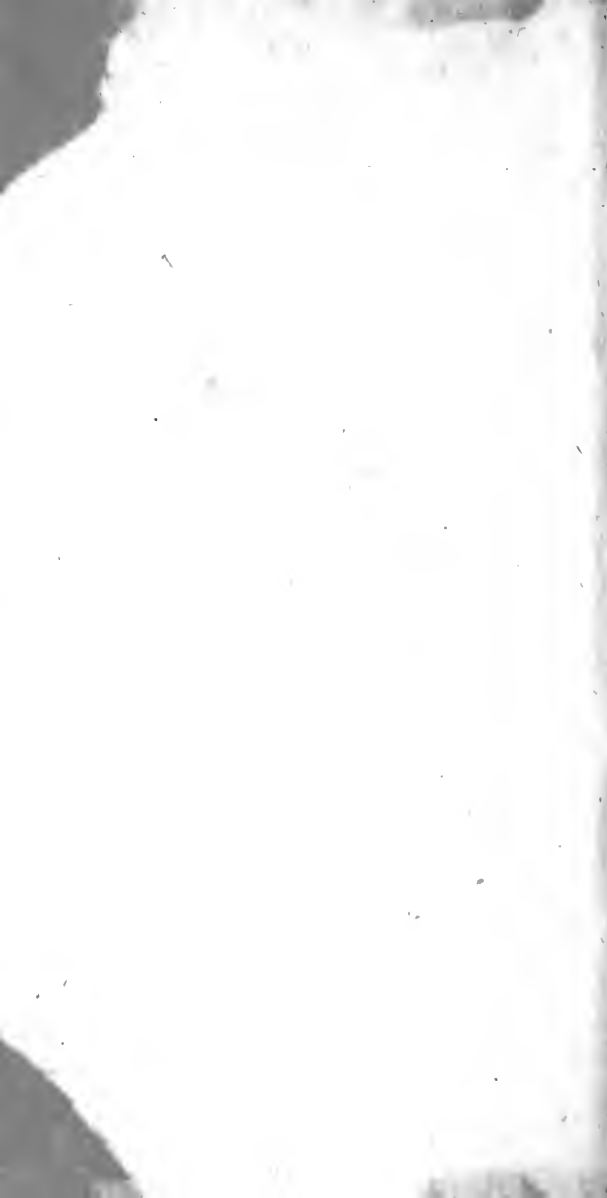
minant la constitution des signes , je les trouvois souvent fort mal inventés. Il y avoit long tems que j'avois pensé à noter l'échelle par chiffres , pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées , lorsqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves , & par celles de la mesure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'esprit , & je vis en y repensant que ces difficultés n'étoient pas insurmontables. J'y rêvai avec succès , & je parvins à noter quelque musique que ce fût par mes chiffres , avec la plus grande exactitude , & je puis dire avec la plus grande simplicité. Dès ce moment , je crus ma fortune faite ; & dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout , je ne songeai qu'à partir pour Paris , ne doutant pas qu'en présentant mon projet à l'Académie , je ne fisse une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent ; je vendis mes livres. En quinze jours , ma résolution fut prise & exécutée. Enfin , plein des idées magnifiques qui me l'avoient inspirée , & toujours le même dans tous les tems , je partis de Savoye avec

mon système de musique, comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de Héron.

Telles ont été les erreurs & les fautes de ma jeunesse. J'en ai narré l'histoire avec une fidélité dont mon cœur est content. Si dans la suite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurois dites avec la même franchise, & c'étoit mon dessein. Mais il faut m'arrêter ici. Le tems peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la postérité, peut être un jour elle apprendra ce que j'avois à dire. Alors, on saura pourquoi je me tais.

F I N.





4005-

